



CAUSERIES

LITTÉRAIRES ET MORALES

SUR

QUELQUES FEMMES CÉLÈBRES,

PAR

M. ÉMILE DESCHAMPS.

PARIS,

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DE LA JEUNESSE,

RUE SAINT-ANTOINE, 76.

—
1837.



CAUSERIES

LITTÉRAIRES ET MORALES

SUR

QUELQUES FEMMES CÉLÈBRES.

Plusieurs des morceaux dont se compose ce volume ont déjà été publiés séparément dans le *Journal des Jeunes Personnes*, recueil digne de son titre et qui mérite tout son succès; mais l'auteur avait toujours eu la pensée de les revoir et de les coordonner, de manière à en former un ouvrage complet, en y joignant de nouveaux chapitres encore inédits. C'est ce qu'il fait aujourd'hui. Peut-être offrira-t-il ainsi une lecture plus intéressante; elle sera du moins plus commode.

a4860151

CT

2420

-247

1327

CMRC



Cdette de Champdivers.

CAUSERIES

Littéraires et Morales

sur
quelques femmes célèbres.
par

M^{me} EMILE DESCHAMPS

Portraits par Challamel.



PARIS.

A la Bibliothèque Universelle
de la Jeunesse.

76, Rue Saint Antoine.


1837.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

INTRODUCTION.



Une Visite.



Donnons, mais sans éclat, et même avec mystère...
Là-haut veille, mes sœurs, un témoin précieux ;
Donnons ! Ce qu'on répand d'aumônes sur la terre
Se change en trésor dans les cieux.

A. GUIRAUD.

Le plaisir, voyez-vous, est un ami perfide,
C'est une abeille au dard secret et venimeux
Qui vous prend pour des fleurs, qui de vous est avide...
Oh ! craignez les plaisirs, vous, folâtres comme eux.

PRINCE ÉLIM METTCHERSKI.

On a toujours sa part du bonheur que l'on donne.

CREUZÉ DE LESSER.

Il existe des fleurs qui sur des bords déserts
De parfums enchantés n'embaument que les airs !

JULES LEFÈVRE.

Comme d'un saint avis gardez-en la mémoire.

M^{me} ÉMILE DE GIRARDIN.



INTRODUCTION.

UNE VISITE.

N'ai-je pas, mesdemoiselles, entendu vos mères vous dire qu'elles vous laissaient libres et souveraines maîtresses demain toute la matinée ? maîtresses de l'emploi de vos heures et du choix de vos plaisirs ; libres de sortir avec elles, en carrosse, à pied, quand et comme vous l'entendrez, et de les conduire où le caprice et la fantaisie vous entraîneraient vous-mêmes, si toutefois les demoiselles, à Paris, ont des fantaisies et des caprices. Je ne sais, mais il me semble que vous êtes un peu embarrassées de votre pouvoir et de votre liberté ; c'est ce qui arrive souvent. Tandis que vos parens et les *anciens* de la société sont gravement occupés, dans les angles du salon, avec la dame de cœur et le roi de trèfle, voudriez-vous, mesdemoiselles, me faire une petite place à cette grande table ronde autour de laquelle vous délibérez, parmi les fleurs et les bougies, des broderies à la main et des

lithographies sous les yeux ? Si vous m'admettez avec *voix consultative* dans ce grand conseil, peut-être émettrai-je quelque idée neuve, quelque opinion salubre, qui éclaireront la discussion et fixeront vos doutes. Dans les occasions solennelles, le plus mince avis n'est pas à négliger... c'est pourquoi je hasarde le mien.

Merci, me voilà parfaitement installé, et maintenant la discussion peut s'éterniser ; ce n'est pas moi qui l'abrègerai.

Je vous dirai, mesdemoiselles, que j'ai sur moi la liste complète de tout ce qu'il y a de curieux et de nouveau à voir demain matin dans Paris. Oh ! le jour est très-bien choisi. J'ai, de plus, des cartes ou billets pour tout cela ; vous n'aurez donc qu'à désirer. Voici *l'ordre et la marche* des plaisirs ; nous allons les comparer et les débattre, et puis vous ferez votre choix :

D'abord, grande et belle matinée musicale au Conservatoire ; symphonie de Beethoven, de ce génie colossal, de ce roi des orchestres, reconnu et couronné dans toute l'Europe... depuis qu'il est mort, et mort de faim, pour changer. Airs, duos et quatuor de Mozart

et de Rossini : Mozart , le plus savant et le plus tendre , le plus poète et le plus peintre des musiciens ; Rossini , le divin maître du drame musical , dont les notes sont des paroles passionnées , et qui , un soir , écrasa l'envie à coups de timbales et de trombones. — Un *Credo* de Cherubini , qui a pris aux anges leur nom et leurs accords. — Quelques fragmens des *concerts historiques* donnés par M. Fétis , l'homme d'art et de conscience , qui part , sur les ailes de l'enthousiasme , à la recherche des chefs-d'œuvre oubliés ; les éprouve et les interroge avec la sonde du goût et de l'érudition ; devine et recompose le style et l'alphabet des partitions antiques ; nous les traduit avec scrupule sur nos instrumens modernes ; assouplit les roulades de nos chanteurs à leurs naïves modulations , et , nous entraînant avec lui dans ses théories lumineuses et enflammées , méritera d'être appelé à la fois le Winkelmann et le Champollion de la musique. — Enfin , *le Lac* et *l'Isolement* de Lamartine ou de Niedermeyer ; car on ne sait plus quel est le véritable auteur , tant le musicien s'est fait l'égal du poète !

En second lieu , superbe course de chevaux , au bois de Boulogne , à l'occasion du gros pari

de ces deux gros Anglais, dont l'un s'en ira triste et ruiné, et l'autre riche et triste. La différence est peu de chose, et ce n'était guère la peine de parier. Mais ils ont les dix plus petits *groom* et les dix plus sveltes jumens du monde civilisé, et ce sera plaisir de les voir ou plutôt de ne les pas voir fendre l'espace dans un tourbillon olympique. Et cependant je vous redirais, au bruit des fanfares et des acclamations, cette délicieuse rêverie de Jules de Saint-Félix.

Mon cheval! mon cheval! j'aime la promenade,
Quand le soir est venu, sous les platanes verts;
Quand on entend le bruit de quelque sérénade
Sous le balcon mauresque, aux volets entr'ouverts.

Au galop! au galop! Tout seul dans la campagne...
La solitude est bonne à guérir un chagrin,
Et moi, etc.
.

Troisièmement, ouverture du *Salon!* et, qui plus est, *entrées* de faveur à des heures d'exception! Il est vrai que les billets exceptionnels se sont multipliés et ont circulé avec une telle agilité parmi la bonne compagnie, que, dans les séances privilégiées, il y aura, tout compte fait, autant de robes déchirées,

autant de coups de pied distribués que les dimanches et fêtes. On ne pourra donc se retirer que sur la *qualité* ; c'est un avantage qui n'est jamais à dédaigner. Puisse l'ouverture du Salon devenir un grand événement ! Heureux les temps , heureux les peuples qui se passionnent pour les arts ; c'est le signe certain que les mauvaises passions s'en vont. Le prisme des arts est comme l'arc-en-ciel qui annonce la fin des orages. Et, certes, il y aura de quoi se passionner à l'*exposition* actuelle, pour peu qu'on y mette de la bonne volonté. Ouvrons le *livret* : voici Ingres ! Ingres l'homérique, le catholique, le chevaleresque ; ce Goëthe de la peinture, qui a une ame pour toutes les théogonies, un culte pour tout ce qui est beau ; qui touche à tout avec son pinceau raphaélique, et qui n'a foi qu'en l'art, sans autre *parti pris* que l'amour et la perfection de la forme. Voici Delaroche, qui jette les émotions du drame historique sur ses toiles brûlantes ; Schnetz et Robert, ces splendides miroirs de la belle nature italienne : Robert, qui sera éternellement pleuré par tous les yeux qui savent regarder ; Delacroix, Scheffer, Boulanger, ces maîtres du fantastique, de

la couleur et du *geste*, dont les compositions surabondent de poésie ; Champmartin, dont les magnifiques portraits, avec leurs chairs vivantes, leurs naïves attitudes, leur style grandiose, promettent à l'*école française* un Vandick et un Titien ; puis, M^{me} de Mirbel, qui renferme un immense talent dans le cadre de ses miniatures, charmantes et vigoureuses rivales des plus beaux tableaux. La sculpture ne restera pas en arrière de chefs-d'œuvre ; car voici quelques marbres de notre grand statuaire David, qui s'est chargé d'immortaliser ce nom une seconde fois.

Enfin, mesdemoiselles, au nombre de vos plaisirs, se présente demain une *séance extraordinaire* à l'Académie française, pour la réception d'un nouvel académicien. Je tiens, de personnes bien informées, qu'il y sera prononcé deux discours, où les plus hautes théories de l'art et de la philosophie se dérouleront avec éclat, revêtues d'un style enchanté ; et qu'à cette éloquence si belle succèdera la poésie, plus belle encore. Ce seront des vers comme de la musique et de la peinture ; des vers où le cœur et l'imagination se prendront comme dans un réseau d'or, tellement que le

public sortira très-tard de l'Académie, en se plaignant de s'en aller trop tôt... Je vous ai déjà dit que c'était une séance extraordinaire.

Eh bien ! mesdemoiselles, que préférez-vous de tout cela ? Quel plaisir choisissez-vous ? Je vois que les avis sont partagés, et qu'il vous faudrait aller au scrutin. Si vous m'en croyez, vous serez bien vite d'accord : laissez là pour demain concert, course, exposition et Académie, et cherchez un plaisir d'une tout autre nature. Demandez que toute votre journée soit consacrée à faire des visites... ne vous récriez pas et laissez-moi achever. Je sais parfaitement qu'en général l'agrément d'une visite consiste à être désolé de rencontrer des personnes qui sont désespérées de vous recevoir ; aussi, est-ce de visites toutes particulières que je veux vous parler. Ce sont des visites sans aucune cérémonie ; des visites qui font grand bien à ceux qui les reçoivent, et dont on revient content de soi et léger ; des visites que l'on ne vous rendra pas ; enfin , des *visites chez des familles pauvres*. Tenez , mesdemoiselles, Dieu vous bénira d'user ainsi de la liberté qui vous est donnée, et de sacrifier les jouissances du luxe et des arts à l'accomplissement d'une

œuvre de charité, s'il est vrai qu'il y ait là sacrifice pour des jeunes personnes comme vous. Je vais également vous donner une liste de ces autres plaisirs. Vous pourrez suffire à tous en vous les partageant ; en vous levant de bien bonne heure, et en n'en passant qu'une demie à votre toilette. Sans doute vous pourriez me dire : « Allons toujours demain au Conservatoire ou au Musée, et on ne nous refusera pas, après-demain, ces vertueuses jouissances. » Mais non, vous ne le direz pas ; vous savez, mesdemoiselles, que vingt-quatre heures, c'est une éternité pour ceux qui souffrent, et peut-être la mort. Tout le reste se retrouvera dans huit jours ou dans trois mois, qu'importe ? Mais seriez-vous sûres de retrouver les malheureux que vous n'aurez pas vus demain ? et si je vous parle de la sorte, c'est que j'ai sur moi la relation d'un fait tout récent, d'une *visite* miraculeuse qui prouve que, pour certaines choses, on aurait tort de dire : *ce qui est différé n'est pas perdu*. Les tables de jeu sont en pleine activité, les trois *whist* en ont encore pour une bonne demi-heure à se gronder, et le thé n'arrivera qu'après ; voulez-vous qu'en attendant je vous lise cette petite narration ?

Cela n'engage à rien. Vous le voulez ? je commence donc :



« Dans une de ces noires et longues maisons des faubourgs, où il y a cent locataires et point de portier, vivait (si cela s'appelle vivre) une famille bien pauvre sans doute, car elle n'avait pour tout logement qu'une petite chambre sur les toits, avec un cabinet noir. Un vieillard, un jeune homme et une jeune veuve, avec une petite fille encore à la mamelle, couchaient dans la chambre sur trois lits de hauteur inégale, mais trop pareils d'ailleurs ! Un matelas, jété dans le cabinet, servait de lit à un autre vieillard qu'on présumait être quelque parent. Depuis un an qu'ils étaient dans cette maison, ils y avaient acquis la réputation d'une laborieuse et honnête famille d'ouvriers. Le jeune homme avait un vrai talent comme graveur sur métaux ; la jeune femme faisait des dessins de broderie tant que durait le jour, et ils gagnaient ainsi de quoi faire subsister les deux vieillards infirmes, dont l'un était leur père. Jamais ils ne s'étaient mêlés avec

les autres locataires, pour la plupart ouvriers comme eux, et cependant tous les aimaient et les vénéraient, à cause de leur cordiale politesse quand on les rencontrait, et des mille petits services, même d'argent, qu'ils trouvaient moyen de rendre à leurs voisins; tant on est riche avec du travail et de l'ordre, quelque pauvre qu'on soit! En récompense, il leur était pardonné de ne sortir le dimanche que pour aller à l'église, et de travailler le lundi.

» Mais un grand malheur vint à tomber au milieu de tout ce malheur. Le jeune graveur, frappé depuis long-temps d'une incurable mélancolie qu'il dominait ou qu'il cachait à force de courage et de tendresse, fut pris enfin d'une fièvre ardente qui l'enchaîna dans son lit. Le médecin, après l'avoir soigné avec autant de zèle que de désintéressement, mais toujours sans succès, avait voulu appeler un confrère très-célèbre, qui, à l'inspection des symptômes, prononça gravement cet oracle : « Il faut au malade beaucoup de distractions et une grande tranquillité d'esprit, pas autre chose. » Excusez du peu!

» La maladie ne fit donc qu'empirer, et dé-

généra même en fièvre cérébrale. Les petites épargnes du ménage furent bien vite épuisées. Les voisins venaient à toute heure demander des nouvelles de François ; mais ils ne demandaient pas si l'on avait besoin de quelques avances d'argent, soit qu'ils n'eussent eux-mêmes aucune épargne, soit qu'ils ne soupçonnassent point que la famille *Fréneau* fût dans la gêne, parce qu'elle ne se plaignait jamais. Et pourtant, il n'y avait plus de crédit chez l'apothicaire ni chez le boulanger ; et, pour la première fois, le terme de leur logement n'était point payé. On entend dire souvent : ces pauvres gens n'ont plus rien ; ces pauvres gens meurent de faim... et l'on répète cela soi-même comme des locutions vagues et sans proportion avec ce qu'elles représentent. Mais qu'un médecin ordonne devant vous à un malade trois cuillerées de soupe maigre ou une tasse de bourrache, et que la femme ou la fille du malheureux, après avoir retourné toutes ses poches et tous ses tiroirs, se prenne à pleurer, parce qu'elle n'y a pas trouvé quatre sous pour aller chez la fruitière ou chez l'herboriste... alors, le spectre de la misère vous apparaît, et vous commencez à

comprendre ce que voulait dire : *mourir de faim*.

» Et voilà six semaines que la famille Fréneau se débattait dans cette agonie de pauvreté absolue, lorsqu'un carrosse s'arrêta devant l'allée de la maison. Cinq minutes après, François, qui était à moitié délirant, cria : « Ma sœur, on frappe à la porte de la chambre ; c'est sans doute qu'on vient chercher mon corps... ouvrez vite. » Un des deux vieillards y alla, et une dame, accompagnée d'une jeune personne, probablement sa fille, demanda : « Est-ce bien ici que demeure la famille Fréneau ? des ouvriers qui....? — Oui, madame, répondit le vieillard, et une petite rougeur lui monta au front, c'est bien ici... Qui annoncerai-je ? » Les deux élégantes se regardèrent en souriant légèrement, et entrèrent sans plus de cérémonie. « Mes braves gens, dit la dame, j'ai appris à la paroisse la position..... — Madame, dit l'autre vieillard, en se levant de sa misérable chaise avec dignité, permettez-vous à mon vieux Sébastien de s'asseoir... Assieds-toi, Sébastien, ces dames le permettent. » Sébastien resta debout. Elles étaient tout interdites, et mille fois plus honteuses

que les pauvres qu'elles venaient soulager. Pendant les paroles du vieillard, elles avaient pu jeter un coup-d'œil rapide autour de la chambre, et elles avaient remarqué une grande propreté, au milieu de la plus grande misère, et même quelques objets qui semblaient être des souvenirs d'un ancien luxe, tels que deux grands portraits tout noircis, une soucoupe de porcelaine du Japon que la jeune femme portait aux lèvres du malade, et une *Imitation de Jésus-Christ* en maroquin rouge, que le père avait posée sur la cheminée au moment de leur entrée; du reste, un dénuement complet. Ces contrastes navrèrent le cœur des deux inconnues, en même temps qu'ils exerçaient leur imagination.

» Ce fut le grave vieillard qui rompit le silence : « Madame, reprit-il, je vous remercie de votre visite, et puisse Dieu vous en récompenser. Vous voyez que nous ne sommes pas ce que nous paraissions être. Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Comment avons-nous pu en arriver là ?... Ce sont des choses qui sont entre le ciel et moi ; mais vous voyez enfin que nous avons la pauvreté, moins la ressource de l'aumône. Mon fils nous soute-

tenait tous par son travail ; le voilà gisant, sur son lit de mort peut-être..... Que Dieu le reprenne... ou me le rende... notre avenir sera toujours affreux. Mais, madame, puisque vous êtes bonne et charitable, je ne rougis pas de vous demander une grâce : ma fille peut donner des leçons de peinture et de musique..... nous ne connaissons personne. Si vous pouviez lui procurer quelques écolières..... c'est une charité que nous pourrions recevoir. »

» Tandis que le vieillard parlait ainsi, sa fille et la jeune demoiselle s'étaient rapprochées et avaient lié conversation. Une vive sympathie les attirait l'une vers l'autre : tant l'éducation est le premier, ou plutôt le seul lien et la seule égalité.

» Et le jeune malade, entendant cette voix étrangère et ravissante de douceur, répétait dans son délire : « Ah ! voici enfin les anges qui parlent ! Que leur parole est suave ! Quand donc pourrai-je les voir ? » Et, en ce moment, la fièvre s'étant un peu apaisée, il entr'ouvrit ses yeux qui se fixèrent sur le visage de seize ans tourné obliquement du côté de son lit. « En voici un, s'écria-t-il, en se soulevant à moitié ; oui, c'est un ange, et c'est le

plus charmant sans doute... je ne les croyais pas si beaux !...

« Isaure, Isaure ! dit vivement la dame, viens près de moi. » Isaure se laissa encore appeler trois fois. La figure pâle, mais singulièrement expressive du malade, ses yeux noirs et fixes, son accent et son air étrangers ; tout, jusqu'aux flatteries de son délire, l'avait absorbée et jetée dans une sorte d'extase douloureuse et céleste dont sa mère eut peine à la réveiller.

» Elles se levèrent enfin, et la dame tira de son sac quelques papiers pour prendre au fond un petit *souvenir*. « Veuillez, dit-elle à la sœur du malade, écrire ici le nom et l'adresse que je pourrai indiquer aux personnes qui me demanderont une excellente maîtresse de musique et de peinture ; et veuillez, en même temps, accepter ce rouleau pour trois mois d'avance des leçons que vous aurez la bonté de donner à ma fille. »

» Mais la jeune femme, au lieu de répondre, lisait avec une inconcevable émotion un feuillet du journal des *Petites-Affiches*, qui était tombé du sac de la dame, et sur lequel ses yeux s'étaient portés par hasard. L'article qui

l'occupait si fortement contenait ce qui suit :

« Le consul de Portugal prévient pour la
» dernière fois les héritiers collatéraux du
» comte de Méлиндès, s'il s'en trouve encore,
» qu'ils aient à se présenter demain, 7 mars
» 1836, avant midi, pour tout délai, dans les
» bureaux du consulat, afin de justifier de
» leurs droits et titres à cette succession ; faute
» de quoi, tous les capitaux et biens qui la
» composent seront dévolus aux légataires, en
» vertu du testament dudit comte de Mélin-
» dès, décédé à Java, le 7 mars 1833 ; lequel
» testament dispose que si, dans l'espace de
» trois ans, à partir du jour de la mort, il ne
» se présente aucun héritier au degré succes-
» sible, les légataires qui y sont nommés en-
» treront en pleine possession de tous les biens,
» qui montent à près de trois millions.

» Le consul de Portugal rappelle ici que pa-
» reil avertissement a été renouvelé tous les
» mois, depuis trois ans, dans tous les jour-
» naux de l'Europe, et toujours sans résultat.»

« Madame..... oh ! c'est Dieu qui vous a
conduite ici ! Voulez-vous permettre que vo-
tre voiture..... — Non, dit la dame, je vais
vous accompagner moi-même à l'hôtel du con-

sulat ; je brûle de comprendre ce que j'ose à peine entrevoir. »

» La jeune femme prit dans une malle un portefeuille de moire violette , embrassa convulsivement son père , son frère et le vieux Sébastien , et sortit de la chambre avec ses deux protectrices.

» Et dans la voiture elle disait : « Oh ! si vous étiez arrivées plus tard d'un jour !.... Oh ! malheureux que nous sommes ! N'avoir pu lire aucun journal depuis trois ans ! misère profonde !.... Oh ! l'exil et l'isolement !... Oh ! vous êtes deux célestes messagères !... mon frère vivra , son mal , c'était du chagrin !... »

» Environ deux mois et demi après cette visite , un riche équipage avec une livrée et des armoiries portugaises s'arrêta devant la grande porte de Saint-Thomas-d'Aquin , le vieux Sébastien sur le siège avec un bouquet superbe et une figure aussi riante que son bouquet.... beaucoup d'autres équipages suivaient : c'était le mariage d'Isaure de Saint-Brice avec don Francisco , marquis de Saldagna , seul héritier , avec sa sœur , du comte de Mélinès. »



Telle est , mesdemoiselles , ma petite anecdote , et si Charles Nodier *vous la contait* , *vous y prendriez un plaisir extrême.*

Toutes : « Donnez , donnez votre liste des familles pauvres ; c'est là que nous irons demain. — Eh ! mais Pauline , vous ne dites rien ! pourquoi donc ? »

Pauline : « Moi , j'ai déjà vu beaucoup de pauvres ; je n'ai jamais vu d'académiciens ; j'irai donc à l'Institut. Il y a des romans de charité , comme d'autres romans , et je crois qu'il restera encore du bien à faire , et que tous les malheureux ne seront pas morts après demain. »

Un grand silence ; personne n'ose regarder personne.

Au bout d'un quart-d'heure : « Ah ! mesdemoiselles , c'est la *Gazette du soir* qu'Antoine apporte : voyons ; quelles nouvelles ?... Oh ! oh ! voilà qui est singulier et comme fait exprès.

« La séance de l'Académie est remise à huitaine.....

» La course de chevaux est ajournée à cause du mauvais temps.....

» Les billets de faveur pour le *Salon* ne seront admis qu'après-demain.....

» Le grand concert n'aura lieu que la se-
» maine prochaine , la salle ayant besoin de
» quelques réparations.... »

Vous voyez, mesdemoiselles, que le ciel est juste pour vous comme pour les héros de mon histoire qui n'est pas un roman , et qu'il ne fait pas attendre ses récompenses..... Ah ! mon Dieu ! ni ses châtimens

Lisez tout bas , là :

Bruxelles, le avril 1836.

« M. le maréchal de camp , baron de V*** ,
» est mort ce matin dans nos murs presque su-
» bitement..... »

Le baron de V*** était le père de Pauline.

On se sépara peu d'instans après ; puis , quelques jours plus tard , ce fut une bien autre séparation : presque toutes ces demoiselles s'enfuirent à droite et à gauche dans les champs , avec leurs familles , à l'apparition de la première hirondelle. Le zéphyr les dispersa comme des fleurs qu'elles sont. Mais , avant de s'en aller , elles daignèrent me *commander* un livre , et exiger que j'arrangeasse , pour leur retour de la campagne , plusieurs soirées semblables , où je leur ferais des lectures pen-

dant qu'elles travailleraient : cela donne cœur à l'ouvrage..... à moins que cela n'endorme. Quoi qu'il en soit, je ne songeai qu'à obéir, et j'imaginai, afin d'être au moins de quelque utilité, si je ne pouvais être d'un grand agrément, de prendre pour thème la vie d'un certain nombre de femmes célèbres ou dignes de l'être, en qui je personnifierais les gloires et les mérites de leur sexe, de manière que chaque vertu, chaque talent, chaque grande qualité, portât un nom de femme. Je n'ai affecté dans ce travail aucune prétention historique ni même biographique. La fantaisie y domine et impose le ton et la forme à chaque composition, tellement que, par instinct, j'ai parlé de sainte Catherine en vers, la poésie m'étant arrivée comme langage naturel en matière divine, et de M^{me} de Sévigné dans une lettre, ce qui est une convenance bien téméraire. J'ai varié autant que je l'ai pu mon style et mes couleurs; j'aurais voulu, suivant le précepte de Boileau :

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Quelque sourire, quelque larme serait toute mon ambition. — Au surplus, ces diffé-

rens articles , fragmens épars et capricieux , n'ont jamais été que des *causeries littéraires et morales* ; et je ne leur ai pas cherché d'autre titre en les rassemblant dans un tout qui n'est presque rien. J'ai tâché , néanmoins , d'y dramatiser un peu les sages leçons et les vertueux exemples, pour en tirer plus de profit en leur prêtant plus d'intérêt ; et j'y traite volontiers des arts et des choses d'esprit , afin de raisonner aussi l'imagination et de prêcher le goût, qui est la vertu de l'intelligence ; car c'est aux *jeunes personnes du monde* que je dédie ce livre dont les pensées et le style sont appropriés à leurs habitudes et à leur éducation ; ayant toujours été convaincu , pour ma part , que la jeunesse des classes élevées a autant besoin de conseils et d'avertissemens que celle des plus humbles conditions , et qu'il n'y a même aucune possibilité de moraliser les masses , si les personnes en vue de tous , comme étant plus haut placées , ne donnent pas l'exemple du bien. La multitude , qui marche dans l'ombre , est toujours prompte à se diriger sur leurs lumières pures ou trompeuses ; malheur quand elles brillent et rayonnent dans une fausse route ! ce sont des phares qui condui-

sent à des écueils. Des philosophes hypocrites ont dit : *La religion est bonne pour le peuple.* Énorme absurdité que petits et grands n'ont que trop bien entendue ; car, je vous le demande, qui veut être peuple ? Le même danger menacerait la morale , inséparable compagne de la religion , si, dans les livres, on ne faisait absolument que de la morale *populaire.*



ODETTE DE CHAMPDIVERS,

SURNOMMÉE

LA PETITE ROYNE.

————— *

(Le Dévouement.)

Qu'il est doux , qu'il est doux d'écouter les histoires ,
Les histoires du temps passé ,
Quand les branches d'arbres sont noires ,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé !

ALFRED DE VIGNY.

Tous les sommets blanchissent ,
Le gazon n'est plus vert ;
Déjà les enfans glissent
Du haut du Montanvert.

SCIPION DU ROURE .

Ah ! sur le dévouement comme l'œil se repose !
C'est l'eau fraîche du ciel dont le désert s'arrose .

ÉD. ALLETZ.

Oh ! dis : Je suis la reine ,
Reine par la beauté !

TH. DE FERRIÈRE.

La vie était pour elle espoir et jouissance.
Beau sylphe d'une rose et sous un ciel serein ,
Elle souffrait du mal , et dans son innocence ,
Adorant la vertu s'étonnait du chagrin.
Mais un jour

COMTE SCHOUVALOFF.

ODETTE DE CHAMPDIVERS,

SURNOMMÉE

LA PETITE ROYNE.



(Le Dévouement.)

Voici novembre avec ses pâles soleils, ses horizons gris, ses longues pluies et ses longues veillées; ce vieux novembre, mesdemoiselles, qui est si peu de votre âge et de votre goût. Plus de danses, le soir, sous les grands tilleuls; au clair flambeau de la lune large et blanche; pas encore de ces soirées d'hiver où règnent les arts, brillans rivaux de la nature. Les campagnes sont dépouillées et les villes sont encore désertes. Rien à voir ici, personne à voir là. Aucun plaisir ne sera organisé de long-temps; c'est bien la saison morte. Done, mesdemoiselles, puisque vous n'avez rien de mieux à faire, faisons quelque grave causerie, autour du foyer à la flamme humide et sombre, tandis que la bise aiguë siffle dans les corridors comme une troupe de couleuvres; tau-

dis que la pendule, à sonnerie lointaine, frappe à côté de nous ses heures mélancoliques, dont la voix semble nous arriver lente et affaiblie du haut d'un clocher, tout là-bas. La lampe, comme elle est posée, projette sur les murs de la chambre nos silhouettes gigantesques qui vont se mêler aux personnages immobiles des grands tableaux. Rapprochons le cercle pour n'avoir pas froid, pour n'avoir pas peur..... Le mauvais temps ramène la pensée vers les temps mauvais. Si nous y cherchions du moins quelque consolant épisode qui jaillisse et s'en détache comme une fleur dans un champ dévasté!.... Je voudrais vous parler d'héroïsme, de grâces et de vertus; je voudrais vous parler de femmes, de ces saintes ou charmantes femmes, divins contrastes jetés par la Providence au milieu des crimes et des fléaux. sourires tombés du ciel parmi le sang et les larmes de la terre!.... Les beaux exemples sont les meilleures leçons. Et puis, je vous dirai encore les femmes que les arts et les talens ont illustrées, celles du moins qui ne se sont point échappées du cercle des devoirs par la *tangente* de la supériorité; car il n'y a pas de gloire pour elles, là où il n'y a point de sagesse.

et si haut que les emporte leur génie, elles ne doivent jamais, sous peine de honte, perdre de vue les sollicitudes du ménage et les besoins de la famille. Mais aujourd'hui, le ciel est trop noir, je ne trouve pas de couleurs pour peindre ces éclatantes célébrités; et le nom obscur d'une douce et modeste fille me revient sans cesse à la mémoire : Odette de Champdivers, une belle enfant du quatorzième siècle, qui n'eut aucun des bonheurs du monde, mais qui ne fut point malheureuse pourtant, puisqu'il lui fut donné de consoler des douleurs, et les plus affreuses... de royales douleurs ! Odette, pauvre petit ange gardien, qui se rencontra un jour dans le chemin de l'infortuné Charles VI, cet OEdipe sans Antigone, ce roi Léar sans Cordélia.



A Charles V, dit *le Sage*, avait succédé son fils, Charles VI, frappé de démence presque aussitôt qu'il eut l'âge de raison. (Les pères ne transmettent à leurs enfans que des noms et des trésors ; Dieu se réserve, d'après une règle mystérieuse, le partage inégal du génie

et de la beauté.) La fortune du royaume prit la ressemblance de ces deux rois. Florissant et solide sous le sage monarque, l'état tomba dans le trouble et le désordre avec le monarque insensé.

Donc, à aucune époque, le beau royaume de France ne fut autant menacé d'une fin prochaine que sous le malheureux Charles VI. Resté orphelin à dix ans ; témoin craintif et douloureux des fureurs ambitieuses des quarante six princes du sang qui existaient alors en France ; tombé sous la tutelle funeste du duc d'Anjou à qui revenait de droit la régence, comme l'aîné des frères du feu roi, quoiqu'il en fût le moins digne ; écrasé d'avance, comme souverain par les deux puissantes et terribles factions de son frère, le duc d'Orléans, et de Philippe, duc de Bourgogne, son oncle ; enfin, pour dernière fatalité, marié trop jeune à Isabelle, ou pour mieux dire, à Isabeau de Bavière, car ce monstre ne devait rien avoir d'une femme, pas même le nom ; sans cesse ballotté des horreurs de la guerre civile aux horreurs de l'invasion étrangère, faut-il s'étonner que le dauphin qui devait être Charles VI ait senti de bonne heure s'affaiblir et se troubler ses organes délicats, et que plus

tard la couronne fût posée sur un roi sans tête ?.....

Ce jeune prince , grandi au milieu des trahisons et des révoltes , assiégé de récits superstitieux et d'horoscopes sinistres , portait en lui-même une tristesse malade et une vague terreur des hommes et de la destinée. Son ame douce et tendre se réfugiait en Dieu seul , et y trouvait des consolations , mais point de force et d'assurance. Sa raison , comme une lumière débile , pouvait s'éteindre au moindre souffle. Tout était prodige et prédestination à ses yeux.

Un soir , c'était dans les environs de la ville du Mans , accompagné de ses chevaliers , il traversait une sombre forêt : tout-à-coup , une espèce de géant , à moitié nu , sort d'un chêne creux , et , les yeux sanglans , les cheveux désordonnés , la voix effrayante , il s'élançe à la bride du cheval de Charles , en criant : *Roi , n'avance pas , tu es trahi.....* et il disparaît. Peut-être était-ce quelque fou échappé , ou quelque misérable soudoyé par un grand ambitieux..... le roi y voit une apparition surnaturelle , qui le plonge dans une morne stupeur et semble évoquer du fond de sa mémoire

mille autres fantômes plus affreux. Sorti de la noire forêt, il cheminait silencieux, laissant traîner la ceinture d'or de sa robe de velours noir dans un sable brûlé des feux du soleil couchant, lorsque la lance d'un de ses pages tomba, par accident, sur le casque d'un homme d'armes. A ce bruit soudain, réveillé de sa somnolente rêverie, Charles s'imagine qu'il est en effet trahi et que ses jours sont en danger. Exaspéré de frayeur, et ne voyant que des assassins dans les fidèles serviteurs qui l'entourent, il se précipite sur eux, l'épée au poing. Quatre sont frappés de mort; le reste s'est enfui. Demeuré seul et couvert d'une sueur glacée, le roi, riant d'un rire funèbre, s'assied sous un arbre du chemin, et, d'un œil farouche, examine long-temps sans les reconnaître les corps tout sanglans qu'il vient d'étendre à ses pieds. Quelques gens de sa suite osent se rapprocher pour le retirer de ce lieu de malheur; il ne fait aucune résistance et se laisse emmener comme un enfant docile. Couché sur son lit, il passe deux nuits et deux jours anéanti dans un léthargique sommeil qui ressemble à la mort..... et dont sa raison ne s'est plus réveillée !

Ce fut alors que , ramené dans sa bonne ville de Paris, Charles VI fut abandonné au fond de son grand hôtel Saint-Paul aux soins mercenaires de quelques domestiques grossiers , tandis que ses courtisans et son épouse-courtisane étalaient insolemment le luxe et la honte de leurs orgies nocturnes. Mon Dieu , que serait devenu le pauvre monarque, si vous ne lui aviez pas envoyé cette gentille Odette ? car il avait conservé , pour toute raison , la conscience de sa dégradation et de l'ingratitude des hommes ; et son malheur sans bornes pouvait s'agrandir encore par les mauvais traitemens et les privations du cœur. Mais le Seigneur, qui a mis des puits dans le désert , et le baume à côté des poisons, fit entrer Odette dans le morne palais de Charles VI, comme une fleur dans un cachot.

C'était un jour de Pâques ; le bon roi revenait de sa chapelle , par sa grande allée de tilleuls , chantant à pleine voix , comme un pauvre insensé, quelques versets d'un psaume latin qu'il terminait toujours par le refrain d'une vieille chanson à boire, ce qui réjouissait fort les hommes qui le gardaient. Ces malheureux ricanaient si haut , que Charles s'ar-

rêta tout-à-coup , et que deux larmes très-grosses roulèrent péniblement sur ses joues. Une jeune fille qui s'était rangée contre les arbres , pour laisser passer le roi , voyant cela , se prit aussi à pleurer beaucoup , et toutefois , tremblante d'attendrissement et de pudeur , elle entonna d'une voix d'archange , et en tombant à genoux , le *Domine , salvum fac regem* ; puis elle cacha bien vite sa jolie tête dans ses belles mains , comme toute effrayée de son audace , et toute honteuse de son bon mouvement. Mais Charles tourna ses pas vers elle , et l'ayant relevée avec grande bonté , il lui dit , avec un sourire plus triste que toutes les larmes , il lui dit : « Venez , je n'ai pas peur de vous. » Et s'appuyant sur son bras , il continua sa route , sans plus chanter , ni parler , mais non sans regarder fréquemment cette douce et blonde enfant qui lui baisait les mains en lui disant des yeux mille choses pleines de vénération et de respectueuse pitié. Tellement , qu'à chaque pas , les nuages s'éclaircissaient sur le front du monarque , et qu'il lançait devant lui un regard moins timide , et qu'en traversant le grand vestibule de l'hôtel Saint-Paul , sa tête se releva , comme si elle eût en -

core porté le diadème, et avec une expression de joie et d'orgueil qui semblait dire aux gardes rangés pour lui rendre quelques vains honneurs : « Et moi aussi, j'ai quelqu'un qui m'aime ! Le roi de France a trouvé un être qui ne rit pas de lui ! c'est ma fille, je puis être infirme devant elle ! C'est ma fille ! Elle ne s'apercevra pas de l'infirmité de son père, si ce n'est pour la cacher aux autres et me l'adoucir à moi-même ! » Et il monta l'escalier royal, toujours appuyé sur le bras de sa petite Odette, et suivi de ses quatre serviteurs qui étaient rentrés dans un respect hypocrite.

Odette de Champdivers était fille d'un marchand de chevaux de la cour, très-peu riche, comme ayant toujours été très-honnête homme. Pris par la mort le jour même où la pauvre enfant atteignait sa quinzième année, ses dernières paroles furent : « Ma fille, je vais rejoindre votre mère. Je vous laisse seule au monde, sans parens, sans fortune, voilà pourquoi je pleure. Oh ! si le roi Charles VI n'était point malade, je ne mourrais pas dans l'inquiétude de votre sort, car il n'a fait que le bien, tant qu'il a pu faire quelque chose. Mais... heureuse ou malheureuse, ser-

vez et bénissez Dieu , priez pour l'ame de votre père et pour la vie du roi. » Odette venait de quitter le deuil et non la tristesse , quand elle rencontra Charles VI , dans la grande allée des tilleuls.

Le soir de ce jour , le roi ne voulut jamais que la jeune fille s'en allât. Il fallut qu'elle couchât avec les femmes de la reine, et que le lendemain elle se trouvât au réveil de Charles. Comme on cherchait moins à guérir le roi, dont le mal paraissait incurable , qu'à l'amuser et à le distraire par toutes sortes de puérités , Isabeau fut la première à vouloir lui attacher la jeune Odette, dont les grâces et le charme innocent tempéneraient sans doute les violens accès qui le prenaient souvent, et pendant lesquels il s'échappait et allait déconcerter , par son aspect lamentable et des cris terribles, les machinations ou les débauches de la cour. C'est ainsi qu'on jette un jeune chien dans la rage d'un lion royal. Odette, avec cette justesse d'esprit que donne la droiture du cœur, saisit tout de suite les difficultés et la beauté de son rôle. On voulait faire d'elle une sorte d'espion du roi, elle voulut être son bon ange , et la pieuse charité d'un enfant fut

plus forte et plus habile que la vieille astuce des courtisans et la noire duplicité d'Isabeau de Bavière. Odette acceptait leurs présens, disait ce qu'il fallait dire, taisait ce qu'il fallait taire, dans l'intérêt du bon roi ; et cet or de la corruption, elle l'épurait en le faisant servir au bien-être et aux petites jouissances de son prisonnier.

Et cependant, combien de jugemens calomnieux, de railleries outrageantes, de basses envies lui-fallait-il subir ! Combien les gens de cour lui reprochaient-ils les moindres faveurs, comme un larcin qui leur était fait ! Car les rois sont enveloppés d'un réseau d'intrigues jusque dans leur exil ou dans leur prison, et une hydre d'ambitions subalternes s'agite encore autour de leur chute, comme autrefois autour de leur puissance. Les princes déchus ne sont délivrés que des oiseaux chanteurs ; les oiseaux de proie leur restent fidèles. Eh bien ! lorsqu'à travers tant de choses navrantes, elle était parvenue à ramener un éclair de sourire sur le front nuageux du monarque, Odette rendait grâces à Dieu de sa journée, dans sa prière du soir. Hélas ! elle avait de plus grands combats à soutenir dans son pro-

pre cœur, blessé d'un vertueux amour. Le moment approchait où elle avait permis à Robert, un jeune écuyer, de lui parler de mariage... mais depuis la sainte mission qu'elle remplissait auprès de Charles VI, tout souvenir, tout désir d'un bonheur étranger lui apparaissait comme un remords, et pourtant elle avait seize ans, et elle était orpheline!... Quelle serait sa vie quand le roi mourrait?... quand Robert aussi, faute d'elle, aurait présenté sa poitrine nue à quelque épée anglaise ou bourguignonne?...

Elle n'en continuait pas moins son service angélique avec un visage serein et des chants joyeux. Quand elle entra la première fois dans l'appartement du roi, on en avait arraché les tentures et emporté les plus beaux meubles, dont Isabeau de Bavière gratifiait ses vils favoris. En moins de quinze jours, Odette, par son travail et le petit trésor de ses économies, avait regarni les murs d'élégantes tapisseries et rétabli tout ce que Charles paraissait regretter. Charles se laissait toujours conduire par Odette, tandis que dans ses sombres humeurs il résistait aux prières ou aux menaces de ses chambellans et de ses domestiques. Par

un caprice inexplicable, symptôme trop ordinaire de folie, souvent il refusait de changer de linge. La *petite royne*, car c'est ainsi qu'on l'appelait, les uns par moquerie, les autres par vénération, la *petite royne* alors lui souriait d'un air suppliant, ou le menaçait de son indifférence; et le roi, dans l'espoir de lui plaire ou dans la crainte de n'en être plus aimé, faisait tout ce qu'on exigeait de lui. Quelquefois, quand la démence était trop opiniâtre, elle trouvait pour le faire obéir des moyens singuliers, et, en apparence, insensés comme lui. Par exemple, elle entra dans sa chambre avec dix ou douze hommes bizarrement costumés et le visage tout noirci, qui le prenaient sans dire un mot, l'habillaient ou le déshabillaient, le mettaient au lit ou l'en retiraient. Le roi en avait peur et n'opposait plus de résistance. Mais Odette, pendant ces tristes cérémonies, s'agenouillait dans un coin, et du fond du cœur, demandait pardon à l'infortuné prince des rigueurs ignominieuses qu'elle ordonnait pour son bien. Elle était long-temps à se consoler; il lui semblait avoir vu maltraiter son père.

Tous les soirs, elle demeurait seule dans la

chambre du roi, lui faisant quelque pieuse lecture dont il retirait de loin en loin quelque soulagement ; ou jouant avec lui à ce nouveau jeu des cartes, inventé pour distraire sa folie et qui depuis a égaré tant de raisons, elle trichait contre elle-même pour le faire gagner, ce que le bon roi aimait fort. Un soir qu'il avait dans son jeu la *dame de pique*, il la prit tout-à-coup pour Isabeau de Bavière, on ne sait à quel propos, et cette vision l'irrita au point qu'il courait autour de l'appartement en se répandant en injures et en menaces contre sa femme. La reine, qui en ce moment écoutait à la portière de tapisserie, comme quelquefois elle en avait la manie, s'imagina qu'il était ainsi exaspéré contre elle par Odette, et entrant furieuse, elle chassa la jeune fille de la chambre et du palais. Le lendemain, Charles VI, ne voyant plus sa petite *garde*, tomba dans un état de stupeur et d'anéantissement tel qu'Isabeau craignit pour les jours de son époux ; car il convenait à son ambition que le roi continuât de vivre, aimant mieux régner sous son nom que de courir les chances hasardeuses d'une régence, au milieu des factions rivales qui se seraient partagé la France.

Odette fut donc rendue au roi qu'elle trouva vieilli de dix ans, pour quarante-huit heures d'absence; elle en pleura des larmes de reconnaissance et de douleur. Ce fut peu de jours après qu'elle reçut un gentil message de l'écuyer Robert, touchant la permission qu'elle lui avait donnée de l'aimer et de prétendre à sa main, un an après son deuil fini. Robert s'était distingué dans l'armée; la fortune et les honneurs lui étaient venus et attendaient son heureuse épouse... Ce n'est pas tout cela qu'elle regretta, ce fut Robert. Une flamme subite lui monta au visage, à la réception de la lettre chérie; mais ayant trempé son doigt dans l'eau bénite et fait un signe de croix, elle pria qu'on allât chercher Robert. Elle le reçut dans la chambre du roi, qui dormait alors, et lui montrant cette vénérable et douloureuse figure: « Robert, dit-elle, voulez-vous que je le fasse mourir! » et les deux beaux enfans s'agenouillèrent devant la couche royale et se jurèrent, en sanglotant, un veuvage éternel.

Charles, depuis qu'il avait cru Odette perdue pour lui, exigeait qu'elle ne le quittât pas un instant. Il ne voulait prendre de nourriture

que de sa main seulement, et il la faisait coucher dans sa chambre, en travers de sa porte. Quelquefois, les nuits, il se réveillait saisi de terreurs soudaines et poussant de longs cris de désespoir; Odette se levait, vive et souriante, allait le bercer, comme une mère son enfant, et lui chantait des refrains de sa nourrice qu'il répétait machinalement pour se rendormir; ou bien, elle lui dressait sur son lit un petit repas très-appétissant (car les fous mangeraient toujours), et très-élégamment servi; et le bruit et l'éclat des cristaux et de la vaisselle d'étain rappelaient l'attention du pauvre égaré; et elle avait faim pour lui tenir compagnie; et elle lui disait tant de choses, et qu'il était fier et beau, et qu'il était un grand roi, un vrai chevalier, et qu'une fée avait annoncé sa guérison et toutes sortes de miracles pour *Pâques-Fleuries*... que sais-je? tout ce qui lui venait au cœur, pourvu qu'elle parlât sans cesse; si bien qu'elle l'enivrait tellement de suaves paroles et de gracieuses cajoleries que le roi s'émerveillait et s'esjouissait par degrés, et qu'il buvait amplement à la santé d'Odette et de son cher pays de France, et qu'il finissait par confesser n'avoir pas goûté tant de

liesse et de vrai contentement dans les galas de son sacre de Reims, où Louis de Sancerre et le connétable Olivier de Clisson servirent à cheval les plats du banquet royal. De minute en minute, les rires et les acclamations des nocturnes orgies de la reine arrivaient jusqu'aux deux convives solitaires; mais certes, il n'y avait point dans toutes les fêtes de toutes les salles du palais autant de joie réelle qu'à ce petit souper de la démence et de la pitié.

Une chose très-touchante et qui payait Odette de toutes ses peines, c'était lorsqu'elle accompagnait le roi dans ses promenades au jardin, de voir qu'il ne manquait jamais de s'arrêter devant l'arbre où il l'avait rencontrée la première fois, et que là, il lui imprimait au front un baiser tout paternel, sans proférer une parole; mais quel discours aurait eu cette éloquence?... Pendant bien des années, Odette continua cette vie d'immolation à une infirmité, n'ayant d'autres douceurs, selon le monde, que l'amertume du sacrifice même. Oh! interrogeons nos cœurs, et jugeons combien, dans la balance des justices divines, doit peser peu une action sublime, un fait héroïque, auprès de toute cette vie modeste, of-

fertè jour à jour, et comme un holocauste ignoré, pour rendre bien rarement un peu moins malheureux le plus malheureux des rois, et par conséquent des hommes.

Un matin, un matin de novembre, froid et pluvieux comme aujourd'hui, la reine, un rouleau de parchemin sous le bras, entra d'un air impérieux dans la chambre de Charles VI: « Odette, qu'on me laisse seule avec le roi. Allez, et revenez dans une heure. » Quand Odette revint, elle trouva Charles se promenant à grands pas, l'œil animé mais nullement égaré. Il lui dit des choses pleines de sens et de bonne politique sur le vertueux assassinat du duc de Bourgogne par Tanneguy-Duchâtel, au pont de Montereau; sur la marche du roi d'Angleterre vers les murs de Paris, où l'appelait une reine adultère, une mère dénaturée; sur la sentence mortelle qui déliait les Français de toute obéissance envers le dauphin qui fut plus tard Charles VII; enfin, sur les violens remèdes qu'il fallait tenter pour sauver la France et la maison régnante de l'affreuse maladie qui les rongait.... Puis, soudain, comme si un fantôme eût passé devant ses yeux, ou plutôt comme s'il se fût rappelé

qu'il venait de signer lui-même la sentence de son fils et l'abandon de la couronne de France au roi d'Angleterre, il retomba dans un délire plus affreux que jamais, et se mit à courir dans tout le palais en criant : « Isabeau , Isabeau ! rends-moi ma signature ! » A quoi il ajoutait des mots sans suite , entrecoupés de rugissemens effrayans.

Depuis ce moment , il n'en eut plus un lucide. Une fièvre ardente le saisit. Odette le veilla trente-sept jours et trente-sept nuits, et ce fut seulement quelques heures avant sa mort, que, se levant sur son séant, il la reconnut et lui dit : « Ma fille , je te donne..... je te donne..... Ah ! j'oubliais..... Je n'ai rien, le roi de France ne possède rien et ne peut te donner que sa bénédiction, mais il te la donne du plus profond de son cœur de père. » Et il expira en balbutiant vaguement : « Odette ! Odette ! Charles VII ! mes chevaliers..... Odette ! là..... là !... »

Aucun prince, aucun seigneur de la cour, aucun domestique n'assista aux modestes funérailles de Charles VI, dont un neveu de Tanguy-Duchâtel fit les frais. Seulement , le peuple entier de Paris, qui n'avait jamais ou-

blié son roi, suivit le cercueil, en versant des torrens de larmes sur cet infortuné prince, qu'il ne cessait de nommer pendant sa vie et après sa mort Charles *le Bien-Aimé*; et un beau page blond, qui avait l'air de conduire ce triste cortège, accompagna le cadavre jusqu'au dernier caveau... Et jamais aucun œil humain ne revit Odette. Quelques-uns dirent qu'elle était tombée morte dans le sépulcre du roi ; d'autres, qu'un cloître inconnu cacha dans ses ombres pieuses le peu de jours qu'elle vécut encore..... (le chagrin avait tué Robert depuis quelques années ;) tous, qu'elle avait cueilli dans le ciel la palme de son combat terrestre.

Heureuse dans l'éternité l'ame qui s'est vouée dans la vie au culte de l'infortune et de la douleur ! Heureuse, trois fois heureuse, la pauvre Odette de Champdivers !....



BLANCHE DE CASTILLE,

MÈRE DE SAINT LOUIS,

REINE ET RÉGENTE DE FRANCE.

(L'Amour Maternel.)



. Oh ! l'amour maternel !
Sainte émanation du foyer éternel !

LESGUILLON.

Son cœur était français comme sa politique.

.
Mon pauvre enfant aimé que je pleurais perdu ,
Mon orgueil , mon espoir , me sera-t-il rendu ?

ADOLPHE MÉLIOT.

Elle tremblait alors et son triste sourire
Lui cachait mal les pleurs qui roulaient dans ses yeux.
Ah ! l'adieu qu'ils semblaient lui dire
Était un de ces longs adieux
Dont tout l'espoir est dans les cioux.

A. FONTANEY.

Ah ! rien ne lasse , rien ne rebute une mère.

A. DE BEAUTERNE.

Lorsque du ciel d'azur se détachaient ses yeux
C'était pour chercher sur la terre
Dans le regard d'un fils une image des cioux.

ANTOINE DE LATOUR.



BLANCHE DE CASTILLE,

MÈRE DE SAINT LOUIS,

REINE ET RÉGENTE DE FRANCE.

(L'Amour Maternel.)

Il n'y a pas de nom plus populaire en France que celui de la reine Blanche. Les nourrices ont des chansons sur la reine Blanche, avec quoi elles endorment les petits enfans, et quand les petits enfans se réveillent, le premier mot qu'ils bégaient après papa et maman, c'est la reine Blanche; les mariniers parlent de la reine Blanche autour des feux allumés, le soir, sur leur grand bateau; les bûcherons vous montrent les vieux arbres sous lesquels s'est assise la reine Blanche, et si vous demandez à un postillon : Quelle est cette vieille tour ruinée? il vous répondra : C'était le château de la reine Blanche; et il vous répondra cela en Auvergne, en Champagne, en Normandie, en Artois ou en Languedoc. La reine Blanche

était partout. Elle a demeuré dix ans dans chacun de ses quatre-vingts châteaux; elle s'est mariée et elle est morte dans je ne sais combien de tours rondes ou carrées. La reine Blanche, c'est l'histoire de France pour toutes les bonnes femmes... et le nombre en est grand de cette façon. La reine Blanche est comme un doux fantôme qui revient sans cesse à toutes les imaginations du peuple. Du reste, ne demandez pas quand elle vivait, où elle était née, de qui elle était fille, femme ou mère... C'est la reine Blanche! cela suffit.

Mais c'est principalement son veuvage de treize mois que la reine Blanche a passé à Melun, comme à Clermont, à Pau comme à Chantilly, à Evreux comme à Dijon, etc... Et il n'y a pas à en douter, car de père en fils on a conservé dans tous ces lieux la tradition d'une reine vêtue de blanc depuis les pieds jusqu'à la tête, et qui pleurait et priait depuis l'aurore jusqu'au crépuscule, et qui, la nuit, se promenait à grands pas sur la plate-forme de la grande tour, en appelant l'âme de son époux, qui ne venait pas toutes les fois....

Et en effet tout le monde a raison, quoique chacun ait tort. Une grande vérité est toujours

au fond des erreurs populaires. Les veuves des rois de France ont, pendant plusieurs siècles, porté le deuil en blanc, comme les rois eux-mêmes le portaient en violet. De là viennent toutes les blanches reines qui, par un calembourg historique fort pardonnable, sont devenues la reine Blanche pour les vingt-neuf millions sept cent quatre-vingt douze mille ignorans qui restent encore parmi les trente millions de Français, pour tempérer un peu l'éclat des lumières du siècle.

Et puis, si *Blanche de Castille*, mère de *saint Louis*, morte en 1253, est la reine Blanche par excellence, n'oublions pas Blanche de Bourgogne, reine de France aussi, et femme de Charles-le-Bel, qui mourut en 1326; ni Blanche de Navarre, encore reine de France, seconde femme de Philippe de Valois, qui mourut en 1398; ni Blanche de France, reine de Bohême, fille de Philippe-le-Hardi, qui mourut en 1305; ni l'autre Blanche de France, reine de Castille, fille de saint Louis, petite fille par conséquent de notre Blanche de Castille, qui mourut en 1320; ni Blanche de Bourbon, autre reine de Castille, qui mourut en 1361; ni Blanche d'Artois, reine de Navarre,

qui mourut en 1302; ni Blanche, reine de Navarre, fille de Charles III, roi de Navarre, et qui mourut en 1441; ni une troisième Blanche de France, fille posthume du roi Charles IV, mariée à Philippe de France, duc d'Orléans, et qui mourut en 1392; ni Blanche de Sicile ou d'Anjou, fille de Charles de France, comte d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, qui mourut en 1272; ni Blanche, reine d'Aragon, qui mourut en 1310; ni Blanche... Quand j'aurais la science historique de M. Edouard Monnais, je n'irais pas plus loin, parce qu'il me faudrait aussi la grâce de son esprit et l'atticisme de son talent, pour jeter de l'agrément et de l'intérêt à travers tant de dates et sur de pareilles nomenclatures. Mais voilà bien assez d'érudition pour expliquer et motiver tous les ignares qui proquo de reines Blanches, dont les trente-neuf mille cinquante-deux communes de France sont inondées de manière à ne pouvoir jamais s'en tirer : ne nous occupons aujourd'hui, mesdemoiselles, que de Blanche de Castille, la mère de saint Louis, la reine Blanche par excellence, comme je l'ai déjà dit :



Les plus belles races dégénèrent et se détériorent; le temps agit sur les familles comme sur les individus. Nous voyons souvent des fils médiocres issus d'aïeux illustres; mais quelquefois aussi, par un phénomène contraire, il sort de beaux rejetons d'une mauvaise souche. Les mystérieux desseins de la Providence déconcertent toutes les prévisions humaines. Ainsi, Blanche de Castille, qui depuis fut la femme de Louis VIII dit le Lion, et la plus grande reine de France, était petite-fille de cette infâme Éléonore de Guyenne, répudiée par Louis-le-Jeune, et mariée ensuite à Henri II, roi d'Angleterre. De cette Éléonore, naquit entre plusieurs enfans Éléonore d'Angleterre, que le roi de Castille, Alphonse VIII, prit pour femme, et dont il eut dix, onze ou douze filles; le chiffre varie selon les historiens, mais c'est toujours un bon nombre. Blanche, comme l'aînée, était héritière présomptive du trône de Castille, mais la politique tourna ses destins vers le trône de France. Le roi Jean, dans une entrevue avec Philippe-Auguste, près de Vernon, obtint que Louis de France épouserait la princesse Blanche, sa nièce, et le contrat de mariage fut le traité de paix entre

la France et l'Angleterre, qui étaient également fatiguées des longs différends des deux rois. Trop souvent, les princesses paient du repos de leur vie celui qu'elles donnent aux nations; mais cette fois, les deux royaux époux ne furent point exceptés du bonheur général. Jamais on ne vit d'union mieux assortie, et c'est pourtant la diplomatie qui avait arrangé tout cela; mais elle n'y songeait pas, et puis elle ne le fera plus.

Cette alliance conclue, Éléonore d'Angleterre, l'aïeule de Blanche, voulut aller elle-même la demander en Castille, avec les ambassadeurs des deux rois: les épousailles se firent par procureur à Burgos, avec une magnificence digne des deux maisons de France et de Castille. Le roi Alphonse, avec toute sa cour, conduisit sa fille en somptueux équipage, jusque sur les frontières de Gascogne, où l'attendait Mathieu de Montmorency, avec une suite nombreuse que Louis avait envoyée pour recevoir sa fiancée. Ce ne furent partout que fêtes et joies sur sa route et dans toutes les villes; son oncle Jean-sans-Terres fut en toute hâte à sa rencontre et la mena dans sa Normandie, où le mariage devait avoir lieu, parce

que les terres de Philippe-Auguste ne pouvaient être honorées de cette solennité, étant alors en interdit, à cause de sa femme Isemberge qu'il avait répudiée contrairement aux volontés de l'église. Les noces furent célébrées avec grande pompe et jeux solennels à Parmor, ou Parmoy, le 23 mai 1200; et lorsqu'Élie, archevêque de Bourges, eut donné la bénédiction nuptiale aux deux époux, ils se rendirent ensemble à Paris. Blanche avait quatorze ans, étant née en 1185, et Louis était plus jeune encore de quelques mois. Le peuple de la capitale reçut ces deux beaux enfans royaux comme deux anges d'espérance.

Blanche, appelée ainsi à cause de l'éclat de son teint à l'instant même de sa naissance, avait grandi rapidement en beauté, en esprit et en vertu. Avec toutes les grâces d'une femme, elle possédait les qualités d'un homme d'état et d'un héros. Rien n'égalait la douceur et la majesté de sa parole, de son regard et de son maintien; elle inspirait à tous un amour mêlé de respect et d'admiration. Elle était si affable, que les plus petits ne craignaient pas de l'implorer, et si imposante, que les plus puissans n'osaient rien lui refuser. On sentait tout d'abord qu'elle était née pour le trône, et

pour le premier trône du monde, celui de France : ferme dans les périls, fertile en ressources au milieu des intrigues qui l'assiégeaient, pleine d'habileté comme de loyauté, on peut dire, avec un historien du temps, qu'elle était *droite* et *adroite*. Peut-être conservait-elle trop de hauteur avec les grands, mais c'était pour les punir de leur orgueil trop souvent inhumain envers les faibles. On lui imputa beaucoup de torts, ses actions furent souvent jugées plus que sévèrement... elle était si belle, si spirituelle, si supérieure en tout, que l'envie et la calomnie ne devaient pas la ménager ; mais elle sut triompher de ses diffamateurs comme des ennemis de l'état. La vérité est comme le soleil, elle finit toujours par écarter les voiles qui veulent l'obscurcir. Le seul reproche fondé qu'on lui ait fait, c'est d'avoir poussé trop loin l'amour de la domination ; du moins en avait-elle le génie. N'avoir que les défauts de ses qualités, c'est peut-être la perfection humaine. Quoi qu'il en soit, Blanche de Castille restera dans l'histoire comme le type de la chrétienne, de la reine, de l'épouse et surtout de la mère.

Blanche et Louis étaient en tout semblables

l'un à l'autre. « Il ne me souvient pas , dit Mé-
» zeraï , d'avoir vu dans l'histoire , ni dans
» la fable même , de couple aussi étroitement
» uni que celui-là. Ils étaient toujours de com-
» pagnie , et quelques affaires qui pussent
» survenir , ils ne se quittaient pas de vue. »
La véritable affection est ainsi : sans doute elle
résiste à l'absence , quand la nécessité le veut ;
mais elle fait tout pour n'être pas mise à cette
épreuve. Méfions-nous un peu de l'amitié des
gens qui nous disent : Je ne vais pas vous voir ,
mais je vous aime de loin comme de près.
C'est sans contredit la plus mauvaise manière
d'aimer. Je ne comprends pas la tendresse ,
sans le besoin invincible de voir sans cesse et
partout ceux qu'on aime. Ne dit-on pas : avoir
de l'*éloignement* pour quelqu'un , quand on
veut dire qu'on ne l'aime pas ?

Donc , Louis et Blanche , qui s'aimaient com-
me on le doit , s'épargnaient jusqu'aux moin-
dres absences si longues toujours dans une vie
toujours si courte. Aussi , dans la guerre même
que Louis fit contre les Albigeois , Blanche
voulut l'accompagner jusqu'en Languedoc , et
elle faisait porter sa tente pour camper avec
lui , ne voulant pas s'en éloigner de la longueur

du chemin qu'il y avait jusqu'à la prochaine ville, et craignant peut-être que d'autres ne s'emparassent de l'esprit de son mari, qu'elle voulait posséder et gouverner toute seule.

Ce dernier trait de caractère se retrouve encore plus prononcé dans une autre circonstance. Après avoir mis au monde une fille, et un fils qui mourut en bas âge, Dieu lui envoya, le 25 avril 1215, un second fils qui devait être un jour saint Louis. Blanche, comme si elle eût tenu du ciel la confiance des destins de cet enfant, lui prodigua des soins tout particuliers. Retirée, après sa couche, dans le donjon de Vincennes, elle nourrit elle-même le jeune Louis, et cela sans permettre qu'il prit jamais d'autre lait. « Or, un jour, dit » l'historien Varillas, qu'elle était dans la plus » grande ardeur d'un accès de fièvre, qui dura » extraordinairement, une dame de qualité, » qui pour plaire à la princesse ou pour l'imiter nourissait aussi son fils, voyant le petit » Louis pleurer de soif, s'ingéra de lui donner » sa mamelle; la reine, au sortir de son accès, » demanda son fils et lui présenta la sienne; » mais le petit Louis n'en voulut pas, parce » qu'il était pleinement rassasié. La princesse

» devina d'abord la cause de ce refus ; elle fei-
» gnit d'être en peine de remercier la dame à
» qui elle était redevable du bon office rendu
» à son fils pendant la durée de son mal ; et la
» dame, croyant faire sa cour, avoua que les
» larmes du petit Louis l'avaient tellement
» touchée , qu'elle n'avait pu s'empêcher d'y
» apporter remède ; mais Blanche , au lieu de
» répondre , la regarda d'un air dédaigneux , et
» enfonçant son doigt dans la bouche de son fils ,
» le contraignit ainsi de rendre tout le lait étran-
» ger qu'il avait pris. Cette violence donnant de
» l'étonnement à ceux qui étaient là , Blanche ,
» pour le faire cesser , dit qu'elle ne pouvait
» endurer qu'une autre femme eût droit de lui
» disputer la qualité de mère : tant elle était
» persuadée que la nourriture des enfans fai-
» sait partie de leur éducation et que Dieu
» n'a pas entendu séparer la mère de la nour-
» rice. »

Blanche , un an après la naissance de ce fils , fut encore l'objet de l'allégresse publique , lorsque Louis , son mari , comme neveu du roi d'Angleterre par son mariage , fut appelé par les Anglais pour les gouverner en la place du roi Jean , dont ils avaient secoué le joug. Louis

ne régna que quinze mois, la mort de Jean-sans-Terres ayant rappelé ses enfans au trône, mais il acquit, par le vœu de toute la nation, des droits sur le royaume d'Angleterre, beaucoup mieux fondés que ceux auxquels les monarques anglais ont prétendu long-temps sur la couronne de France et dont ils se sont fait depuis une vaine parade. Louis n'était pas encore de retour en France, lorsque la mort de l'infant Henri, roi de Castille, le seul fils d'Alphonse IX et d'Éléonore d'Angleterre, ouvrit en faveur de Blanche la succession à ce royaume. Rien n'était moins coutestable que le droit de cette princesse, l'ainée des filles d'Alphonse IX; cependant Bérengère, sa cadette, déjà régente de Castille et reine de Léon, fut préférée par les Castillans. Blanche s'en consola facilement; elle avait en perspective le trône de France, et en attendant, Philippe-Auguste, son beau-père, l'admettait dans les conseils du royaume; il n'entreprenait rien d'important sans avoir son agrément ou sans connaître son opinion. Ainsi, dans les temps anciens, les chefs gaulois consultaient les femmes comme des êtres divins; ainsi s'est perpétuée cette déférence chevaleresque des Français

pour les dames, qui ne pourrait s'affaiblir qu'en dénaturant notre caractère national. Que Dieu détourne ce malheur !¹⁴

Philippe-Auguste étant mort en 1223, Louis VIII et Blanche furent sacrés et couronnés à Reims, le 6 août de la même année, jour de la Transfiguration, par l'archevêque Guillaume de Joinville, oncle de l'historien, en présence de Jean de Brienne, roi de Jérusalem, des princes et des grands, et d'un concours de peuple extraordinaire. Les cérémonies se passèrent avec tant d'ordre et de pompe que le roi fit rédiger par écrit et retracer en images peintes tout ce qui s'y était observé, pour servir de règle à l'avenir.

Le règne de Louis VIII ne fut que de trois ans, mais il eut pendant ce court espace des combats et des sièges pour plus de vingt ans, et c'est de là que ce roi, toujours en guerre avec grande valeur, fut surnommé *le Lion*. Louis, et Blanche qui l'accompagnait partout, comme on l'a vu plus haut, chassèrent les Anglais de plusieurs villes, et, à l'instigation du pape Honoré III, recommencèrent contre les Albigeois la guerre que Philippe-Auguste avait faite aux hérétiques. Blanche et le cardinal lé-

gat , Romain Bonaventure , dirigèrent cette dernière expédition ; Avignon fut réduit à l'obéissance du roi et tout le Languedoc et le reste du parti albigeois se rendirent à la force des armes ou à l'habileté des négociations. Puis , cette tâche accomplie , Louis VIII fut lui-même atteint d'un mal contagieux qui s'était déclaré dans son armée, et il en mourut le 27 novembre 1226 , dans le château de Montpensier en Basse-Auvergne , instituant par un acte solennel la reine Blanche tutrice de Louis, son fils aîné, et régente du royaume.

C'est à compter de ce moment que Blanche eut à déployer toute sa vigueur et tout son génie. Elle organisa un conseil de régence très-puissant par les noms et les talens des seigneurs qui le composaient, et où elle admit le cardinal légat , un des plus habiles politiques du temps ; elle confia le jeune roi, alors âgé de douze ans, au connétable de Montmorency , le plus grand homme d'état et de guerre qui fût alors en France , et cependant elle continua de suivre et de surveiller elle-même l'éducation de son fils adoré, tout en vaquant aux affaires du royaume , au-dedans et au dehors. Cela tenait du miracle.

Elle s'attacha principalement à faire passer dans le cœur du jeune Louis l'ardente piété dont elle était embrasée. Elle lui disait souvent : « Mon fils, votre vie est mon plus cher délice, vous le savez ; eh bien ! j'aimerais mieux vous voir mort que souillé d'un péché mortel. » Louis s'en ressouvint toute sa vie, et l'on peut dire que Blanche médita la sainteté de son fils.

Cependant, les princes et les grands vassaux supportaient impatiemment la domination d'une femme. Ils fomentèrent de nouveau la révolte des Albigeois, à la tête desquels se mit le comte de Toulouse ; et d'un autre côté, ils s'allièrent à Pierre de Dreux, dit Mauclerc, duc de Bretagne, qui commença une guerre redoutable contre la régente. Tous ces soulèvements étaient excités par le comte de Boulogne, fils naturel de Philippe-Auguste, qui prétendait à la régence et regardait comme un affront qu'elle eût été déférée à *une Espagnole d'étrange pays*.

Blanche ne perdit point de temps : elle fit sacrer et couronner le jeune Louis IX à Reims, et de là le conduisit en Bretagne pour faire ses premières armes contre les mécon-

tens. Après des combats meurtriers et des chances diverses et terribles, la reine soumit toute la Bretagne, et fit condamner le duc, par un arrêt solennel du parlement, comme criminel de lèse-majesté, de félonie et d'autres crimes énormes; le même arrêt déclara ses vassaux et sujets absous envers lui du serment de fidélité; et pour donner plus de peur aux Bretons, elle fit confirmer cette procédure par l'autorité apostolique. Toutefois, elle rendit les états au duc, sur ses humbles instances, après qu'il lui eut cédé ses plus fortes citadelles et qu'il se fut engagé par traité à une parfaite soumission envers le roi, son très-cher seigneur, et envers madame Blanche, reine de France, sa mère. Elle triompha également de la révolte formidable du comte de Toulouse, à tel point que ce seigneur superbe, dompté par son génie politique et guerrier, vint publiquement abjurer, pieds nus, en chemise, et de la manière la plus humiliante, le système dont il s'était long-temps fait gloire d'être le chef. Cette cérémonie extraordinaire eut lieu à Paris, le vendredi-saint, dans l'église de Notre-Dame. Au moyen-âge, on faisait intervenir Dieu en toutes cho-

ses. Au lieu de se soumettre à un vainqueur, on demandait pardon au Tout-Puissant et à son église. La défaite et la peur prenaient l'attitude et les paroles du remords ; l'amende honorable sanctifiait et relevait jusqu'au plus vil abaissement. Le vaincu avait l'air de ne courber la tête que devant Dieu, et il croyait pouvoir ensuite la relever devant les hommes ; et cependant, qui de nos jours consentirait au pieux opprobre de l'amende honorable ?... De même, les chevaliers se seraient crus déshonorés de subir certaines nécessités d'aujourd'hui. Le point d'honneur a changé, la mode se glisse partout.

Nous avons dit que Blanche de Castille était aussi adroite que forte. Elle avait pour unique but la gloire de Dieu et de la monarchie, mais les moyens qu'elle employait ressemblaient quelquefois à la ruse et à l'intrigue. *Tout chemin est bon qui mène à bonne fin*, ce fut là sa devise de toute la vie, et notamment la règle de sa conduite avec Thibaut, comte de Champagne. Ce grand vassal, un des plus puissans seigneurs du royaume, poète et musicien comme chacun sait, et par conséquent passionné, mobile et *impressionna-*

ble, comme on dirait de nos jours, était lié d'intérêts et d'engagemens avec le duc de Bretagne et tous les mécontents; nul n'était plus compromis dans les guerres et révoltes contre la régente... Mais Blanche de Castille était encore la plus belle et la plus charmante dame du royaume de France, et Thibaut, en sa double qualité de chevalier et de troubadour, avait conçu pour elle une de ces admirations idolâtres dont la tradition se perd de jour en jour. Blanche mettait la plus grande importance à le détacher de la ligue dont il était un des plus illustres soutiens, et connaissant à merveille la puissance d'un regard ou d'une parole sur l'ame du comte, elle avait recours à cet innocent manège, dans les momens suprêmes. Un peu de coquetterie devenait alors la meilleure diplomatie, et la monarchie s'en trouva mieux que ce pauvre comte Thibaut, qui perdit sa vie à passer tour à tour des intrigues politiques aux prétendues intrigues galantes, et qui, un jour, se trouva ruiné et rejeté par ses complices, et par celle qui n'avait pas voulu l'être. Il lui restait son luth et son génie, c'était un glorieux refuge : il s'y retira, et se consola un peu, à force de chanter. Dès

le lendemain de sa mort, ses poésies furent immortelles.... Soyez donc poète!

C'est au sortir d'une entrevue qu'il eut avec Blanche, qui était en route pour Vendôme, avec le jeune Louis, âgé alors de treize ans, que le comte Thibaut lui fit donner avis qu'un corps de troupes considérable était posté aux environs de Chartres, par le duc de Bretagne et le comte d'Évreux, pour s'emparer de la personne du prince. La reine-mère s'arrêta donc à Montlhéry, et de là, fit savoir aux Parisiens le danger où était son fils. Les Parisiens s'armèrent aussitôt, et coururent, au nombre de plus de vingt mille, jusqu'à Montlhéry; ils épouvantèrent les ligués et ramenèrent Blanche et son fils en triomphe dans la capitale. « J'ai entendu dire plusieurs » fois au roi Louis, dit Joinville, que depuis » Montlhéry jusqu'à Paris, les chemins étaient » remplis d'une multitude innombrable de » peuple, soutenue des deux côtés d'une file de » gens d'armes, et que tous criaient à haute » voix que Dieu sauvât leur roi et confondit » ses ennemis. »

Plus tard, le duc de Bretagne, qui était devenu le chef de la ligue, fit proposer au

comte Thibaut sa fille Yolande en mariage. Le comte était alors blessé des froideurs de la reine Blanche, il consentit, et le jour fut pris pour la cérémonie. La régente avertie de cette alliance, qui donnait tant de force à ses ennemis, dépêcha en toute hâte au Champenois le seigneur de la Chapelle, grand pannetier de France, avec une lettre conçue en ces termes :

« Sire Thibaut de Champagne, j'ai entendu » que vous avez convenance et promis pren- » dre à femme la fille de Pierre de Bretagne. » Pourtant, vous mande que si cher que vous » avez tout tant qu'aimez au royaume de » France, que ne le fassiez pas. La raison » pourquoi, vous savez bien. Je jamais n'ai » trouvé pis que mal m'ait voulu faire que » lui. »

Le comte, ayant reçu cette lettre, la baisa maintes fois, et en fit une autre au duc de Bretagne, pour lui dire que tout était rompu entre eux, tant un désir de Blanche était un ordre irrésistible pour lui ! Toute la ligue fut ainsi rompue une seconde fois. Blanche en remercia le comte, en lui disant : « Merci, comte ; voilà ma main que vous pouvez porter à vos lèvres devant tous ces messieurs de ma cour. »

Une autre fois encore, ce fut en l'an 1234, Blanche de Castille avait donc bien près de cinquante ans; le comte, selon sa coutume, découragé de nouveau du côté de son cœur, était repassé aux révoltés. Cependant les guerres avaient singulièrement appauvri l'épargne royale. Blanche manda encore Thibaut, et après qu'elle lui eut parlé dans son oratoire, dit l'auteur de la grande chronique, « le comte » regarda la royne qui tant estoit belle et sage; » de sorte que, tout esbahi de sa grande beauté, » il lui répondit : Par ma foi, madame, mon » cœur, mon corps et toute ma terre est à vo- » tre commandement; ne n'est rien qui vous » pût plaire que ne fisse volontiers. Jamais, » si Dieu plaît, contre vous ne les vôtres, je » n'irai. »

Et en effet, il renonça, par un acte solennel, à toutes prétentions sur ses propres terres qu'il reconnut avoir vendues au roi; céda *Montereau-faut-Yonne* et *Bray-sur-Seine*, pour les frais de la guerre; s'obligea de partir incessamment pour la Palestine, et promit que de sept ans il ne remettrait le pied en France.

Cependant, le terme de la minorité de Louis

arriva. La régente voulut finir par une action d'éclat, en mariant son fils à une princesse dont l'alliance devait ajouter un des plus beaux fleurons à la couronne de France. Ce fut Marguerite de Provence qu'elle choisit. Louis IX prit le timon des affaires, mais sa mère gouvernait encore avec lui ; elle ne pouvait renoncer à cette longue habitude de suprématie, et au surplus, l'état s'en trouvait bien. Toutefois, par une bizarrerie que peuvent expliquer l'amour de la domination et l'amour maternel poussés jusqu'aux dernières limites, Blanche trouva bientôt mille défauts à sa bru, et autant de prétextes pour ne pas l'aimer. La véritable, la seule raison dont elle ne se rendait pas compte, c'est qu'elle craignait l'empire d'une jeune femme sur le cœur et l'esprit de son fils ; ce n'était qu'une jalousie déguisée même à ses propres yeux. L'amour d'une mère a ses folles jalousies, comme tout autre amour, et cela fut porté si loin que les deux jeunes époux ne se voyaient, pour ainsi dire, qu'en fraude et en cachette de la reine-mère. Louis, qui devait être un saint, se résignait sans murmure, sinon sans douleur, à ces tribulations ; mais la jeune reine s'en

irritait dans son cœur, où le nom de Blanche n'était pas béni. Il l'était par toute la France, ainsi que le nom de Louis, car, en peu d'années, grâce à leurs vertus et à leurs efforts réunis, il n'y eut plus que gloire et prospérité dans l'intérieur et au dehors, et jamais le peuple ne fut si heureux ni si digne de l'être. Les vertus des rois sont plus qu'une garantie de félicité publique, elles sont un exemple.

Sur ces entrefaites, Louis IX tomba dangereusement malade à Pontoise. Une nuit qu'il entendait ses médecins se concerter entre eux avec grande inquiétude, il fit vœu dans son ame d'aller venger et délivrer les saints lieux que les infidèles venaient de reprendre aux chrétiens. Louis guérit, et il était trop religieux pour ne pas accomplir sur le rivage un vœu même téméraire qu'il avait fait pendant la tempête. Quoique son absence dût occasioner une nouvelle régence et mettre encore l'autorité aux mains de sa mère, cette princesse s'opposa de tous ses moyens au départ du roi ; car chez elle l'amour de son fils et l'intérêt de l'état l'emportaient de beaucoup sur l'esprit de domination, et elle présentait dans ce dessein aventureux une infinité de

malheurs, outre celui de ne plus voir ce qu'elle aimait le plus sur la terre. Le roi fut inflexible ; c'est la première fois qu'il ne se rendait pas aux conseils de sa mère , mais il avait engagé sa parole envers Dieu ; Dieu seul pouvait la dégager, et son vicaire sur la terre ne faisait rien pour cela. Les préparatifs de cette gigantesque expédition durèrent trois ans. Enfin , vers le milieu de l'année 1248, Louis IX partit, emmenant la reine sa femme, ses deux frères, Charles et Robert, un nombre presque infini de seigneurs, et même plusieurs prélats. La reine-mère l'accompagna jusqu'à Lyon, où il reçut la bénédiction du pape Innocent IV, qui ne détourna point les suites funestes de cette entreprise. Le roi et sa mère pleurèrent long-temps dans les bras l'un de l'autre , et quand il fallut se séparer, Blanche cria, comme si on lui arrachait avec le fer une moitié d'elle-même. Mais la jeune reine remerciait Dieu dans son ame et les éclairs de son regard trahissaient sa joie : elle allait enfin être toute entière à son époux qu'elle adorait, sans avoir à souffrir de la jalouse rivalité de sa mère. Tous les dangers, toutes les mauvaises chances disparaissaient devant cette

perspective nouvelle d'amour et de liberté.

La reine Blanche, triste et grave, rentra dans Paris, et ne s'occupa ostensiblement que du bonheur public, et en secret que de son propre malheur. Les armes des croisés éprouvèrent d'affreux désastres au milieu d'une gloire immense. Il fallut à plusieurs reprises des renforts d'hommes et d'argent, hors de toute proportion..... comme le génie de Blanche, qui sut pourvoir aux besoins extrêmes de son fils, sans épuiser le royaume ni mécontenter les sujets. Et cependant que d'abus, que de périls sans cesse renaissans elle eut à combattre !.... C'étaient d'abord les exigences et les barbaries de quelques chapitres religieux envers leurs serfs, que Blanche affranchit par son autorité royale : tant elle avait une dévotion éclairée ! tant elle savait que la meilleure manière de servir la religion c'est de la faire aimer et d'empêcher qu'elle ne soit dénaturée, et qu'on ne fasse aucun mal en son nom ! Ce fut ensuite la *croisade des pastoureaux*, appelée ainsi parce qu'elle était composée de pâtres et de paysans rassemblés dans toute la France par maître Hongrie, moine apostat qui publia hautement qu'il avait mission de Dieu

d'aller délivrer le roi et ses frères , alors captifs chez les mécréans. Ces ramas de fainéans armés, sans chefs et sans discipline, dont les moins criminels étaient des visionnaires, répandaient le meurtre , le pillage et l'incendie sur leur passage. Rien n'est pire que d'avoir à craindre ses propres défenseurs. Blanche, qui dans l'origine avait eu confiance aux pasteurs, ne balança point à confesser hautement son erreur , et elle les poursuivit avec outrage d'un bout à l'autre du royaume, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus un seul.

Un jour, elle reçut de son fils une lettre qui lui faisait connaître qu'il n'abandonnerait pas l'expédition de Palestine avant d'y avoir rétabli les affaires de la chrétienté , et cependant les désastres et les fléaux de toute espèce démentaient trop cruellement les espérances du saint roi. Blanche eut tout de suite l'idée qu'elle ne le verrait plus , et elle en conçut un désespoir qui se changea peu à peu en mortelle maladie. Cette sorte d'idolâtrie pour son fils était sa seule faiblesse , et c'est par là que le sort l'éprouvait ; il en est toujours ainsi. Elle succomba , dans son château de Melun, le 1^{er} décembre 1252 , âgée de

soixante-quatre ans, à la fièvre lente qui la consumait depuis trois mois. Elle fut inhumée en l'abbaye de Maubuisson, après avoir pris l'habit de l'ordre de Cîteaux. Les principaux seigneurs portèrent son corps, assis sur un trône d'or, le visage découvert et revêtu de ses ornemens royaux par-dessus son habit de religieuse. Ses dernières paroles furent : « Je vivais pour mon fils et par mon fils : il ne serait plus jamais là, je meurs ! qu'il me rejoigne bien tard ! »

Quant le légat du pape en Terre-Sainte apprit cette fatale nouvelle à saint Louis : « Je vous rends grâce, ô mon Dieu ! dit le roi en se jetant à genoux, de ce qu'il vous a plu me prêter jusqu'à présent la reine, madame ma mère ; je l'aimais plus que toutes choses au monde, et elle le méritait bien. Mais vous me l'avez ôtée ; votre saint nom soit béni ! »

Et comme la jeune reine pleurait aussi à chaudes larmes, le sire de Joinville ne put s'empêcher de lui dire : « Qu'il étoit bien » vrai qu'on ne doit qu'à demi croire femme à » pleurer, car le deuil qu'elle menoit étoit » pour la femme haïssoit le plus en ce monde. » A quoi la reine répondit : « Que ce n'étoit

» pas pour elle qu'elle pleuroit, mais que
» c'étoit pour le grand malaise en quoi le roi
» étoit, et aussi pour leur fille qui étoit
» demeurée en France sous la garde des
» hommes. »

Mais la France pleura sincèrement et longtemps la plus grande de ses reines, comme la plus tendre des mères, qui tenait à l'humanité par quelques défauts, et à la nature divine par mille qualités et vertus si hautes et si belles, que Dieu la jugea digne d'avoir pour fils saint Louis !



JEANNE D'ARC.



(L'Héroïsme.)



Une voix lui parla dans la forêt des chênes ;
Elle ceignit le fer, partit, brisa nos chaînes ;
Ensuite elle tomba dans les mains des méchants ;
Le bûcher s'alluma pour la fille des champs ;
Elle y monta.

ALEX. SOUMET.

Au feu la pythoïsse ! au feu, l'impie, au feu !
.
Que tout son sang alors sur ses juges retombe !

PAUL LACROIX.

La France , en te voyant , s'écria : C'est un ange !

ALP. ESQUIROS.

Mais l'ange est remonté depuis long-temps au ciel.

MAXIMILIEN RAOUL.

Qu'importe ? va toujours , femme , Dieu seul est grand !

AL. DE MUSSET.

Des Français , des ingrats la tiennent prisonnière.

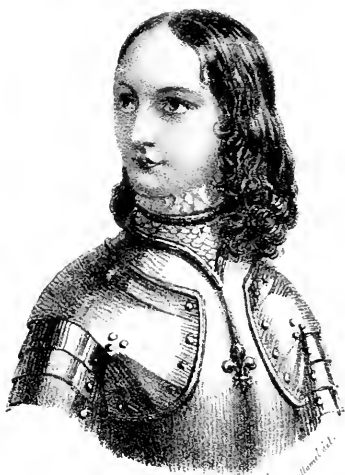
HERMANCE LESGUILLON.

C'est un ange venu de la voûte éternelle ;
La palme des combats le couronne , et son aile ,
Entraînant les héros dans son vol indompté ,
Les conduit de la vie à l'immortalité.

ÉDOUARD DELPRAT.







Jeanne d'Arc

JEANNE D'ARC.



(L'Héroïsme.)

J'étais un tout petit écolier faisant *ma septième*, moi, septième (je me rappellerai toujours ce singulier rapport numérique), dans un très-obscur pensionnat d'Orléans, lorsqu'un mardi soir, avant la prière, le maître nous dit : « Mes enfans, je vous préviens qu'il y a demain un congé extraordinaire pour une grande cérémonie. » Et la prière commença, et jamais nos petites mains rouges ne se joignirent avec tant de dévotion. Si nous avions dormi cette nuit-là, nous aurions été réveillés avant cinq heures du matin par les deux canons, les quarante tambours et toutes les cloches de la ville. On nous mena dans notre vieille église Saint-Aignan, et de là nous nous mîmes en route processionnellement, avec tout le clergé, pour la place du Martroy; car voilà quelques années, depuis le concordat signé par le premier consul, que les processions sortaient dans les rues, au grand contentement et

orgueil de la catholique cité d'Orléans. Arrivés sur le Martroy, nos regards furent frappés d'un monument voilé d'une ample toile verte, dans un des larges enfoncemens de cette place irrégulière. Toutes les paroisses, toute la garnison, tous les magistrats, toutes les jeunes filles avec tous leurs parens, toute la ville était là, se pressant, se hissant, se penchant sur les estrades, aux fenêtres, sur les perrons; et l'on ne voyait pas une ardoise ni un pavé, tant la foule s'agglomérait et fermentait encore par terre et sur les toits. Enfin, au double signal d'une musique militaire et religieuse, le grand voile se déchira, et une guerrière de bronze apparut, coiffée d'un casque empanaché, et tenant à la main, comme une lance, un étendart à demi déployé. C'était Jeanne d'Arc!

La cérémonie faite,
Chacun s'en fut chez soi.

Comme dit la chanson de Marlborough; mais les pauvres écoliers *s'en furent* dans leur collège, en regrettant beaucoup leur *chez eux*. Et, tout en cheminant par la place de l'Étape et la rue de l'Évêché pour regagner

notre cloître Saint-Aignan , nous nous demandions : « Qu'est-ce donc, Jeanne d'Arc ? » Et les plus savans, les *grands* ayant parcouru dans leur tête toute l'histoire grecque et romaine , sans y rencontrer ce nom , pensèrent apparemment..... ou plutôt ne pensèrent rien, et se mirent à parler d'autre chose. Rentrés dans la pension, nous trouvâmes la salle des récréations toute décorée de verdure , et un bon vieux prêtre bien poudré , qui feuilletait un gros rouleau de papier.

« Mes amis, nous dit-il, c'est à pareil jour de l'année 1429 que la ville d'Orléans , assiégée par les Anglais , fut délivrée miraculeusement par Jeanne d'Arc, la bergère , la sainte amazone, dont nous venons d'admirer la statue ; car Dieu se plaît à faire éclater sa force dans la faiblesse : un roseau dans sa main est plus puissant que les cèdres. Le caillou de David, la houlette de Geneviève, voilà ses armes favorites. Un enfant (son fils, il est vrai !) fut le sauveur du monde. Que ceux d'entre vous, mes petits amis, qui veulent écouter l'histoire de Jeanne d'Arc prennent place sur ces bancs autour de moi, et que les autres aillent jouer

dans le grand jardin. » Personne n'alla jouer dans le grand jardin, et le vieux prêtre commença. J'ai retenu la marche et le plan de son récit; je voudrais l'avoir retenu mot pour mot. Si donc quelques passages de cet historique, mesdemoiselles, vous semblent décolorés, ennuyeux même (disons la chose comme elle est), ne vous en prenez qu'à l'infidélité de ma mémoire et à l'insuffisance de ma rédaction pour y suppléer.

En ce temps-là, le duc de Bedford, oncle et tuteur de Henri VI, roi d'Angleterre, faisait crier par un héraut : *Vive Henri de Lancastre, roi de France et d'Angleterre!* Cette proclamation lancée de la capitale, où elle avait été scellée en la grande chancellerie, se répandit et retentit avec tristesse, mais sans opposition, dans presque toutes les provinces en deçà de la Loire; car cette belle partie du beau pays de France était alors au pouvoir des Anglais. Cependant le dauphin, fils de Charles VI, s'était fait précipitamment couronner à Poitiers sous le nom de Charles VII. Mais, de jour en jour, l'invasion étrangère s'étendait sur les villes et sur les campagnes; et Charles,

à vrai dire , avait la couronne sans le royaume : couronne vacillante et douloureuse à son front , puisque l'huile sainte qui est à Reims n'avait pu couler sur elle.

Le jeune roi était à Chinon , sans armée , sans trésors , n'ayant plus pour sujets que les gens de sa maison , mais ayant toujours pour amis Lahire et Dunois. Il venait d'apprendre que sa bonne ville d'Orléans , le dernier rempart de son trône , la clef du Midi , était sur le point de tomber aux mains des Anglais , faute de vivres , et bientôt faute d'habitans. Charles délibérait avec son conseil sur le projet de se retirer dès le lendemain en Dauphiné ; des chevaliers français parlaient de fuir !.... Oui , les choses en étaient à ce point , lorsqu'un des gentilshommes entra dans la chambre du conseil et remit au dauphin une dépêche du capitaine de Beaudricourt , gouverneur de la ville de Vaucouleurs , sur la Meuse , petit pays resté fidèle au roi , resté *France* , bien qu'enveloppé de révoltes et de domination étrangère , comme une île pacifique et fleurie au milieu des vagues orageuses.

Le capitaine mandait qu'une jeune paysanne de Domremy s'était présentée à lui , di-

sant : « Si vous voulez m'envoyer sous bonne escorte auprès de Charles VII , je délivrerai la France , et je conduirai le roi à Reims , pour y être sacré , malgré tous les Anglais , ainsi que me l'a fait savoir Notre-Seigneur , par son archange saint Michel ; » et que lui , Robert de Beaudricourt , après l'avoir longtemps traitée de visionnaire , s'était enfin décidé à la faire partir avec quelques hommes d'armes , en lui jetant pour adieu ces mots : « Va , et advienne tout ce qu'il pourra. »

Or , la jeune fille attendait dans une auberge de Chinon . Après de longues hésitations , car on craignait d'être le jouet de quelque ruse de l'ennemi , la curiosité l'emporta ; la paysanne fut donc admise à l'audience du roi . Elle se présenta en habit de guerrier , mais sa chevelure rejetée en arrière et flottant sur ses épaules . Elle était grande et forte , mais ses traits étaient d'une rare délicatesse , et son regard et sa voix d'une douceur inexprimable . Quelque chose de rêveur , une teinte de tristesse angélique , une expression d'innocence virginale , formaient le caractère de sa physionomie et contrastaient merveilleusement avec la mâle vigueur de ses bras et de son corps ,

et son attitude toute martiale. Charles, pour l'éprouver, avait ôté tous ses insignes royaux, et s'était mêlé parmi la foule des courtisans; mais la jeune fille alla droit à lui sans hésiter un instant, et s'agenouillant avec une noble humilité : « Gentil dauphin, Dieu vous donne bonne vie. J'ai nom Jeanne la vierge. — Je ne suis pas celui qui est le roi, Jeanne, répondit Charles VII, en indiquant un des jeunes seigneurs : voilà le roi ! — Eh ! mon Dieu ! répliqua Jeanne, gentil prince, c'est vous qui êtes le roi, et non un autre. Mon noble dauphin, continua-t-elle, je viens et suis envoyée de la part de Notre-Seigneur à tous, pour prêter secours à vous et au royaume. »

Quelques jeunes courtisans souriaient de cet étrange secours; quelques prélats croyaient y voir le doigt de Dieu; d'autres une machination de l'enfer : car, pour ce qui est surnaturel, il y a toujours cette désolante alternative. Cependant le roi, s'étant entretenu seul avec elle, revint dire que cette jeune fille lui avait révélé certaines choses secrètes que nul, Dieu seul excepté, ne pouvait et ne devait savoir. Laissons la cour, les théologiens et les matrones, s'épuiser en conjectures, en inter-

rogatoires et en examens , avant de permettre à la bergère de combattre les léopards et de sauver le grand troupeau ; et ramenons-la, en idée, sous le toit de chaume de ses parens , et faisons-lui recommencer le cercle innocent et mystique de ses premières années.

Au village de Domremy, voyez cette étroite cabane, qui, par sa petitesse et son aspect rustique , rappelle la chaumière de Philémon et Baucis, rappelés eux-mêmes par un couple vertueux et pauvre , Jacques d'Arc et Isabelle Romée , habitans de cette cabane. Là, ces honnêtes paysans élevaient leurs garçons et leurs filles dans la crainte de Dieu et la science du labourage, afin qu'ils eussent la vie de ce monde et de l'autre. Jeanne , cette chaste héroïne qui devait sauver la France , était au nombre de leurs enfans ; ils avaient mérité cette gloire par leurs obscures vertus. Jeanne savait coudre et filer, et toutes ses prières par cœur. Elle était forte et courageuse comme un lion, et timide et gracieuse comme une biche. Elle combattait les loups et les terrassait avec un pieu ferré, et il suffisait de lui adresser la parole pour la déconcerter. Le peu d'argent qu'elle gagnait était pour les pauvres ;

tout le temps qu'elle n'employait pas aux soins champêtres ou à ceux du ménage, elle le donnait à l'adoration de Dieu et de la sainte Vierge ; et lorsque des pèlerins passaient par le pays , elle leur cédaient son propre lit , et son plaisir était de coucher dans l'âtre du foyer. Pour prix de cette vie de sacrifices et de sainteté , elle entendait, dans le silence des nuits, les accords ineffables des harpes célestes , et elle comprenait avec les yeux de l'ame des caractères inconnus , des lettres de feu qui lui racontaient les choses futures. N'était-elle pas aussi savante, pour le moins, que ceux qui savaient lire et écrire ?

Près du grand chemin qui conduit de Domremy à Neufchâteau, il y avait un hêtre au vaste ombrage qu'on appelait *arbre des fées*, à cause d'une ancienne tradition répandue dans tous les hameaux voisins. Jeanne avait choisi cet arbre pour s'y abriter contre l'ardeur du soleil ou contre la pluie , pendant que les troupeaux confiés à sa garde paissaient à l'entour ; mais au lieu de se reposer en rêvant à quelque fête ou à quelque parure , comme font les autres filles de son âge , elle s'agenouillait et elle priait pour son père et sa

teraient dans ses voyages et ses périls. C'est alors que ne pouvant plus durer où elle était, Jeanne, remplie de l'esprit du Seigneur, s'échappa une nuit, sans embrasser son père ni sa mère (comme aurait fait une autre pour quelque mauvaise action), et qu'elle alla trouver à Vaucouleurs Robert de Beaudricourt : « Je viens, lui dit-elle, pour que vous me donniez quelques hommes d'armes qui puissent m'escorter, et j'ai Dieu qui fera notre chemin jusqu'à M^{se} le dauphin, que je ferai sacrer à Reims, car c'est pour cela que je suis née, quoique j'aimasse bien mieux rester à filer auprès de ma pauvre mère..... Mais il faut que j'aïlle et que je fasse, parce que Dieu le veüt. »

Elle retourna trois fois chez le gouverneur qui la traitait de *menteresse* ou d'insensée ; mais enfin il lui revint tant de choses extraordinaires sur cette jeune fille, qu'il consentit à lui donner une bonne escorte pour l'envoyer à Chinon où était Charles VII. Jeanne revêtit des habits d'homme et partit. Quelques-uns de ceux qui l'accompagnaient la regardaient comme une sainte ; d'autres avaient conçu pour elle un profane amour ; d'autres la pre-

naient pour une sorcière et avaient formé le projet de la jeter dans quelque fosse ; mais ils n'eurent pas plus tôt fait deux lieues avec elle, qu'un saint respect remplaça tout autre sentiment, tant elle parlait et agissait comme un être au-dessus de l'humanité. Elle maniait son cheval avec autant de facilité et de grâce que le meilleur cavalier ; ils avaient peine à la suivre ; il semblait qu'elle montât un cheval ailé ; si bien qu'ils ne mirent que onze jours à faire un voyage de cent cinquante lieues en pays ennemi, sur la fin de l'hiver, au milieu de tous les obstacles et de tous les dangers ; et cependant, elle avait entendu la messe tous les jours, et pour cela elle s'était souvent détournée de plusieurs heures de sa route. C'est ainsi, comme nous l'avons vu, qu'elle arriva jusqu'à Chinon.

C'est ainsi qu'elle en repartit, mais avec bien plus de pompe et à la tête de douze mille hommes ; car toute la cour et toute la population des villes et des campagnes étaient électrisées par la pudique beauté et le pieux héroïsme de Jeanne. Ses réponses miraculeuses, quelques prophéties soudainement accomplies, et surtout sa modeste assurance, avaient

subjugué les plus incrédules. Un seul cri s'élevait : *A Orléans, à Orléans !* Avant de partir, elle demanda une épée marquée de cinq croix, qui devait être ensevelie derrière l'autel de Sainte-Catherine de Fierbois. On y fouilla la terre, et en effet l'épée se trouva. Elle voulut aussi, d'après l'avis des voix célestes, avoir un étendard de toile blanche, frangé de soie, tout semé de fleurs de lis, où était figuré le Sauveur des hommes assis sur son tribunal, dans les nuées du ciel. Elle portait elle-même cet étendard, et répondait à ceux qui lui en demandaient la raison : « Je ne veux pas me servir de mon épée ni en tuer personne. »

Lors de son arrivée à Blois, elle envoya au duc de Bedford et aux autres généraux anglais une lettre écrite sous sa dictée. Elle leur ordonnait de la part du Roi des cieux de lever le siège d'Orléans et de rendre à Charles les villes dont ils s'étaient emparés. Les Anglais retinrent son messenger et le chargèrent de chaînes. Alors elle continua sa marche sur Orléans et y fit entrer tout son convoi d'armes et de vivres à travers le camp et les bastions ennemis. C'était un véritable triomphe; Dunois et Lahire marchaient à ses côtés, mais on ne

voyait que Jeanne. Tous les chevaliers communiquèrent avec elle dans la cathédrale, et elle fit plusieurs miracles en sortant de l'autel. On dit même qu'elle ressuscita un enfant. Toutes les mères se mirent donc à la suivre et à exhorter le peuple aux combats. Jeanne parlait de guerre aussi bien que les plus habiles capitaines. Il fut résolu qu'on attaquerait dès le lendemain quelques-uns des forts tombés au pouvoir de l'ennemi, dont l'innombrable armée investissait la ville. Toutefois, la guerrière réitéra sa sommation aux Anglais, par des lettres qu'un archer leur lança au bout d'une flèche; elle s'exprimait ainsi : « Anglais, » vous qui n'avez aucun droit au royaume de » France, Dieu vous ordonne, par moi, Jeanne » la vierge, d'abandonner vos forts et de vous » retirer. Je vous ferais tenir mes lettres plus » honnêtement, si vous ne reteniez pas mes » hérauts. » Le commandant ne répondit que par des injures qui touchèrent Jeanne jusqu'aux larmes, car elles attaquaient la chasteté de sa vie, et il finissait en disant que si les Anglais la tenaient, ils la ferait brûler vive. Elle ne fit aucune attention à cette menace.

L'attaque générale des forts fut ordonnée;

Jeanne se montra partout la première, son étendard à la main, criant sans relâche aux troupes : « Au nom de Dieu , il faut combattre les Anglais , fussent-ils pendus aux nues ! » Devant le fort des Tourelles, qui défendait l'entrée du pont , elle reçut un coup de flèche dans la gorge ; car elle l'avait prédit la veille. Les Français découragés voulurent opérer leur retraite , mais Jeanne , sans attendre le premier appareil , accourut au pied du fort et y planta son étendard. Enthousiasmés par cette action , ils montèrent hardiment à l'assaut ; les ennemis épouvantés abandonnèrent le boulevard et les tourelles , et Jeanne rentra par le pont dans la ville , au son de toutes les cloches.

Les soldats anglais ne voulurent plus combattre , car ils voyaient dans Jeanne une messagère du ciel venue pour les exterminer , et , le cinquième jour , ils levèrent le siège en grand désordre , comme elle l'avait dit le premier jour. Ainsi cette puissante armée , jusqu'alors victorieuse , fut balayée comme la paille des champs , au souffle de la bergère .

Jeanne retourna sans délai à Chinon , où mille marques d'honneur l'attendaient. « Pas encore , dit-elle , il faut marcher droit sur

Reims pour y faire sacrer le roi. » Et comme Charles VII hésitait : « Je ne dois durer qu'un an, reprit-elle, ou guère au-delà, tâchons de bien employer cette année, noble dauphin, et venez au plus tôt à Reims prendre, sur le maître-autel de la cathédrale, votre digne couronne de roi de France. » Cet avis était contre toute prudence humaine, car il fallait traverser avec une armée peu nombreuse et sans vivres quatre-vingts lieues d'un pays occupé par les ennemis fortement retranchés. Jeanne insista : « C'est ma mission ! criait-elle ; Reims ne vous trompera pas davantage qu'Orléans. » L'armée royale se mit en marche : les Anglais furent battus sur toute la route, ou plutôt, ils s'enfuyaient dès qu'ils apercevaient l'étendard de Jeanne d'Arc. Fargeau, Patai, Gien, Troyes, Châlons, ouvrirent leurs portes de gré ou de force. La guerrière apparaissait sur toutes les murailles comme l'archange saint Michel lui-même, terrassant à ses pieds l'hydre des factions et de la guerre. Enfin, vers le milieu du mois de juillet 1429, Charles fit son entrée dans Reims. Le nom de Jeanne d'Arc était toujours mêlé au sien dans les acclamations du peuple ; mais elle refusait cet

hommage en rougissant, et ne reprenait de l'assurance que pour crier : « Gloire à Dieu et vive le roi ! »

Le sacre eut lieu dès le lendemain ; Jeanne y assista dans ses habits de guerre et choisit elle-même sa place. On lui demanda pourquoi, pendant la cérémonie, elle se tint près du maître-autel, portant son étendard ; Jeanne répondit : « Il avait été à la peine, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur. »

Après la messe du sacre, Jeanne se jeta aux pieds du roi, les yeux baignés de larmes d'attendrissement. « Enfin, gentil roi, aurai exécuté le plaisir de Dieu qui voulait que vinssiez à Reims recevoir votre digne sacre, en montrant que vous êtes vrai roi et celui auquel le royaume doit appartenir. Voilà ma mission accomplie. » Et se tournant vers l'archevêque de Reims : « Plût à Dieu, mon créateur, continua-t-elle, que je puisse maintenant partir, abandonnant les armes, et aller suivre mon père et ma mère, en gardant leurs brebis avec ma sœur et mes frères qui se réjouiraient beaucoup de me voir ! » Mais on la regardait comme l'ange tutélaire de la France. Le roi la supplia de ne pas abandonner l'armée, et

le lui ordonna comme son souverain. « Vous le voulez, beau sire, je le veux donc; mais bien vrai, ma mission est accomplie; l'esprit de Dieu m'a quittée, et sous ma cuirasse je sens battre un cœur de paysanne. Vous le voulez, je reste, mais je ne suis plus responsable des choses qui pourront advenir à votre royaume ni à moi. » En sortant de la cathédrale, les plumes de son casque prirent feu à un cierge, et dans un moment elle fut entourée de flammes. On les étouffa sur-le-champ, mais Jeanne en eut long-temps des frémissemens involontaires, devint morne et rêveuse, et demanda encore au roi la permission de retourner chez sa mère. Charles persista dans son refus, et, en dédommagement, il anoblit sa famille et lui donna le nom *du Lys* avec des terres considérables. Mais on dira toujours Jeanne d'Arc; le nom de noblesse est oublié, le nom de gloire vivra éternellement.

Dès lors, Jeanne se contenta de partager avec courage les périls de la guerre et d'exposer à chaque instant sa vie pour Charles VII; mais elle ne commandait plus les troupes, et ne donnait point de conseils; elle avait tou-

jours l'héroïsme de la guerre, elle n'en avait plus le génie. Après vingt combats, où elle fit des prodiges de valeur, elle fut blessée à l'attaque de Paris et prise au siège de Compiègne, dans une sortie. Jamais les victoires de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt, n'excitèrent parmi les Anglais d'aussi grands transports de joie. Le duc de Bedford fit chanter un *Te Deum* solennel dans l'église de Notre-Dame de Paris, et ses courriers allèrent de ville en ville annonçant la prise de Jeanne d'Arc, *la sorcière*. Les Anglais qu'elle avait vaincus, les Français qu'elle avait sauvés, se réunirent dans cette stupide croyance, et sous les tentes, et sous les chaumes, on ne la nomma plus que *la sorcière*. Rien ne devient populaire comme l'absurde ; rien aux yeux du monde ne ressemble au crime comme un revers.

Conduite au château de Beaulieu, et transférée dans la forteresse de Beaurevoir, les insultes et les railleries de ses gardiens déterminèrent l'illustre captive à tout tenter pour sortir de prison ; elle trouva moyen de se jeter du haut d'une fenêtre de la tour, et toute blessée, elle se traîna vers quelques chaumières voisines. « C'est moi qui suis Jeanne d'Arc,

criait-elle , oh ! par pitié , ouvrez à Jeanne d'Arc , qui a délivré Orléans et fait sacrer le roi à Reims!.. » Mais elle entendait aussitôt des voix qui disaient : « N'ouvrez pas , c'est la sorcière ! » Et si quelque jeune enfant , dans son ignorance , lui apportait un verre d'eau , les parens accouraient vite , et cassaient le verre qu'elle avait à peine touché du doigt , et lui jetant de l'eau bénite au visage : « Tiens , bois , sorcière , » lui criaient-ils ; et ils s'enfuyaient avec de grands signes de croix .

Ce fut alors que Jeanne douta d'elle-même , au point de ne plus savoir si elle avait été inspirée de Dieu ou possédée du démon . Elle tomba quelques heures après son évasion entre les mains de ses geôliers , qui la conduisirent à Rouen dont les Anglais étaient encore maîtres , et où elle fut jetée dans un cachot infect , sans qu'aucune épée ni aucune voix s'élevât en France pour la secourir ou la réclamer !

Ici , notre vieux prêtre s'arrêta un instant , mesdemoiselles , pleurant et s'indignant avec nous de la barbarie des Anglais moins encore que de l'ingratitude des Français . Charles VII , tous les seigneurs et toutes les dames de la cour lui avaient pourtant juré mille fois vénéra-

tion et assistance éternelle, à cette héroïque et pieuse fille!.. hélas!

Ce n'est pas pour long-temps que l'on aime toujours.

Ce vers charmant d'une femme qui n'en fait pas d'autres et qui n'en signe aucun, ce vers charmant est effrayant, tant il s'applique de lui-même à toutes les affections de la terre, à tous les sermens humains.

Quand nos exaspérations écolières se furent un peu calmées, le prêtre continua :

Ce jour-là, mes enfans, il y avait autant de foule sur la place de Rouen, aux fenêtres et sur les toits, que vous en avez vu ce matin dans Orléans; il y avait aussi au fond de la place, comme une sorte de monument très-élevé, un immense piédestal... dont la statue était vivante : c'était un bûcher, et sur ce bûcher, Jeanne d'Arc, celle qui avait remporté trente victoires pour Charles VII dit *le Victorieux!* et il s'est trouvé des témoins pour la déclarer devineresse, apostate, hérétique et infâme; des juges pour la condamner au supplice du feu; des soldats pour l'y conduire; tout un peuple pour regarder cela... et pas un chevalier pour renverser l'échafaud sur tous ces

félons ! Pendant le chemin, elle pleura beaucoup ; ce fut en songeant à son pauvre village. Puis, elle fit sa confession générale à haute voix ; elle s'accusa, pour tout péché, d'avoir quitté son père et sa mère, afin de sauver la France, il est vrai : « N'importe, je les ai quittés sans avoir d'eux permission ni bénédiction. » Montée sur l'échafaud, elle demanda un crucifix ; un Anglais rompit un bâton, dont il forma une espèce de croix ; elle conjura un bon moine, frère Martin l'Advenu, de se placer au pied du bûcher et de l'exhorter assez haut pour qu'elle pût l'entendre ; et alors, les flammes commençant à la dévorer, elle pria pour le roi, et prédit aux Anglais leur fuite prochaine ; et, quand elle fut toute couverte de son linceul flamboyant, le peuple, de seconde en seconde, entendait sortir de ce brûlant tombeau des exclamations de douleur avec le nom de Jésus.

Ses cendres furent jetées dans la Seine, mais son cœur fut retrouvé rouge et intact.

Après l'exécution, un secrétaire du roi de la Grande-Bretagne s'écria : « Nous sommes tous perdus et deshonorés d'avoir fait cruellement mourir une héroïne ! » Et ce fut tout.

Le vieux prêtre se leva en essuyant ses yeux ; et nous , d'ordinaire si bruyans et si joueurs , nous restâmes quelques minutes mornes et immobiles sur nos bancs. Pour beaucoup d'entre nous, c'était notre premier chagrin. Oh ! l'heureux temps, le temps où l'on n'a d'autres malheurs que les malheurs qu'on vous raconte ! Oh ! qui ne s'est pas dit cent fois, en se retournant vers ses premières années (et vous-mêmes, mesdemoiselles , vous le direz peut-être plus tard) ; qui ne s'est pas dit , avec M. Adolphe Saint-Valry, ce vrai poète du cœur :

Je n'aime entre les jours que ceux qui sont passés.



JANE GRAY.



(La Résignation.)

— — — — —

Et puis, l'histoire d'Angleterre
Et de vingt royaumes encor...
Combien de reines sur la terre
Ont payé cher leur robe d'or !

M^{me} A. D.

Oh ! que n'ai-je passé mes jours au bord de l'onde ,
A voir la mer décroître , à la voir revenir ,
Les vagues se pousser et ne jamais finir !

A. DE BEAUCHESNE.

Le néant des grandeurs, le néant de la tombe !

DERBIGNY JEUNE.

Elle avait alors vu, pour la vingtième fois,
Les roses du printemps s'effeuiller sous ses doigts.

JUSTE OLIVIER.

J'ai l'âge pour régner et non pas pour mourir !

PICHAT.

Le trône est là qui réclame sa proie ;
Reine aujourd'hui, que seras-tu demain ?

ÉMILIE PACINI.

La loi.
De l'arche d'Israël qu'elle ait le privilège ;
Que nul n'ose y porter une main sacrilège !

AVENEL.

— — — — —

JANE GRAY.

(La Résignation.)

I.

C'était une de ces rares journées de soleil, où la verte campagne d'Angleterre sourit et s'épanouit, libre enfin de son réseau de brouillard, comme une jeune fille qui jette au loin son voile de deuil et se plaît à montrer les émeraudes et les perles de sa ceinture et de son collier. Le parc de Sion-House étalait avec orgueil le luxe artistement naturel de ses grands gazons et de ses grands ombrages, si bien fondus avec les collines, les prairies et les vallées, que l'œil n'eût jamais deviné où le jardin finit et où le pays commence. Dans un pavillon reculé, d'où l'on n'entendait d'autre bruit que le murmure continu d'une fontaine et les notes intermittentes de quelques oiseaux invisibles, une jeune femme était assise, belle et pure, et souriant comme cet Ariel que devait peindre Shakspeare. Avait-elle dix-sept ans ?

tout au plus. Et cependant, sur la table et sur les bancs autour d'elle, des livres grecs et latins se trouvaient mêlés aux crayons, aux mandolines et aux longues aiguilles à broder. Elle lisait religieusement un volume de Platon, son auteur favori, lorsque la porte aux vitraux gothiques s'ouvrit et laissa voir un long cortège de seigneurs arrivant par toutes les allées, et à leur tête Henry Gray, duc de Suffolk, Jean Dudley, duc de Northumberland, et lord Gilfort-Dudley, dans leurs plus magnifiques habits. A peine, dans sa première surprise, la jeune femme avait-elle reconnu son père, son beau-père et son mari, que tous les trois mirent un genou à terre, et lui offrirent avec de grands signes de respect, sur trois coussins de velours, une main de justice, un glaive et une couronne: « Car Édouard VI est mort hier, 6 juillet 1553, dit le duc de Northumberland, et voici ses dernières volontés qui investissent Jane Gray de la royauté d'Angleterre, à l'exclusion de Marie et d'Élisabeth, déclarées filles illégitimes de Henri VIII. »

La surprise de Jane Gray fut de l'épouvante. En un moment elle se représenta tous les dangers du fatal honneur qu'on lui propo-

sait , elle s'en représenta aussi toute l'injustice. « Ah ! milords , s'écria-t-elle , que venez-vous m'offrir ? La couronne d'Angleterre ne m'appartient pas. Vous savez tous comme moi qu'avant sa mort, le roi Henri VIII fit un testament par lequel il léguait le trône au prince Édouard, et, à son défaut, à ses deux filles Marie et Élisabeth , par ordre de primogéniture.

— Mais, répondit le duc de Northumberland, cet acte est sans force, puisque, par une contradiction qui l'annule, Henri VIII a laissé subsister le décret du parlement qui proclamait l'illégitimité de la naissance de ses deux filles. C'est donc à vous , petite-fille de Marie , sœur de ce roi, que revient légitimement la royauté. Donc, Jane , nous vous saluons reine d'Angleterre et nous venons recevoir vos sermens en échange de notre foi et hommage.

— Non , répliqua Jane, non ; tout cela est mal, mylords , quelque chose me dit au fond du cœur (et cette même voix parle au fond du vôtre) que ce n'est pas à moi d'être reine, et que je toucherais au bien d'autrui. Et puis, abandonner ma douce solitude de Sion-House

pour le tumulte de Londres , et mes loisirs si bien occupés pour vos orages vides et périlleux. Non, laissez-moi, par grâce ! assez d'autres , sur mon refus, accepteront ce diadème qui ne serait qu'un fardeau pour ma tête , et plus encore pour ma conscience.

— Il n'est plus temps, Jane, reprit lord Gilfort-Dudley , le peuple et le parlement vous demandent, et le moindre retard serait le signal d'une guerre civile. Pour Dieu, notre épouse chérie, sauvez l'Angleterre en régnant sur elle.... Et quand il serait vrai que votre père et le mien, que moi-même, votre époux, nous eussions tout médité, tout préparé pour ce moment suprême ; quand il serait vrai que les dernières volontés d'Edouard lui eussent été inspirées par nous, ses plus chers favoris, en haine de la papiste Marie, dont les Anglais souffriraient impatiemment le joug, autant que par amour pour vous et par une noble pensée d'ambition.... la chose est faite, Jane ; nous ne pouvons plus reculer que dans un abîme, et notre tête tombera si la vôtre ne porte pas la couronne. Vous monterez sur le trône, ou nous monterons tous trois sur l'échafaud. Décidez ; mais nos genoux ne quit-

teront pas la pierre de ces marches que vous ne nous ayez dit : Mylords, suivez la reine. »

— Suivez donc la reine, mylords, dit Jane en pleurant et en frémissant ; mais Dieu est témoin que mon front se débat sous cette couronne, comme sous le glaive flamboyant de l'archange. »

II.

Il était d'usage alors que les souverains d'Angleterre passassent les premiers jours de leur avènement au trône dans la Tour de Londres. La nouvelle reine y fut donc conduite sous l'escorte de la petite armée de partisans que Northumberland avait organisée à la hâte. Tous les conseillers, devenus en quelque sorte les prisonniers de ce duc ambitieux, suivirent la reine dans cette forteresse. Des ordres furent donnés pour que Jane fût proclamée dans tout le royaume ; mais ils ne reçurent d'exécution qu'à Londres et dans les environs, et le peuple entendit cette proclamation dans un morne silence, car, ayant vu la princesse Marie réintégrée dans ses droits par Henri VIII, il avait toujours pensé qu'elle succéderait sans contestation à Édouard. Et d'ailleurs, la nation

prévoyait avec effroi que Northumberland gouvernerait sous le nom de Jane; et l'aversion qu'inspirait son caractère astucieux et cruel l'emportait sur les craintes que pouvait concevoir le parti des protestans, sous le règne de la catholique Marie. Cependant on plaignait Jane, car on l'aimait tant! On aurait voulu la délivrer de ses funestes honneurs. Ainsi pensait le bon peuple de Londres. Mais les partis, qui ne raisonnent que dans leur intérêt ou leurs passions, s'irritaient de plus en plus; l'armée de Marie et celle de Jane, ou plutôt de Northumberland, se rencontrèrent; Marie fut victorieuse et entra dans Londres aux acclamations du peuple et des magistrats. Personne n'était plus heureux que Jane Gray. Avec quelle joie elle quitta le bandeau royal, après un règne de neuf jours dans une prison!..

Elle écrivit à Marie pour lui demander la permission de retourner à son cher Sion-House. Pour toute réponse, elle reçut l'arrêt de mort de Northumberland, qui fut exécuté le 22 août 1553, et l'arrêt de captivité de lord Gilfort, son mari, qui fut enfermé avec elle dans la Tour.

La mort des deux époux était résolue dans

le cœur implacable et vindicatif de Marie. Quelques nouveaux troubles, une conspiration misérablement ourdie par le duc de Suffolk, servirent de prétexte ; Suffolk fut condamné à la peine capitale, et Jane, voyant ainsi tous les siens tomber l'un après l'autre, se résigna sans effort à la triste destinée qui l'attendait elle-même.

On vint en effet l'avertir de se préparer à la mort, ainsi que son mari.

Jane ne répondit rien, mais elle prit aussitôt une plume et écrivit une lettre tout en grec à sa sœur, la comtesse de Pembroke, pour l'engager à conserver, dans les diverses situations où le sort pourrait la placer, une constance semblable à la sienne.

Quelques heures avant le supplice des deux jeunes époux, lord Gilfort demanda instamment à voir sa femme ; Jane s'y refusa. « Non, répondit-elle, la tendresse de nos adieux amollirait trop nos âmes dans un moment où nous avons besoin de toutes nos forces. Notre séparation sera courte ; le ciel n'est pas loin de ceux qui ont beaucoup souffert ! et là, rien ne troublera plus notre éternelle félicité. »

Un même échafaud devait servir à Jane et à son époux ; mais le conseil redouta la pitié et la sympathie du peuple pour cette jeune, belle et vertueuse princesse, et il fut décidé qu'elle serait décapitée dans la Tour même. A travers les barreaux de sa fenêtre, elle vit passer son mari que l'on conduisait au supplice, et bientôt elle revit porter son corps sanglant dans un char. On lui apprit qu'il était mort avec une grande fermeté ; son propre courage redoubla.

Comme elle marchait vers le billot fatal, le gouverneur de la Tour la supplia de lui donner quelque bagatelle qu'il pût conserver toute sa vie. Jane lui fit présent de ses tablettes, où elle venait d'inscrire trois maximes, en grec, en latin et en anglais. Le sens portait que la justice humaine s'était exercée contre son corps, mais que la miséricorde divine serait favorable à son ame ; que sa jeunesse et son inexpérience lui serviraient d'excuse ; enfin, qu'elle espérait que Dieu et la postérité lui feraient grâce.

Jane, au moment de subir l'arrêt mortel, adressa un discours pathétique au peu de spectateurs qui assistaient à cette horrible

scène. Toute la douceur de son caractère s'y révélait ; elle ne reprocha son malheur qu'à elle-même et ne laissa échapper aucune plainte sur la rigueur qu'on déployait contre elle :

« Mon crime est moins d'avoir porté une
» main sacrilège sur la couronne, que de ne
» l'avoir pas rejetée avec assez de constance.
» Je me suis rendue coupable, non par am-
» bition, mais par respect pour mes parens.
» Je me sou mets volontiers à la mort, comme
» le seul hommage que je puisse rendre à la
» majesté du trône. L'atteinte que j'ai portée
» aux lois de l'état demandait un exemple.
» Je prouverai par ma résignation le désir
» sincère que j'ai d'expier une faute, qu'un
» excès de tendresse filiale m'a fait commettre.
» Je reconnais que je suis punie avec justice,
» puisque j'ai été l'instrument quoiqu'invo-
» lontaire de l'ambition. J'espère que l'histoire
» de ma vie ne sera pas sans utilité : elle
» montrera du moins que la pureté des in-
» tentions ne justifie nullement les crimes de
» fait, surtout lorsque ces crimes tendent à
» nuire au repos des états. Et maintenant,
» monsieur, dit-elle au gouverneur, faites
» exécuter l'arrêt. »

Jane se fit ôter ses vêtemens de parure par ses femmes; mais elle ne voulut point qu'on lui coupât ses beaux cheveux, elle les ramena sur sa poitrine, comme un voile d'or et de soie. Puis on lui mit un bandeau sur les yeux, et ses blanches petites mains, guidées par le vieux gouverneur tout en larmes, cherchèrent le billot mortel, pour y poser sa tête. A sa taille encore enfantine, à la pâle sérénité de ses traits, à l'expression d'étonnement plus que de frayeur répandue sur ses lèvres entr'ouvertes, à sa démarche gracieusement gênée, on eût dit une jeune fille convalescente qui s'essaie à quelque jeu de son âge, et qui, les yeux fermés, marche avec précaution pour ne point se faire de mal.

Et la hache tomba sur cette charmante enfant, et le bourreau, pleurant et blasphémant, tomba lui-même presque mort à côté de la victime.

Et si quelques-unes de vous, mesdemoiselles, ont vu le magnifique tableau de Paul de Laroche, tout ce que je viens d'écrire leur paraîtra bien peu de chose; et vous toutes qui ne l'avez pas vu, car il a brillé comme un éclair, tout cela ne vous en donnera qu'une

bien faible idée ; mais votre imagination y suppléera : rêvez ce qu'il y a de plus pur, de plus gracieux , de plus touchant ; votre rêve sera presque la réalité de l'art.



CLÉMENCE ISAURE.

(L'Inspiration Poétique.)



Dans mon riant jardin , sur la verte pelouse ,
Sous mon beau ciel d'azur, venez , je vous attends ;
Je vous garde les prix que je cueille à Toulouse ,
Dans la corbeille du printemps.

JULES DE RESSÉGUIER.

C'est un beau jour vraiment le premier jour de mai!
Oh ! ce jour, entre tous, Dieu doit l'avoir aimé.

FRANÇOIS DE LA BOUILLERIE.

..... Nous allons donc voir d'un œil enchanté
La palme du génie offerte à la beauté !

MONIER DE LA SIZERANNE.

Sois poète, envoyé de Dieu.

HENRY BLAZE.

Ainsi, rayon du ciel égaré dans sa course ,
Ton vers descend du ciel et remonte à sa source ,
Sans toucher qu'en passant aux fanges d'ici-bas.

VICTOR DE LA BOULAIE.

Malheur aux hommes froids, aux hommes de la prose !

AUGUSTE BARBIER.

.
Et la gloire, à ses yeux se voilant d'innocence,
Cache ses lauriers sous des fleurs.

VICTOR HUGO.







Clémence Isaure

CLEMENCE ISAURE.



(L'Inspiration Poétique.)

Oui, c'est à Toulouse qu'il y a fête ! c'est aux jeux floraux, avec les souvenirs des troubadours, au milieu des brillans cortéges, parmi les flûtes et les guitares, quand revient le 3 mai, le jour de la moisson des amaranthes d'or et des beaux lys d'argent. On sent qu'une femme a passé par-là, tant il y a de douceur dans cette gloire. La veille au soir, le blanc fantôme de Clémence Isaure est encore venu déposer son bouquet sur le seuil de sa chère académie : c'est en son nom qu'on va en distribuer les débris aux jeunes poursuivans de la *gaie science* ; et les poètes, amoureux de ces fleurs, semblent en parfumer leur poésie, et mêlent toujours une molle et suave harmonie aux chants les plus sévères, se ressouvenant sans doute que, dans les temps antiques, pour être bien accueilli des Muses, il fallait avoir sacrifié aux Grâces.

Vers le treizième siècle, quand tout l'Eu-

rope, long-temps écrasée sous les pieds des barbares, n'avait encore que des cris de guerre ou des gémissemens de douleur, Toulouse élevait déjà sa voix mélodieuse et jetait aux échos surpris les notes timides de ses poétiques chansons, comme ces oiseaux hâtifs, qui, sous les branches toutes noires encore, hasardent leurs sonates précoces parmi le fracas des vents et des froides giboulées. Ce fut deux cents ans avant la renaissance des lettres qu'une société de sept poètes ou troubadours institua, dans un faubourg de Toulouse, un collège de poésie sous le nom de *collège de gai savoir*. On leur doit la première poétique connue en Europe. C'est à eux qu'un roi d'Espagne envoya un ambassadeur pour demander une colonie de poètes. Voici une lettre qu'ils adressèrent en 1323 aux personnes les plus distinguées de la province, et qui donnera une idée de leur caractère.

« La très-gaie compagnie des sept poètes de
» Toulouse, aux honorables seigneurs, amis et
» compagnons qui possèdent la science d'où
» naît la joie, salut et vie joyeuse.

» Nous vous invitons à vous rendre le
» 1^{er} mai prochain dans le verger que nous

» tenons des poètes nos devanceurs ; notre plus
» grande attention et nos désirs les plus ar-
» dens sont de nous réjouir en nous récitant
» nos vers et nos chants poétiques.

» Nous vous supplions et requérons de venir,
» le jour assigné, si bien fournis de vers har-
» monieux et d'un si beau feu, que le siècle
» en devienne plus gai, que nous soyons plus
» disposés à nous réjouir, que le mérite re-
» vienne en vigueur, que la vertu soit récom-
» pensée et le vrai savoir exalté ! »

Certes, voilà des vœux qu'on pourrait former dans tous les siècles et même dans le nôtre, nonobstant les merveilleuses améliorations dont nous jouissons, d'après l'incontestable principe de la perfectibilité indéfinie.

Telle est la haute origine de cette première académie des temps modernes, où les prix étaient des fleurs dont les germes poétiques furent bientôt répandus et fécondés, non seulement dans tout le midi de la France, mais par-delà les Alpes et les Pyrénées. — En 1388, des poètes toulousains, sur la demande de Jean, roi d'Aragon, allèrent instituer la *gaie science* à Barcelone, et, quelque temps après, à Tortose, sous le roi Martin. Les productions des

troubadours furent long-temps les seuls ouvrages de poésie lus et admirés par tout l'occident. C'est à cette riche collection que les muses italiennes puisèrent leurs premiers trésors. Dante et Pétrarque, comme on l'a dit, sont les fontaines de la poésie toscane ; mais fontaines qui prirent leur source dans notre poésie provençale et languedocienne. Si un homme de l'esprit et de l'érudition de **M. Paulin Paris** consentait à jeter dans les manuscrits des troubadours la fécondante lumière qu'il a répandue lui-même sur les plus précieux manuscrits des trouvères, et qu'il les coordonnât, commentât et traduisit au besoin, nous aurions un monument complet et parfait de la double origine d'où sortent la poésie et la langue françaises ; mais **M. Paulin Paris** ne peut pas tout faire, et il ne se fait guère de savans et d'écrivains comme lui.

Cependant l'astre de Clémence Isaure ne s'était pas encore levé ; il ne devait paraître que pour conjurer de nouveaux orages et dissiper de nouveaux brouillards : car, tandis que le joyeux consistoire voyait grandir au dehors des institutions semblables à la sienne, deux fois le faubourg des Augustins, la maison, le

verger des sept *mainteneurs*, furent détruits par les guerres ; les belles fleurs périrent arrosées de sang, et les murs de l'académie, qui s'étaient élevés aux doux accens de la gentille langue d'Oc, s'écroulèrent au rauque sifflement de l'idiome anglais. Les capitouls alors recueillirent les poètes dans l'hôtel-de-ville et subvinrent à tous leurs frais ; mais les sept chanteurs se croyaient en exil dans le Capitole toulousain : ils rêvaient toujours les beaux ombrages de leur jardin paisible ; d'année en année les fleurs fournies par les autorités municipales semblaient ternies de la poussière des greffes ; les *gais exercices* prenaient peu à peu quelque chose de guindé et d'officiel ; puis, la ville se lassait de voter des fonds pour une chose qui n'était point d'une utilité publique, n'étant que belle et charmante. Enfin, languissante depuis près d'un siècle, cette ancienne institution allait mourir. — Clémence Isaure parut !

C'est merveille de voir comme le hasard, ou plutôt la Providence, car il n'y a point de hasard, suscite à point nommé les vengeurs ou les sauveurs : l'histoire du monde est pleine de ces miracles ; toujours quelqu'un envoyé d'en

haut vient arranger nos affaires d'ici-bas. On se demande incessamment : Qui donc punira et réprimera le désordre ? qui donc relèvera la société penchant vers l'antique chaos ?... On cherche , on se creuse la tête , on se perd en conjectures , et cependant arrive un général, ou un saint, un enfant ou une femme, que personne n'attendait, et tout se réorganise et se formule d'après les nouvelles nécessités dont le roi du ciel a seul le secret. Ce qui est vrai pour les empires l'est aussi pour chaque famille ou agrégation : une même loi régit l'univers et l'atôme. Dieu me préserve de prendre jamais des académiciens pour des atomes ! mais enfin Clémence Isaure parut, et le *collège de la gaie science* ressuscita plus frais et plus brillant.

A la voix d'une jeune femme , les troubadours dispersés se rassemblent ; les luths détendus s'accordent : la fête du 3 mai se célèbre avec plus d'éclat que dans les plus belles années. C'est que Clémence Isaure prodigue tous ses biens et toute son imagination , le plus grand des biens , pour relever le palais et les jardins des mainteneurs, pour tracer et assurer à jamais la pompeuse ordonnance des

solemnités du joyeux consistoire , et pour multiplier les fleurs annuelles qui doivent couronner les poètes vainqueurs jusqu'aux dernières limites de l'avenir. Grâce à elle, grâce au noble et intelligent emploi de ses richesses, cette éclatante moisson ne peut plus manquer , et tous les ans , et toujours , on verra fleurir sur le tombeau de Clémence Isaure une amaranthe et une églantine d'or, une violette , un souci et un lys d'argent.... il n'y a qu'à se hausser pour en prendre.

« Non contente de protéger les voyageurs » inspirés qui portèrent leurs joies par toute » la France , et rendirent nos mœurs presque aussi douces que leurs chants , Clémence Isaure voulut mériter les couronnes » qu'elle décernait; et, devinant toutes les grâces, toutes les séductions du langage de nos » troubadours, elle sut être à la fois leur rivale » et leur patronne. Mais le temps a effacé ses » vers , ses accords légers n'ont pas retenti » jusqu'à nous, et ses chants, consacrés par nos » regrets, sont perdus pour nos souvenirs. »

J'emprunte ces lignes si élégantes à M. le comte Jules de Rességuier, comme je lui ai déjà emprunté les charmans vers de l'épigraphe.

Le proverbe dit : On ne prête qu'aux riches. Mais on leur emprunte beaucoup aussi, et on ne le dit pas toujours.

Et après tant de bienfaits et de génie, et en présence de tous les monumens d'une vie glorieuse, il s'est trouvé des hommes pour douter de Clémence Isaure, pour lui disputer son nom et nier son existence. Il y a déjà longtemps qu'un monsieur nommé Catel (personne ne lui disputera son nom à lui) voulut faire de cette illustre fille un personnage imaginaire. La muse de Toulouse serait un fantôme et sa gloire une fable ! Et cette opinion est encore l'opinion... et la consolation de beaucoup de gens. Quand l'envie et la médiocrité, ces deux vieilles sœurs, nées le même jour et qui mourront ensemble au dernier jour du monde, ne peuvent plus arrêter l'admiration pour quelque belle œuvre ou quelque belle action, elles prennent leur revanche contre l'auteur ; trop heureuses si elles parviennent à jeter une vague incertitude et la vapeur épaisse de leur grossière haleine sur une figure et sur un nom, qu'il faudrait adorer. C'est bien assez de la chose sans la personne. Mais l'ouvrage ou le fait n'en sont pas

moins sublimes, et il faut bien un auteur à toute chose ; oui, mais on ne sait plus qui, et c'est toujours autant de gagné. Les athées procèdent ainsi. Certes, l'univers est beau, même à leurs yeux; eh bien ! ils disent que ce n'est pas Dieu qui l'a inventé, et les voilà dispensés d'un culte et d'une reconnaissance.

Cette répugnance d'admiration est une des plus misérables infirmités du cœur humain : elle prend sa source dans ce qu'il y a de plus mauvais et de plus vulgaire en nous, et, malheureusement, c'est une contagion ou une mode, la plus implacable des contagions. Parlez avec enthousiasme dans un salon d'un homme ou d'une œuvre de génie de nos jours, votre voix trouvera de chauds contradicteurs, et à peine quelques échos de politesse, et la grande majorité se taira en vous regardant d'un air contraint et méfiant, et tout le salon sera mal à l'aise. Ressouvenez-vous, au contraire, de quelque situation invraisemblable, de quelques vers bizarres comme il y en a dans les plus beaux ouvrages, ou bien moquez-vous agréablement du plan et des caractères d'un poème ou d'un drame (il n'y a rien de plus facile) et voyez alors comme tout s'anime et rayonne

autour de vous ; quel chorus universel ! Tous ces messieurs et toutes ces dames, si mornes il n'y a qu'un instant , comme les voilà joyeux et animés ! ce serait plaisir de les voir , si ce n'était pitié... Oh ! mesdemoiselles, défendez-vous de cette disposition dénigrante ; rejetez-la ainsi qu'une pensée de l'enfer ; laissez aller votre ame aux pures émotions de la poésie et des arts, et plaignez ceux qui se moquent (la moquerie est l'esprit des sots). Plaignez ceux qui cherchent des orties dans un jardin, et qui croient avoir gagné la bataille d'Austerlitz quand ils ont trouvé une tache dans le soleil ou dans Lamartine.

Donc , on a nié l'existence de Clémence Isaure ; mais les incrédules ont été victorieusement combattus par le savant bénédictin dom Vaissette, dans son *Histoire du Languedoc*, et par La Faille dans ses *Annales de Toulouse*, et encore par le Mémoire imprimé en 1776, au nom des mainteneurs, où il est solidement prouvé que l'illustre Toulousaine a existé ; qu'elle est la fondatrice ou plutôt la régénératrice des jeux floraux, et qu'elle en a voulu assurer à perpétuité la célébration, en laissant de grands biens aux capitouls ou offi-

ciers municipaux , à condition qu'ils en feraient l'emploi prescrit.

On ne s'accorde point pourtant sur l'époque précise de la naissance et de la mort de Clémence Isaure ; mais il paraît certain qu'elle vivait en 1478, et qu'elle n'existait plus en 1523. La même obscurité qui couvre son berceau et sa tombe couvre aussi son origine : quelques auteurs la prétendent issue des anciens comtes de Toulouse : son épitaphe porte seulement que , sortie d'une famille illustre, elle vécut célibataire et mourut à cinquante ans. A sa mort, elle confirma par testament la donation qu'elle avait faite pendant sa vie. Indépendamment des fleurs qui feront l'éternelle parure de Toulouse, elle a encore légué à sa ville une halle et un pré : on voit qu'elle a pensé à tout le monde.

Ne nous étonnons pas que l'on sache si peu de chose sur Clémence Isaure ; elle n'est pas la seule dont la vie soit ignorée et le nom célèbre. Telle a été plus d'une fois la destinée des bienfaiteurs de l'humanité : le temps, qui respecta leur nom , cache quelquefois leurs actions sous un voile impénétrable ; et si quelque grand souvenir, comme un trait de

lumière, a percé la nuit de leur tombeau, tout le reste s'est éclipsé aux regards de la postérité. Nous les contemplons comme ces divinités qui n'inspirent jamais un respect plus grand que lorsque, placées au fond de leur sanctuaire, une religieuse obscurité les environne. Loin que ce mystère soit un motif de doute, il est un symptôme d'immortalité.

Ainsi, Clémence Isaure n'existe dans l'histoire que par les jeux floraux; une resplendissante lumière éclaire cette face de sa vie dont tous les autres aspects sont voilés de ténèbres. Heureux qui ne laisse voir à son siècle et aux siècles futurs que le côté brillant et heureux de son ame et de sa destinée! Peut-être Clémence Isaure traînait-elle avec soi quelque grande souffrance; peut-être éprouva-t-elle quelque amère déception du cœur; que sait-on? ses fleurs d'or et d'argent ont peut-être été souvent arrosées de ses larmes... A-t-on impunément du génie et de la vertu? N'importe; nous ne la verrons jamais qu'une violette ou une églantine à la main, et un divin sourire sur ses lèvres, présidant les joutes de la poésie et couronnant les vainqueurs de ce tournoi pacifique, où il n'y avait d'autre danger pour les com-

battans que de trop aimer les grâces et les perfections de la souveraine des jeux.

Hélas! ce danger valait bien ceux de la guerre : témoin ce qui advint , raconte la légende , au gentil sire de la Landelle.

Il revenait par Toulouse , d'un pays bien loin , chevauchant vers son petit manoir , sans songer à rien qu'à sa bonne épée , comme un vrai chevalier le doit. Tout-à-coup une grande foule l'environne et le presse. « Place , place ! c'est le *gai collège* qui s'avance au son des hautbois et des trompettes d'argent. » Sire de la Landelle n'eut garde de résister aux flots qui l'entraînaient ; il n'avait jamais vu pareille fête et ne s'en faisait même aucune idée , ne sachant écrire que tout juste ce qu'il en faut pour signer un cartel ou un tendre message... toujours comme le doit un vrai chevalier. Il entre et se place dans l'enceinte..... Tous les hommes étaient debout , la tête découverte , une femme seule était assise , comme sur un trône , c'était Clémence Isaure : il y avait de la déesse , de la sainte et de la nymphe dans sa beauté magique , et sire de la Landelle , qui était venu pour écouter , pouvait à peine suffire à regarder. Enfin , les jeux commencèrent ; deux

poètes furent proclamés vainqueurs : Clémence Isaure leur distribua les couronnes fleuries. Le premier avait fait une chanson : c'était Bertrand de Roaix, lauréat célèbre ; il lut ses vers lui-même ; les hommes l'applaudirent , les femmes lui jetèrent des bouquets. L'autre, la dame de Villeneuve, fameuse aussi, avait composé une pastorale ; mais toute confuse de se trouver en si grande et si brillante assemblée, elle pria humblement Isaure de la lire , ce que celle-ci fit de si bonne grâce et d'une voix si touchante que maintes et maintes fois les vitraux s'ébranlèrent au bruit des acclamations. Lorsqu'elle eut fini, plus n'était souvenir de la chanson de Bertrand de Roaix, sans pareille tout-à-l'heure. Mais voilà , pour clore magnifiquement les jeux, qu'Isaure se prend à réciter un poème de sa propre création, et la pastorale de la dame de Villeneuve fut à son tour comme si elle n'eût jamais été. Toutes les inspirations, celles de la voix , du regard, du geste et de la poésie , se trouvaient mêlées à tous les enchantemens de la grâce, de la jeunesse et de la beauté. C'était la muse elle-même.

Sire de la Landelle nese tenait pas d'aise : il

trépignait, battait des mains et criait plus que tous. Dame Clémence faisait le délice de ses yeux, de son oreille et de son cœur de dix-sept ans. Un nouvel avenir semblait s'ouvrir devant lui; il était ivre, bien plus il était fou, bien plus il était poète... Oui, poète dans l'âme! C'en est fait, il n'aura pas d'autre dame. Mais, pour la mériter, il lui faut la fortune et la gloire. Déjà une inspiration miraculeuse fermentait dans son sein, mais faute de science, il ne pouvait exprimer toutes les belles pensées qui l'obsédaient. Il part, disant en lui-même qu'il va conquérir la science et la richesse, pour tout rapporter aux pieds de Clémence.

Bien des années s'étaient écoulées sans que personne eût connaissance de lui, lorsqu'un soir, un chevalier tout couvert de poussière s'agenouilla devant une petite chapelle à une demi-lieue de Toulouse sur la route d'Italie. « Sainte Vierge, disait le chevalier, reçois mon vœu. J'étais pauvre, et je suis riche comme le pacha de Syrie; j'étais inconnu, et maintenant ma renommée de poète me précède en tout lieu. Je tiens le luth aussi adroitement que l'épée. Je dois tout, tu le sais, à noble dame Clémence Isaure; eh bien! tout

est pour elle. Puisse-t-elle, par ta grâce, consentir un jour à m'accorder ce que je n'oserai dire sans émoi et tremblement de lèvres ! — Monseigneur, y pensez-vous ? se récria vivement son page en tirant son manteau ? Dame Clémence a plus de cinquante ans, vous jure. — Taisez-vous, enfant, répondit avec gravité le bon chevalier : sa renommée aura plus de mille ans, et sera toujours jeune. »

Puis il court à Toulouse tant que son cheval avait de jambes, et se rend droit au Capitole, car c'était encore le 3 mai. Il venait disputer le prix avec une ballade qui lui avait coûté bien des nuits sans sommeil et la moitié des cheveux de sa tête, et il aspirait pour suprême récompense à demander la douce main qui l'aurait couronné... Mais pourquoi donc Clémence Isaure n'est-elle pas là ?.. Et pourquoi donc cette statue de marbre portant les fleurs du concours ? Il approche... Ah ! ce marbre, c'est elle ? La déesse, la sainte, la nymphe, la muse, est retournée au ciel ! Son ombre seule, pour la première fois, préside à la poétique solennité. La ballade tombe des mains du chevalier, qui tombe lui-même aux pieds de la statue. Un des mainteneurs déploie le

rouleau, et lit à haute voix la poésie du sire de la Landelle. Un vote unanime lui décerne le prix ; c'était l'amarante d'or. Il réclame comme une faveur le souci d'argent ; il le porte à ses lèvres, le presse sur son cœur, lève les yeux et les bras vers le marbre adoré ; il prononce trois fois : « Clémence Isaure ! Clémence Isaure ! Clémence Isaure ! » et plus onc ne prononça une parole. On dit, mais je n'y étais pas , que la statue tressaillit sur sa base ; ce qui est certain, c'est que toutes les fleurs dont elle était parée se détachèrent comme des fruits mûrs de leur tige, et couvrirent de leurs débris, comme d'un linceul embaumé, le corps et le visage du chevalier. Fut-il du moins enseveli auprès de Clémence Isaure ? La légende n'en parle pas, mais avouez qu'il l'aurait bien mérité. — Quant à la ballade, ni le livre rouge, ni le livre vert, ni aucunes archives n'en ont conservé souvenance ; seulement, sur une pierre dégradée par le temps, un antiquaire en a déchiffré la fin, dont voici une imitation :

Inspire-moi, dame Clémence,
Et soudain... je suis troubadour ;
Soudain l'œil au ciel je commence

A moduler un lai d'amour.
Je crains la mer où je m'engage;
On dit que, malgré chants et pleurs,
Mille et bien plus ont fait naufrage
Sans trouver le pays des fleurs,
Pays d'aimable poésie,
Connu de Sapho, d'Aspasie,
Mais encor mieux connu de toi.
Viens donc, viens guider mon navire,
Dame Clémence, au doux sourire,
Dame Clémence, inspire-moi (1)!

En 1513, dans les dernières années de la vie d'Isaure, le collège de la *gaie science* changea son nom en celui de jeux floraux, lesquels furent érigés en académie par lettres patentes rendues en 1594, lesquelles portèrent à trente-six le nombre des mainteneurs qui sont aujourd'hui quarante, nombre éminemment académique. — C'est donc, comme nous l'avons déjà observé, la plus ancienne académie des temps modernes; c'en est aussi la plus ingénieuse et la mieux ordonnée dans l'intérêt des lettres. — Tandis que l'académie française elle-même n'a qu'un prix pour la

(1) Ces vers et la plupart des détails qui précèdent sont empruntés à un bel éloge de Clémence Isaure, prononcé par M. de Puibusque, un des quarante mainteneurs.

poésie, qui se décerne en général à une épître en vers, c'est-à-dire à ce qu'il y a de moins poétique, les jeux floraux couronnent chaque année, outre l'épître, tous les autres genres de poésies : l'ode, le poème, l'élegie, l'idylle ou l'églogue, le sonnet ou l'hymne; ils ont également un prix pour le discours en prose comme toutes les académies. Certes, avec une pareille institution, si Toulouse eût été le centre de la vie sociale et politique, qui, dès le moyen-âge, reflua presque toute vers Paris; notre poésie élégiaque et lyrique, notre poésie du cœur et d'imagination, n'aurait pas été si étrangement en retard. Et qui sait? la France aurait peut-être aussi son épopée.

Telle est cependant l'influence de l'astre de Clémence Isaure, que ses rayons ont toujours fait éclore des générations de poètes. Toulouse a son atmosphère littéraire comme Paris. Son ressort comprend le Languedoc, la Provence et la Guienne; jamais les poètes n'y ont manqué; jamais ils n'y ont été si nombreux et si brillants que de nos jours.

C'est sans doute aussi à l'harmonieuse mémoire d'Isaure, aux suaves symphonies qui ouvrent ses jeux annuels, que Toulouse est rede-

vable de sa musique populaire et de ces chœurs délicieux qui , le soir , parcourent ses rues et ses promenades ; concerts instinctifs auxquels répondent nos sauvages chansons du nord.

Et voici venir encore le 3 mai ! Dès le matin de nombreuses aumônes seront distribuées ; l'éloge d'Isaure sera prononcé dans la grande salle du Capitole, au pied de la statue couronnée d'immortelles ; puis, on ira parsemer sa tombe de roses consacrées et cueillir avec pompe les fleurs d'or et d'argent sur le maître-autel de l'église de la Daurade, où reposent ses cendres ; une messe en musique sera célébrée, et le cortège reviendra au Capitole pour proclamer les vainqueurs au bruit des fanfares, devant tout ce qu'il y a d'esprits et de beautés dans la ville d'Isaure. Vous voyez bien qu'il y a fête à Toulouse ! C'est une fête qui commence ; dans toute autre académie, c'est une séance qui s'ouvre.. Allons, jeunes poètes, à vos lyres ! Disputez-vous ces nobles fleurs qui n'ont point de revers comme les médailles. Et pourquoi donc les femmes, élues de la muse, ne vont-elles plus en foule briguer ces glorieuses parures ? Trente bouquets de Clémence Isaure ont été autrefois décernés à des femmes. Quelle

sera leur académie, sinon les jeux floraux? Certes, je ne conseillerai jamais aux femmes la poésie avec préméditation; mais quand le ciel les a douées du génie poétique, qu'elles tentent du moins des combats gracieux comme elles, et des prix qui se gardent parmi leurs colliers ou s'enlacent à leurs cheveux.



OE CATHÉRIE ou CATHERINE.

La Sainteté.



D'autres pensers plus grands viennent saisir mon ame.

GINDRE DE MANCY.

Le langage des dieux peint seul un bien céleste.

BOISJOLIN.

Elle eut de doux pensers et des voix lui parlèrent.

Vers un être invisible elle étendit les bras.

ALEX. DUMAS.

Je rêve et crois ouïr les chants délicieux

Des constellations qui chantent dans les cieux.

JULES LACROIX.

Pour tout noble exilé qui du haut des cieux tombe ,

O terre ! ce n'est plus qu'à creuser une tombe

Que tu sers ici-bas !

PAUL FOUCHER.

. Ah ! songe à l'autre vie !

VICTOR FAVIE.

Leurs cris mêlés de larmes

Formeront sur ta tombe un glorieux concert.

CHAUVET.

La voix du créateur parle un si haut langage !

V^{te} ALFRED DE FALLOUX.

Et du Dieu tout puissant qui donne la victoire ,

Une vierge timide attestera la gloire.

E. MENNECHET.

Un souffle prophétique a passé dans son ame.

ANCELOT.



SAINTE-CATHERINE,

PATRONNE DES JEUNES FILLES.



(25 Novembre.)

Écolières gentilles,
Dont la grâce fleurit à l'ombre des couvens,
Pour les chastes quadrilles
Jetez la robe brune et les livres savans.
Car, du haut de ce trône,
Qu'au travers du martyre elle a conquis jadis,
Votre douce patronne
Vous obtient pour sa fête un jour de paradis.

Mais dans ce jour riant de vacance Intine,
Ayez mémoire encor de sainte Catherine,
Et dites en vos cœurs : Plutôt que de pécher,
Bien jeunes pour la mort, nous irions la chercher.



Or, des chrétiens captifs sur la côte africaine,
Qui labouraient le sol sous les fouets sarrazins,
Heurtèrent dans le sable une tombe romaine.
Ce qu'elle contenait leurs dix bras, à grand'peine,
L'allèrent déposer sous trois palmiers voisins.

Et de la mort l'un d'eux ayant ouvert les langes :
« Gardons que ce dépôt, dit-il, ne soit trahi ! »

Et tous cachaient le corps — lorsqu'une troupe d'anges
Descendit, de la sainte entonnant les louanges,
Et l'emporta bien loin vers le mont Sinäi.

Là, s'élevaient les murs d'un très-vieux monastère ;
Là, les oiseaux divins s'abattirent le soir.
L'évêque reçut d'eux ce beau corps que la terre
Respecta cinq cents ans ; et, dans un saint mystère,
Le parfuma trois fois au feu de l'encensoir.

Puis, il baisa le bout des ailes angéliques
Qui balayaient le marbre en glissant sous la nef ;
Puis, la cloche éveilla les frères catholiques,
Qui tous, de Catherine adorant les reliques,
Répondirent *amen* aux oraisons du chef :



« Sainte Catherine, la vierge,
Qui résistâtes seule au second Maximin,
Reléguant dans sa pourpre un empereur romain,
Afin de mourir pure et chaste sous la serge,
Tendez-nous du ciel votre main.

» Sainte Catherine, savante,
Qui, dans Alexandrie et du sang de ses rois,
Aux rhéteurs de l'école enseignâtes la croix,
Tant vous étiez de Dieu la parole vivante,
Prêtez-nous là-haut votre voix.

» Sainte Catherine, martyre,
Qui, sur la roue infâme, au plus fort des tourmens,

Confessâtes Jésus et ses commandemens,
Priant pour vos bourreaux, au lieu de les maudire,
Priez pour nous à tous momens.

» Sainte Catherine, l'étoile
La plus blanche qui soit dans le septième ciel,
Splendeur, flamme invisible à l'œil matériel,
De votre éclat brûlant oh! déponillez le voile
Pour sourire sur votre autel! »



Comme l'évêque-abbé cessait la litanie,
Ils placèrent la sainte en une châsse d'or,
Et, pour glorifier sa mémoire bénie,
Lui votèrent la fête et la cérémonie
Que dans tous les clochers on carillonne encor.



Quand — le ciel nous aidant — il nous reprend l'envie
De juger Catherine aux actes de sa vie,
Ce qui frappe surtout, et surtout lui valut
— Son martyre excepté — la palme du salut,

C'est l'ineffable accord, l'harmonique alliance
De tant de modestie et de tant de science,
Comme si le cœur simple et doux de Jésus-Christ
Se mariait en elle au feu du Saint-Esprit.

Elle savait qu'il faut que toutes les lumières
Remontent vers le ciel à leurs sources premières ;

Que la science humaine elle seule est bien peu,
Et que c'est tout savoir que de connaître Dieu.

De là vient qu'elle fut, pour l'Église fidèle,
Des enfans de son sexe et patronne et modèle,
Et que la docte sainte, en ses divins loisirs,
Ainsi que leurs travaux, ordonne leurs plaisirs.

Écolières gentilles,
Dont la grâce fleurit à l'ombre des couvens,
Pour les chastes quadrilles
Jetez la robe brune et les livres savans ;
Car, du haut de ce trône,
Qu'au travers du martyre elle a conquis jadis,
Votre douce patronne
Vous obtient pour sa fête un jour de paradis.



OLYMPE DE SÉGUR.

(L'Amour Conjugal.)

Non, tu ne mourras point, je n'y puis consentir.
RACINE.

Ma vie est sur ton cœur, la mort, où tu n'es pas.
BARON DE MORTEMART.

C'est pour toi que je veux un nom grand et célèbre.
JULES JANIN.

O femmes! vous avez un charme tutélaire.
ERNEST FOUINET.

Est-ce un songe, une rêverie?
Ma branche sèche est fleurie!
M. DE MIATLEW.

Mais les femmes, elles grandissent
A l'égal de l'adversité.
COMTE DE PEYRONNET.

Car le vent de l'orage agrandit l'incendie
Lorsqu'il éteint les feux légers.
ULRIC GUTTINGUER.

Pour toi puis-je mourir? Oh! comme avec transport
Je bénirai le jour d'une si belle mort!
BARON JULES DE CROZE.

Oh! crois-moi, je veux te sauver.
A. DUPLESSY.

J'affronterai les maux contre moi conjurés.
BERTON.

OLYMPE DE SÉGUR.

(L'Amour Conjugal.)

Combien de femmes dans le monde qui n'ont l'air qu'aimables, douces et spirituelles, et qui gardent caché dans leur cœur le dépôt des plus hautes vertus et des plus courageux sacrifices ; germes impatiens qu'un souffle d'adversité ferait éclore ! Combien de chastes ménagères, ou de belles dames riches et fêtées, se sont un jour réveillées héroïnes à l'appel d'un danger... d'un danger qui menaçait leurs enfans ou leur mari ! — Telle fut Olympe de Ségur.

L'histoire n'a conservé que peu de détails sur Olympe de Ségur ; mais un seul trait décèle toute une ame. Vous le savez, mesdemoiselles, il y a telle action qui pèse une vie entière dans les balances divines. Vous savez aussi que les plus admirables actions furent toujours celles qui ont enfreint, déchiré, outragé la loi civile, quand cette loi, par hasard, outrageait elle-même la loi de nature et de

justice éternelle ; hasard trop fréquent, au reste, pour n'être pas, de siècle en siècle, un *fait exprès* de la méchanceté des hommes.

Heureusement, les femmes sont là pour déjouer, avec leurs ruses vertueuses, l'inflexible rigueur des décrets iniques ou sanguinaires. Les femmes, qui mourraient plutôt que de blesser la moindre convenance sociale, il faut les voir, moitié dédain, moitié ignorance, fouler aux pieds les convenances politiques pour arriver à quelque chère victime qu'elles sauveront à la barbe des grands-évêques et des géoliers. Elles s'arrogent le droit de grâce, quand il s'endort dans la main des rois.

C'était par une nuit de tonnerre et d'ouragan sans exemple à Bordeaux ; la Gironde s'ouvrait et se dressait comme les vagues de l'Océan ; pas un pauvre marinier n'osait nager au secours de son bateau en détresse ; pas un astronome ne hasardait sa lunette dans les noires cavités du ciel ; pas une *chaise-à-porteur* ne ramenait du bal son marquis poudré ou sa vicomtesse fardée ; pas même un filou ni un soldat du guet dans les rues. Tous les oiseaux nocturnes étaient blottis dans les crevasses du château Trompette, et toutes les

sentinelles de cette prison d'état frissonnaient dans leurs capotes, au fond des guérites. A droite, à gauche, les murs, les toits, s'écroulaient et volaient. La terre semblait veuve de tous ses habitans, et l'on eût dit que les élémens profitaient de l'absence de l'homme pour anéantir ses œuvres :

Car tous les élémens ont une antique haine
Pour les créations de la puissance humaine.

Poétique vérité que la *Cloche de Schiller* a fait retentir d'un bout de l'Europe à l'autre.

Cependant, si le vieux sonneur de la vieille cathédrale eût alors collé son œil aux fentes de son clocher, il aurait aperçu, parmi ce chaos ténébreux et morne, aux deux extrémités opposées de la ville, deux fenêtres éclairées qui semblaient se regarder comme des yeux ardents par-dessus toutes les maisons voilées d'obscurité. L'une de ces fenêtres était celle du belvédère construit sur le toit du magnifique hôtel Ségur, construit lui-même sur une hauteur. L'autre était la plus élevée et la plus étroite des fenêtres de la grande tour du château Trompette. A l'une, flottait un long rideau de soie cramoisi à franges d'argent, comme

en ont les riches, qui n'y jettent pas les yeux; sur l'autre, fleurissait un liseron sauvage, délices des pauvres prisonniers. La gentille fleur grim-pait souriante, et entremêlait ses frêles clochettes et ses doigts effilés aux lourds barreaux sinistres, comme un oiselet perdu se réfugie innocemment sous l'aile d'une sombre corneille; comme un bel enfant rose, que sa mère créole a quitté pour mourir, tend ses petits bras et suspend ses lèvres orphelines au sein étranger d'une négresse. Une ombre blanche passait et repassait derrière la fenêtre au rideau rouge; une ombre noire se balançait à l'autre fenêtre, mordant les barreaux de fer et baisant les feuilles du liseron. Deux fantômes peuplèrent ainsi toute cette nuit funèbre. Quand la plus diligente horloge frappa quatre heures, les bougies du belvédère s'éteignirent, et, quelques minutes après, deux femmes, dont l'une beaucoup plus petite que l'autre, sortirent de l'hôtel, suivies de quatre laquais portant des flambeaux. Ces personnages traversèrent rapidement les vieilles rues de Bordeaux comme poussées par l'orage et les vents; arrivés à l'angle du port, ils s'arrêtèrent un instant. Le jour commençait à poindre, et les deux femmes, ayant congédié

leur suite, s'avancèrent seules vers le château Trompette. La plus grande frappa et remit un papier au guichetier qui les conduisit à l'appartement du commandant.

« Il est permis à M^{me} Olympe de Ségur,
» marquise de Belcier, de voir son mari demain,
» 13 avril 1721, à la pointe du jour.... »

« Madame, dit aussitôt le commandant, je vais vous introduire auprès de monsieur le marquis; mais... la permission n'est que pour vous seulement.

— C'est ma fille, reprit vivement la jeune femme, c'est notre unique enfant, ils l'ont oubliée; mais non, ils ont pensé que tout le monde concevrait qu'elle ne pouvait quitter sa mère... aujourd'hui surtout, puisque demain... Des sanglots achevèrent la phrase. — Eh bien! madame, entrez toutes les deux. — Merci, monsieur.»

Le prisonnier et les deux anges qui le visitaient se tinrent si étroitement embrassés, immobiles de joie et de désespoir, qu'on eût dit un groupe de marbre pleurant sur un tombeau. Tandis qu'ils s'enivrent du poison des larmes, occupons-nous des causes et des suites de cette captivité.

A l'époque des troubles parlementaires, le jeune marquis de Belcier, fils du premier président de Bordeaux, avait pris parti pour son père, on ne sait trop comment, contre je ne sais plus quels ministres d'alors : voilà son crime ; et pour ce crime il allait avoir la tête tranchée. — O justice politique, ton glaive est partout !.. Où donc sont tes balances?..

« Non, non ; ils sont en délire, s'écria enfin une voix insensée. Que disaient-ils donc?.. Que vous mourrez ? Vous mourir, et pourquoi ? Est-ce parce que vous êtes jeune, illustre, beau, généreux, adoré ? Oh ! les stupides gens, qui croient que d'autres mains que celles de Dieu pourront toucher à l'élu de son amour ! Vous voilà ! c'est bien vous. N'est-ce pas qu'il n'a jamais été question de cela ? J'étais folle comme eux. »

— Oh ! ma chère Olympe, regardez ces murailles, ces guichets meurtriers, ces portes de fer, et sortez de votre songe avant l'affreux réveil. Vous n'auriez pas la force d'y survivre, et quelle serait ma mort !

— Ah ! oui, oui, tout est vrai ! Le cachot à présent, et dans deux heures le.... Ah !... Pardon, pardon, je l'avais oublié dans tes bras.

Mais pourtant, tu ne mourras point. Je me souviens maintenant. Tiens! prends mes vêtemens et mon voile, et donne-moi tes habits et va-t'en; j'y ai pensé toute la nuit, c'est notre seul espoir! Vite! vite!

— Moi, que je tâche de sauver ma vie au péril de la tienne! y penses-tu, mon amie? Tu ne sais donc pas?... mes juges seraient capables de te condamner pour cet acte d'héroïsme; mes geôliers seraient capables de t'égorger dans leur première fureur!... Et notre fille, que deviendrait-elle, avec sa mère dans la tombe, et son père dans l'exil et la proscription? Et puis, crois-tu que mes gardiens soient si peu méfians qu'ils ne s'aperçoivent pas du déguisement?... Et puis... tout, plutôt qu'un danger pour ma femme chérie, pour mon héroïque Olympe!... ne songeons qu'à ton avenir et à celui de notre enfant.

— Je ne songe qu'à te sauver; qu'est-ce que le reste? Tes juges, tes geôliers, me condamneront, m'égorgeront; qu'en sais-tu? Cette mère qui se présenta devant un lion affamé, avec son fils dans ses bras, a-t-elle été dévorée! et s'ils ont plus soif de sang que les animaux féroces... Eh bien! tu vivras du

moins, banni, proscrit, qu'importe ! tu vivras, et ton nom ne mourra pas. Tu choisiras plus tard, en Allemagne, en Italie... (que sais-je ? le monde est grand) une nouvelle épouse qui sera la mère de ma fille, car tu vas l'emmener avec toi, et qui te donnera des fils, pour continuer ta noble race et réhabiliter sa gloire. Au lieu que moi, mon Dieu ! une pauvre femme, seule, à quoi est-elle bonne au monde.... quand elle n'a plus son mari qui était sa force et sa parure?... Tu crois que tes gardiens te reconnaîtront sous mes habits?... ils n'y regarderont pas seulement. Si c'est une belle action que je fais là, comme tu le dis, je n'en sais rien, va... on ne se méfie jamais des belles actions. Et maintenant, ne me parle plus de mon avenir, ne me parle plus même de ma fille... ne parlons que de toi, ne pensons qu'à toi. Vois-tu, quand une femme aime son mari... vous ne savez pas cela, vous autres ; mais Dieu le sait, que je t'aime comme mon père, comme mon ami, comme mon bon ange, comme mon enfant ; oui, comme mon enfant !... Bien souvent je t'ai regardé dormir, et d'autres fois je t'ai grondé comme si tu avais été mon fils... C'est bien vrai ce que je

te dis... l'amour conjugal, c'est comme tous les amours ensemble... Oh ! ne me repousse pas ainsi avec ta main !... Tu me refuses ? tu me refuses ! tu veux donc que je meure de toutes les morts ? car, je le jure sur la tête de notre fille, puisque tu n'aimes qu'elle, si je ne te sauve pas, je me tuerai au pied de ton échafaud, et cette pauvre enfant n'aura plus personne sur la terre !... Allons, Mélanie, allons, parlez donc ; vous voyez bien qu'il ne m'écoute pas ; dites-lui donc que vous le voulez... N'est-ce pas que tu veux qu'il vive et qu'il t'emmène avec lui ? et moi... j'irai vous rejoindre bientôt, j'en suis sûre !... C'est qu'à y bien réfléchir, c'est la raison même, et il n'y a que ce moyen. Je ne sais pas comment nous pouvons discuter là-dessus... Mon Dieu ! mon Dieu ! voilà six heures qui sonnent ! »

Et la jeune mère et la jeune fille embrassaient les genoux du prisonnier, en le suppliant de vivre pour ne pas les tuer. Lui, se défendait toujours ; mais tant d'émotions, jointes aux longues tortures de sa prison, accablèrent ses forces : il chancela et perdit connaissance ; et lorsque les soins d'Olympe l'eurent ramené à lui, il reconnut ses propres

habits sur elle, et il eut peine à se reconnaître lui-même dans les habits de sa femme. Au même instant, on entendit dans le corridor la voix du geôlier qui criait : « Allons, madame, il faut partir. » Et quand la porte du cachot s'ouvrit, le voile d'Olympe tomba sur le visage du marquis de Belcier. Les trois infortunés demeurèrent encore pendant quelques minutes comme anéantis dans les bras les uns des autres...

Olympe, restée seule, écoutait avidement le bruit des pas qui s'éloignaient et descendaient. Quelquefois, par un effet de la disposition des voûtes et des escaliers, le bruit semblait se rapprocher : alors, elle tombait à genoux avec de mortelles angoisses. « Mon Dieu ! l'auraient-ils reconnu ? le ramènerait-on dans ce cachot qui m'appartient ? » Enfin, elle n'entendit plus d'autre bruit que le sourd retentissement de la grosse porte qui se refermait derrière sa fille et son mari ; et alors elle tomba encore à genoux ; car, dans l'excès de nos joies ou de nos douleurs, nous n'avons qu'un même cri : *Oh ! mon Dieu !...*

Geôliers et guichetiers n'avaient pas même soupçonné la possibilité de cette sainte super-

cherie ; et cependant , Jeanne Coëlle et milady Nithesdale avaient déjà donné au monde un double exemple de cet héroïque et ingénieux dévouement. Mais , par bonheur , les geôliers n'ont pas le goût des études historiques. Les nobles *plagiats* de cette espèce leur échappent donc facilement , comme on l'a vu encore de nos jours , pour la gloire de l'humanité : Madame Lavalette !...

Le matin même , des hommes noirs entrèrent dans le cachot du marquis de Belcier , pour lui lire son arrêt et le mener au supplice. Quand le prisonnier se découvrit la tête pour écouter la lecture fatale , de grands cheveux blonds inondèrent ses épaules. Ce fut un grand étonnement , puis une grande consternation , puis une grande fureur. Quelques-uns parlèrent de tuer sur place la *faussaire* , comme ils l'appelaient ; d'autres , les plus modérés , demandèrent que son procès fût instruit prévôtalement ; et tandis que leurs traits se contractaient de honte et de rage , le chaste et ineffable sourire des anges rayonnait sur ses lèvres et dans ses regards. On la chargea de fers ; son interrogatoire commença. Elle avoua son crime en rougissant de modestie.

Cependant, le premier usage qu'avait fait le marquis de sa liberté, c'était d'envoyer un placet au roi pour demander celle de sa femme, offrant de se remettre lui-même la tête sur le billot, si Olympe devait subir le moindre châ-timent de son action sublime. Le ciel voulut que sur ces entrefaites le ministère et le sys-tème fussent changés. Les crimes et les vers *de circonstance* sont bien vite oubliés. Le marquis obtint sa grâce entière, et courut à son tour ouvrir la prison d'Olympe...

Je vous ai conté leur désespoir, je ne vous conterai pas leur joie. Les langues humaines n'ont pas prévu qu'elles auraient de pareils bonheurs à exprimer.



MADAME DE SÉVIGNÉ.



(L'Esprit.)



C'est l'esprit qui pétille et la raison qui cause.

CHARLES NODIER.

Sa physionomie était douce et riieuse,
Vraiment française.....

Barou GUSTAVE DE ROMAND.

Sa *poésie* est franche et naturelle et neuve ;
Pas un de ses écrits dont la candeur n'émeuve.

BOULAY-PATY.

Un astre pour briller n'attend pas qu'on le voie.

M^{me} CAROLINE OLIVIER.

Faire aimer les arts plus encor,
Soit qu'elle écrive ou qu'elle parle.

Chevalier DE LA LANCE.

Étincelant d'esprit et de malignité,

STÉPHEN DE LA MADELEINE.

La grâce décorait son front et ses discours.

ANDRÉ CHÉNIER.

Mais vous écouter et vous lire
Est un secret pour faire mieux ;
Ainsi le vent sur une lyre
Passe et devient harmonieux.

AUGUSTE BRESSIER.

. L'esprit qui se joue en tes yeux,
En tes yeux transparens, sur ton front gracieux,
Et dans ta voix si pure et dans ton frais sourire.

M^{me} MARIE MENNESSIER-NODIER.







M^{me} de Sévigné.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

(L'Esprit.)

Paris, le

1836.

Et d'abord, ma chère petite nièce, que je m'excuse sur ma paresse ou mon oubli, comme vous voudrez appeler mon silence de quarante jours. Si je ne vous ai pas répondu encore, c'est que j'ai en effet une bien bonne excuse, une excuse énorme, une excuse qui les vaut toutes : *Paris!* — dans votre calme et verte Bretagne, avec vos petits quatorze ans, si verts et si calmes, vous croyez peut-être que les journées à Paris ont vingt-quatre heures, comme à Lannion ou à Saint-Gildas-des-Bois, et que nous y avons les gens sous la main, comme vous les marguerites ou les avelines. Vous êtes bien de votre pays, ma pauvre enfant ! A Paris, les heures courent sur un char à huit chevaux, et toujours au grand galop, tellement qu'on ne peut les saisir, et que la pensée ne les distingue pas plus entre elles, que l'œil ne distingue les rayons des roues qui se confondent et s'éva-

nouissent à force de rapidité. A Paris, tout le monde est sorti ; personne ne trouve personne. Aussi , quand on nous écrit de la Basse-Bretagne : « Voyez, toute affaire cessante , tel médecin , tel avocat , tel chef de division , et faites-moi tenir leurs réponses par le prochain courrier ; ou bien : « Allez, au reçu de cette lettre, prendre madame une telle pour choisir avec elle des robes et des chapeaux de noces dans le dernier goût et très-bon marché, et faites partir tout cela le soir même, c'est comme si on vous écrivait à vous, ma petite nièce : « Soyez assez bonne pour arrêter tous les jolis oiseaux qui passent devant votre fenêtre sur la Loire, et pour m'envoyer une plume de chacun ; j'en suis très-pressé. » Voilà cependant les espèces de commissions qu'il m'a fallu faire pour vous, c'est-à-dire pour tout votre voisinage qui a étrangement abusé de votre candeur en vous prenant comme intermédiaire vis-à-vis de moi ; enfin, j'en suis venu à bout. Vous recevrez je ne sais combien de paquets et de cartons avec cette lettre ; mais si l'on trouve que j'y ai *mis le temps*, n'oubliez pas ma grande excuse : Paris !

Venons maintenant à la commission qui vous est personnelle, et qui rentre un peu plus dans mes attributions. Vous voulez savoir tout ce que je sais et tout ce que je pense sur M^{me} de Sévigné dont votre marraine vient de vous donner les lettres, édition petit format sans notes et noticesaucunes. Cela vous aidera, dites-vous, au plaisir de cette lecture. Bravo! qu'est-ce que je dis?... Brava! M^{me} de Sévigné, en effet, n'est pas un auteur dans le sens ordinaire de ce mot, et ce qu'on a imprimé d'elle n'est point, à proprement parler, un *ouvrage*. Ses lettres ne sont que sa conversation écrite, l'empreinte visible et durable de ses émotions fugitives, de ses pensées intimes. Grâce de style à part, les lettres de M^{me} de Sévigné perdent étonnamment de leur charme et de leur intérêt, si l'on ne connaît pas bien M^{me} de Sévigné, ses mœurs, ses alentours, son caractère, sa position dans le monde. Il faut pouvoir mettre son esprit sur sa figure, pour en saisir tout l'agrément, et son style même, pour en apprécier tout le mérite, ne faut-il pas se bien représenter la physionomie littéraire et sociale de cette époque? Combien de choses charmantes, qui, écrites

aujourd'hui, paraîtraient faibles et pâles, comme une vingtième contre-épreuve ! Combien de paroles, si retentissantes alors, mourraient maintenant sans bruit, faute d'écho harmonique dans notre société toute changée ! Pour prendre réellement plaisir aux lettres de M^{me} de Sévigné, il faut d'abord en étudier la date ; puis se placer par l'imagination au point de vue de Saint-Germain et de Versailles ; enfin, ressusciter la famille et les amis de cette femme unique, et se remettre à vivre sa vie.

Pour tout cela, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de se procurer l'édition de MM. de Monmerqué et de Saint-Surin, qui s'ouvre par d'excellens travaux biographiques sur M^{me} de Sévigné ; c'est aussi de relire quatre fois de suite, sauf à le relire encore souvent par la suite, ce chapitre de M. Sainte-Beuve, où les traits les plus délicats du caractère et du talent de M^{me} de Sévigné sont dessinés avec cette grâce inimitable qui n'appartient qu'à la force. Toutefois, puisque votre marraine n'a pas jugé à propos de mettre à présent entre vos mains ces belles et bonnes choses, je respecte son idée sans me l'expliquer, et je vais

suppléer provisoirement et fort imparfaitement au dommage de cette lacune ; mais, en vérité, le premier maître d'école de vos communes rurales, sachant lire et écrire, vous en dirait autant que moi. N'importe, à quoi serviraient les oncles, si ce n'était à faire ce que veulent les nièces ?

Ce fut vers 1671 que M^{me} de Sévigné, veuve depuis l'âge de vingt-cinq ans et orpheline à dix-huit mois, fut encore séparée de son seul bonheur, de son seul amour, de sa fille, mariée à M. de Grignan qui l'emmena bientôt dans son commandement de Provence. Cette séparation de deux cents lieues, sauf quelques rares et courts voyages, se perpétua toute leur vie : la fille comme une vice-reine dans son palais d'Aix ; la mère encensée comme une déesse à l'hôtel de Rambouillet par tous les beaux-esprits de Paris, et au château de Versailles par tous les grands seigneurs de la cour, ou dans sa terre *des Rochers*, en Bretagne, par tous les gentils-hommes du pays ; mais toutes les deux, mère et fille, se désolant au fond du cœur, et ne vivant que d'un souvenir qui s'éloignait sans cesse et d'une espérance qui n'arrivait jamais. Voilà ce que c'est, dans les familles, que d'être

riches et puissans : les uns ont des ambassades, les autres des charges à la cour, tous des terres au sud et au septentrion , où il faut aller, bon gré mal gré, puisqu'on les a, et c'est une dispersion générale. Les pauvres gens ne se quittent point; ils n'en ont pas le moyen. Dieu fait bien tout ce qu'il fait.

C'est alors que M^{me} de Sévigné, pour tromper sa solitude et répandre tout son cœur, commença cette correspondance de tous les momens, qui ne devait finir qu'avec elle... et qui vivra toujours. Voyez-vous, ma petite nièce, presque tous les chefs-d'œuvre dans tous les arts sont dus à quelque souffrance connue ou secrète : orgueil blessé, déceptions du cœur, misère, amitiés brisées, amours impossibles, que sais-je encore? il n'y a pas neuf muses, cela est faux; il y en a une, la douleur. Quand on est heureux, pourquoi chercherait-on de la gloire ou quelque grande occupation? on est heureux, c'est bien assez. Pour M^{me} de Sévigné, cette correspondance n'était qu'une distraction consolatrice; la gloire est venue comme conséquence, mais elle n'en fit point un but; elle avait besoin d'écrire à sa fille, non pour être lue à la ronde,

mais pour écrire à sa fille, et pour se sentir vivre. Au fait, la mort n'est autre chose que l'absence, moins la grande poste.

Et puis, on a répété de toutes parts que M^{me} de Sévigné s'appliquait comme un auteur académique, n'écrivant ses lettres intimes que pour que tout le monde les admirât, tandis que sa grande écriture courue est là pour prouver qu'elle *parlait*, qu'elle *bavardait* ses lettres ; tandis qu'elle dit elle-même : « En » vérité, il faut un peu entre nous laisser trot- » ter les plumes comme elles veulent : la » mienne a toujours la bride sur le cou. » N'importe, comme elle a de la grâce et de l'esprit à tout propos, c'est qu'elle le fait exprès ; on ne se persuade pas que c'est sa manière d'être et qu'au contraire il faudrait qu'elle s'appliquât de toutes ses forces pour que cela fût autrement. C'est donc par vanité que le diamant brille ? par coquetterie, que Philomèle chante ? On ne veut pas faire la part des natures, et c'est pourtant là le secret de tout. Ils disaient aussi dans le temps, et les mêmes répètent aujourd'hui, que M^{me} de Sévigné n'aimait pas sa fille : c'était un amour de parade, c'était une attitude dans le beau monde,

un texte pour ses conversations et sa correspondance, toutes sortes de choses encore... il est si peu naturel en effet qu'une mère aime sa fille ! puis, récapitulons un peu les événemens.

Marie de Rabutin-Chantal (qui devait être M^{me} de Sévigné) vient au monde en 1626. Dès l'année 1628, son père est tué au siège de La Rochelle, de la main même de Cromwell, dit-on; mais cela n'amortit pas le coup; sa mère suit de près. Son aïeule, M^{me} de Chantal, fondatrice des Visitandines, ne peut prendre aucun soin d'elle, ne voyant rien de tout ce qui n'est pas le couvent; voilà donc la jolie petite fille confiée à la tutelle de son vieil oncle l'abbé de Coulange, qui était tout aussi embarrassé qu'elle; il lui fait apprendre un peu de musique et la danse en perfection, et le voilà quitte, ce bon abbé. Par bonheur, M^{lle} de Rabutin s'instruit elle-même, comme elle grandit, comme elle embellit, sans que personne y fasse rien. Mais voyez quelle enfance et quelle première jeunesse ! point de sourires ni de chants maternels autour de son berceau; et, plus tard, un vieux abbé pour la mener au bal. Enfin, à dix-huit ans, on la marie au marquis de Sévigné, très-riche sei-

gneur de Bretagne, qui meurt en 1650 des suites d'un duel, sans avoir eu le temps de comprendre sa femme, mais bien celui de manger les trois quarts de sa fortune. La marquise de Sévigné tomba dans un grand désespoir, car elle aimait tendrement son mari, quoiqu'il fût assez peu digne d'elle : le degré de tendresse ne se mesure point à la personne aimée, mais à la personne qui aime. La pensée de ses deux enfans en bas âge lui rend son courage. Dès lors elle ne s'occupe plus que de leur éducation et de leur avenir; sa fille surtout, elle voue sa vie à la sienne. Encore dans tout l'éclat de la jeunesse, recherchée, fêtée, chantée, pour ses grâces et son esprit, dans les plus beaux cercles de Paris et de la cour, ni son cousin Bussy-Rabutin, ni son maître Ménage, ni le surintendant Fouquet, ni le prince de Conti, frère du grand Condé, ni une foule de grands seigneurs et de beaux-esprits, adoreurs de son mérite, personne ne peut triompher de sa fidélité de veuvage, ni la faire dévier de son plan de conduite maternelle. L'âge étant venu, son fils, pourvu d'une charge militaire, s'en va comme ils font tous. Restée seule avec sa fille, son cœur s'y

cramponne, pour ainsi dire, comme à une dernière branche; elle la conduit aux fêtes pompeuses qui se donnèrent à Versailles en 1664 et 1665, et l'entend nommer par toutes les bouches la plus belle et la plus modeste; elle pense mourir de joie et d'orgueil... M. de Grignan la lui demande en mariage, elle la lui accorde; car c'était un homme de la cour, et sa fille passerait sa vie auprès d'elle; mais bientôt après, il reçoit l'ordre de se rendre en Provence pour y commander en l'absence du duc de Vendôme, et pour cette fois M^{me} de Sévigné pense mourir de regret et de douleur. Vingt-sept ans se passent ainsi; elle écrit à sa fille par tous les couriers... Un jour, c'était au mois de janvier, l'hiver était terrible; elle n'écrivit pas, elle partit; elle venait d'apprendre que M^{me} de Grignan était dangereusement malade. Arrivée en Provence, elle ne la quitta ni jour ni nuit, la veillant, la soignant, l'encourageant comme personne ne l'eût pu faire, tellement qu'elle la guérit comme par miracle, mais qu'elle prit elle-même, par fatigue et par inquiétude, une fièvre pernicieuse qui la conduisit au tombeau, le 6 avril 1696... C'est égal, elle n'aimait pas sa fille! Je crois, ma

petite nièce, que c'est une vérité qui vous est bien démontrée maintenant.

Il est facile de vous démontrer aussi que M^{me} de Sévigné (quand même elle eût aimé sa fille) n'avait pas un grand fonds de sensibilité pour les maux d'autrui; et cela, parce que *c'était une blonde, rieuse et enjouée, et que les éclairs de son esprit passaient et reluisaient dans ses prunelles changeantes, et, comme elle le dit elle-même, dans ses paupières bigarrées.* En vain, la prison du cardinal de Retz, la disgrâce éclatante de Fouquet, la proscription du célèbre Arnauld et de tous les savans solitaires de Port-Royal, trouvèrent en elle un avocat mille fois plus courageux et plus zélé que dans toutes les robes noires du temps. Les gens tristes (et il y en a beaucoup) ne veulent pas qu'on ait de la sensibilité avec un caractère gai, ni qu'on soit malade avec un visage souriant. Pourtant, une rose qui se meurt a de plus belles couleurs encore qu'un chardon qui se porte bien. Non, M^{me} de Sévigné n'avait pas un cœur sec et léger. Ses affections, ses amitiés, ses pitiés, si l'on peut ainsi parler, étaient chaudes et constantes, et ses dévouemens héroïques jusqu'à

l'opiniâtreté. Il y avait des étincelles dans ses yeux, parce qu'il y avait une flamme dans son cœur. Vous savez, ma petite nièce, ces vers que j'ai faits pour une dame que vous aimez beaucoup :

Parce que je suis jeune et vive,
On me croit légère, oh ! non pas !
Je chante ! écoutez bien : une note plaintive
Accompagne le rire et s'y mêle tout bas !

On aurait pu les faire en 1648, pour M^{me} de Sévigné ; seulement on les eût mieux faits.

Et certes, son esprit n'était pas frivole non plus. Encore presque enfant, elle avait senti le besoin de remplir le vide de son ame et de sa vie par une solide instruction. Avec les leçons de Chapelain et de Ménage elle avait appris l'italien, l'espagnol et même le latin ; mais, comme elle n'avait pas appris le pédantisme, beaucoup de gens la croient assez ignorante. Quant à ses auteurs favoris, c'étaient saint Augustin, Pascal, Quintilien, Tacite et saint Jean Chrysostôme, Virgile et Bourdaloue ; et lorsqu'elle voulait sourire, c'était avec Montaigne, le grand maître en fait de prose naturelle et de philosophie française.

Toutes ces bonnes et fortes lectures reparaissent dans son style, si l'on sait l'étudier. En comparant ce style à celui des grands écrivains de nos jours, on lui a reproché de manquer de rêverie et de mélancolie dans les descriptions de la nature et l'analyse des sentimens. Mais, comme l'a très-spirituellement observé M. Sainte-Beuve, la mélancolie, telle que nous l'entendons, n'était pas encore inventée ; il y avait alors de la retenue et de la convenance en tout. M^{me} de Sévigné croyait aller bien loin en lamentations, quand elle écrivait : « Pour ma vie, vous la connaissez : » on la passe avec cinq ou six amis dont la » société plaît, et à mille devoirs à quoi l'on » est obligé, et ce n'est pas une petite affaire. » Mais, ce qui me fâche, c'est qu'en ne faisant rien, les jours se passent ; et notre pauvre vie est composée de ces jours, et l'on vieillit, et l'on meurt. Je trouve cela bien mauvais. » Cette tristesse-là serait une plaisanterie aujourd'hui ; elle n'en est pas moins réelle et profonde. Ne soyons injustes ni envers les temps passés, ni envers le temps présent. Dans ce qu'on faisait de beau alors et ce qu'on fait de beau maintenant, aucune res-

semblance, mais toute égalité. Les manières de parler ne sont que les vêtements de la pensée. La mode change : l'homme est le même sous tous les habits. Et, pour en revenir à M^{me} de Sévigné, son style, brillant et tempéré à la fois, est pareil à ces hommes si bien élevés qu'on ne les dirait qu'aimables ; mais il n'y a qu'à gratter un peu, on trouve le cœur tout de suite.

La haute société française était parvenue, sous Louis XIV, à un tel degré d'élégance et de splendeur, que les formes sociales débordaient de toutes parts dans la littérature. C'est quelquefois un tort : c'est bien souvent une grâce indicible, un charme qui n'est qu'à nous. Ainsi, le *Misanthrope* de Molière est un homme de cour, et ses boutades vertueuses deviennent admirables, en se faisant jour à travers son langage et ses manières *comme il faut*. Ainsi, M^{me} de Sévigné n'est pas seulement une femme étonnante, c'est toujours une *dame* : et lorsque dans plusieurs de ses lettres, par exemple, celle sur Fouquet, sur les funérailles de Turenne, sur la mort du ministre Louvois, elle s'élève à la sublimité de Bossuet, comme en d'autres endroits elle

atteint au comique de Molière, on [est tenté de se mettre à genoux devant cette victoire du *naturel* sur le *convenable*. Ce sont ces larges pleurs ou ce franc rire qui échappent parfois au milieu d'un cercle élégant, et qui deviennent contagieux par la contrainte même. Au surplus, M^{me} de Sévigné n'abuse pas de ces grands effets; ils se produisent presque à son insu; elle n'en fait point une affaire : le sujet la saisit; elle part avec lui, et une fois partie, elle le mène, à son tour, plus loin et plus haut qu'il n'eût été avec aucun autre. Le reste du temps, elle se tient dans le style épistolaire, qui n'est autre chose, on ne saurait trop le répéter, que la conversation écrite; c'est-à-dire un mélange de simplicité coquette et de parure négligée, l'art des rapprochemens imprévus, des saillies trouvées, de la narration sans apprêt et des réflexions sans emphase, l'art enfin de toucher à tout, sans s'appesantir sur rien. Pour cela, il faut avoir infiniment d'esprit, et avoir l'esprit infiniment cultivé; et, de plus encore, être née en France, il y a cent cinquante ans; car si notre époque a fait de magnifiques conquêtes dans la poésie épique, élégiaque et lyrique,

notre prose a beaucoup perdu de sa grâce native. Après nous être inspirés avec tant de bonheur et de raison des muses étrangères si sottement méconnues de nos devanciers, nous nous sommes imprudemment inoculé l'esprit et l'humeur germanique ou britannique. Il vaut pourtant mieux, en certaines choses, ressembler à son père qu'à son voisin. Pour ma part, je vois avec un vrai chagrin s'en aller de chez nous la prose libre, souple et alerte de Montaigne, de Labruyère, de M^{me} de Sévigné, cette prose qui a le goût du terroir de France; et venir à sa place une prose hérissée d'épithètes et allourdie d'un bagage mystico-sublime, à chaque pas. Je puis dire cela, moi, que vous n'accuserez point, ma petite nièce, d'antipathie pour *l'école nouvelle*, mais j'en ai une extrême pour les extrêmes en tout.

Or, lisez les *Lettres de M^{me} de Sévigné*, lisez-les toutes, depuis la première jusqu'à la dernière; en prenant une lettre par-ci, par-là, on risque de tomber sur des *riens* qui sont quelque chose de charmant, placés à leur jour, et au point de vue de l'ensemble. Le phénomène du style de M^{me} de Sévigné, c'est

sa continuelle perfection qui ne se dément jamais : perfection de nature et non de travail ; génie plus que talent ; génie instinctif comme La Fontaine. Dans cette correspondance, vous trouverez d'ailleurs les plus complets et les plus intéressans Mémoires du siècle et de la cour du grand roi. Vous y vivez avec les hommes et au milieu des choses de ce temps, et ne fût-ce point un modèle de style, ce serait encore une source d'instruction historique. Vous aimerez, j'en suis sûre, cette femme si naïvement spirituelle, si modestement savante, qui, sortie de l'hôtel Rambouillet, se fit un instant *précieuse*, sans être jamais *ridicule* ; qui, un peu trop fascinée par les prestiges de la cour, et vaine, plus qu'il ne fallait, de quelques paroles de Louis XIV, n'en était pas moins l'amie déclarée de ses amis disgraciés ; qui, pour écrire à sa fille : *J'ai mal à votre poitrine*, n'avait pas moins de chagrin et d'inquiétude que si elle n'eût pas dit ce mot charmant ; et qu'enfin, il faut presque absoudre de n'avoir pas goûté Racine, en se ressouvenant de quelle admiration elle admirait Corneille ; et d'avoir eu peu de pitié pour les révoltés de Bretagne, en considérant tout

l'enthousiasme qu'elle avait pour le roi, qui était la France. Les femmes, surtout comme M^{me} de Sévigné, n'ont guère de haine ou d'antipathie qu'en vertu de quelque adoration. Ce n'est pas qu'elles haïssent telle personne, c'est qu'elles aiment telle autre personne opposée; en foi de quoi il doit leur être beaucoup pardonné.

Je vous recommande donc, ma chère nièce, de ne pas trop rire de l'extase très-risible de M^{me} de Sévigné à la vue du cordon bleu que son gendre venait d'obtenir; ni de la complaisance qu'elle met à parler à son cousin Bussi-Rabutin de la généalogie qu'il avait faite de leur maison : ce sont des ridicules qui tiennent au temps. Nous avons les nôtres qui les valent bien. Louis XIV venait de danser avec elle : tout orgueilleuse, elle se tourna vers le comte de Rabutin pour lui dire : « Il faut convenir » que le roi est un grand roi. — Je le crois » bien, ma cousine, après ce qu'il vient de » faire ! » Réponse excellente, mais qu'on pourrait appliquer à plus d'une femme d'aujourd'hui, quoique Louis XIV ne les invite pas à danser. Une autre fois, le roi lui dit : « Avouez, madame, que Racine a *bien de*

l'esprit! » C'était après une représentation d'*Esther* à Saint-Cyr. Cela vous montre, ma nièce, combien les mots changent de signification ; il y en a même qui s'effacent, comme des pièces de monnaie, par la circulation. Le mot esprit est de ce nombre. Jusqu'à la fin du dix-septième siècle, il signifiait génie ; il était pris dans sa grande et générale acception. Ce qu'on entend par esprit, à présent, c'est une modification de l'esprit d'alors, et sa partie la plus vulgaire. Dire aujourd'hui qu'un homme a de l'esprit, c'est le plus mince éloge qu'on puisse faire de quelqu'un qui n'est pas précisément une bête.

Une autre fois encore, M^{me} de Sévigné ayant parlé un peu trop long-temps..... Mais ceci me rappelle qu'il y a bien long-temps que je parle moi-même. Et puis, voilà ce vilain magnifique Paris qui me reprend avec ses mille affaires de toutes les couleurs et ses mille plaisirs qui sont aussi des affaires. On carillonne de manière à casser toutes mes sonnettes. J'ai beau crier que je n'y suis pas, on ne me croit point. On force les consignes et les portes ; on ouvre celle de mon cabinet, dix personnes se précipitent, et je n'en connais

pas une; elles approchent, elles me cernent, elles sont sur mon dos... La journée sera chaude, à ce qu'il paraît. Adieu donc, ma petite nièce, j'embrasse vos jolis cheveux blonds, qui deviennent bruns tous les jours, et je finis en vous priant de brûler ma lettre au pied de votre grand portrait de M^{me} de Sévigné, après l'avoir lue, si vous le voulez, mais surtout avant de la lire à qui que ce soit, même à vos jeunes amies. Elle est pour vous seule, et tout-à-fait confidentielle.



MADAME DE MAINTENON.



(Le Caractère.)



Grande et belle, en marchant, et reine dans son port,
Elle inspire un respect mêlé d'un saint transport.

L. BELMONTET.

L'éclair de sa prunelle annonce une ame forte.

LASSAILLY.

Et le don de son cœur vaut le sceptre du monde.

LACROIX-NIRÉ.

. J'étais reine à ses yeux !

PIERRE LEBRUN.

Vespasien m'arrache à mon humble fortune.

CORMENIN.

Sur elle il abaissait ses paupières superbes.

ROGER DE BEAUVOIR.

La noblesse de cour disparaît devant elle.

DERBIGNY, aîné.

J'ai pesé les grandeurs qui m'entouraient naguère.

A. BRUN.

.

Et qui souvent du ciel croyant saisir l'image,
S'étonne, au lieu d'azur, de trouver un nuage.

PAUL DE JULVÉCOURT.

Le voilà donc, ce trône où j'ai voulu m'asseoir !

Je le possède, hélas !

CASIMIR DELAVIGNE.



MADAME DE MAINTENON.

(Le Caractère.)

Il fait nuit, et quelques cierges éclairent à peine une petite chapelle bien modeste. Un prêtre est à l'autel, assisté par un autre ecclésiastique. Un homme et une femme, en habits très-simples, sont agenouillés sur deux coussins rouges. Deux autres hommes se tiennent debout derrière. C'est Harlay de Chauvalon, archevêque de Paris, qui bénit le mariage de Louis de Bourbon, quatorzième du nom, roi de France et de Navarre, avec Françoise d'Aubigné, veuve de Paul Scarron. Le prêtre assistant est le père La Chaise, confesseur du roi; les deux témoins sont Montchevreuil et Bontems, premier valet-de-chambre.

Voilà ce qui eut lieu en janvier 1686, dans le château de Versailles, au fond de l'appartement occupé depuis par le duc de Bourgogne; et cette cérémonie fut tenue secrète, et ce mariage très-historique fut toujours problématique à la cour, et la veuve Scarron

acheta la terre de Maintenon , érigée en marquisat, et s'appela ainsi jusqu'à sa mort, sans avoir été reine, et sans même avoir été officiellement la femme du roi.

Certes, la destinée de M^{me} de Maintenon tient du phénomène, quand on rapproche le point de départ du point d'arrivée. Voltaire a cependant remarqué dans son *Siècle de Louis XIV*, qui en traversera bien d'autres, que l'histoire fournit beaucoup d'exemples de fortunes plus grandes et plus marquées, qui ont eu des commencemens plus petits. Il cite la marquise de Saint-Sébastien que Victor-Amédée, roi de Sardaigne, épousa, et qui n'était pas au-dessus de M^{me} de Maintenon; l'impératrice de Russie, Catherine, qui était fort au-dessous; et la première femme de Jacques II, roi d'Angleterre, qui lui était bien inférieure, d'après les préjugés de l'Europe, inconnus dans le reste du monde. Toutefois, et Voltaire aurait dû le remarquer aussi, ces élévations extraordinaires apparurent à des époques ou à des cours et chez des peuples qui n'étaient point parvenus à l'apogée de puissance, de civilisation, de majesté, ou seulement d'étiquette, dont ne descendirent

jamais la cour et la France de Louis XIV. Puis, ces étonnantes fortunes de quelques femmes s'expliquent au moins par leur jeunesse ou par celle des princes qui les ont élevées au trône. La première fougue des passions franchit bien des distances en quelques heures. Mais que le roi de France, qui n'a pas beaucoup moins de cinquante ans, épouse une de ses sujettes qui en a un peu plus; que ce roi soit Louis XIV, la plus majestueuse *des majestés*, et que cette dame soit la veuve de Scarron, du grotesque et burlesque Scarron... c'est là qu'il y a prodige. Ce qui a dû être prodigieux aussi, c'est le mérite de la femme qui a pu amener un tel roi à une telle action. Le caractère de M^{me} de Maintenon a été jugé fort diversement : on peut se sentir de la sympathie ou de l'éloignement pour elle; il est impossible de ne pas admirer sa supériorité. Les grandes choses n'arrivent jamais aux gens médiocres, ou du moins ne leur arrivent pas long-temps.

Voyez par quels rudes échelons cette femme célèbre est montée au faite de la grandeur : elle naît en 1635, dans la prison de Niort, où son père, Constant d'Aubigné, fils de

Théodore-Agrippa d'Aubigné, gentilhomme ordinaire de la chambre de Henri IV, et Anne de Cardillac sa mère, languissaient enfermés pour raisons politiques. Ils étaient dans une telle misère, que la pauvre mère présentait son sein presque épuisé de lait, tantôt à son enfant, tantôt à son mari, dont le désespoir avait aliéné l'esprit. En 1639, les parens de la petite Françoise, qui avaient recouvré la liberté, s'embarquent avec elle pour l'Amérique, où ils vont tenter fortune. Elle est, pendant la traversée, atteinte d'une telle maladie, qu'on la croit morte. Arrachée des bras de sa mère, un matelot va la jeter dans l'Océan : M^{me} d'Aubigné, en lui donnant un dernier baiser, s'aperçoit qu'elle respire encore, et revient elle-même à la vie en l'y ramenant. Quelques jours après, un corsaire attaque leur bâtiment, et tout l'équipage est sur le point de périr. Arrivée à la Martinique, la jeune enfant est laissée un matin sur le rivage, par la négligence d'un serviteur, et déjà un serpent commençait à la dévorer. Plus tard, le feu prend à l'habitation de ses parens, et peu s'en faut qu'elle y périsse dans d'affreuses tortures. De retour en France, or-

pheline de père, à l'âge de douze ans, elle est élevée avec la plus grande dureté chez M^{me} de Neullant, sa parente, qui la charge des plus vils détails de la maison. Françoise aidait le cocher à panser les chevaux et elle gardait les dindons. Un jeune paysan devient épris de ses grâces modestes, et la demande en mariage... Alors M^{me} de Neullant la met au couvent des Ursulines de Niort, en laissant sa pension à payer par M^{me} de Villette, excellente femme, autre parente de sa mère. C'est là que Françoise, instruite d'abord dans la religion protestante, se convertit au catholicisme. De ce moment, M^{me} de Villette, calviniste exaltée, cesse de payer sa pension ; les religieuses se lassent bientôt de garder Françoise gratuitement et écrivent à M^{me} d'Aubigné de reprendre sa fille, qui est ramenée à Paris. La mère et la fille étaient dans le plus grand dénuement. Le hasard (si toutefois il y a du hasard dans ce monde) les conduit chez le poète Scarron, qui logeait auprès d'elles, rue d'Enfer. Cet homme, dont l'esprit très-distingué s'était avili par de burlesques turpitudes, mais qui avait conservé un cœur droit et un caractère noble et désin-

téressé, se trouvait fort en crédit à la cour, où quelques-uns lui pardonnaient ses poésies plus que licencieuses en faveur de ses belles qualités, et où beaucoup d'autres toléraient ses vertus par égard pour ses turpitudes mêmes qui les amusaient. M^{me} d'Aubigné retournait souvent dans la maison de Scarron, que fréquentait la meilleure compagnie, dans l'espoir d'y trouver des protecteurs; mais elle mourut, laissant sa fille sans aucune ressource. Paul Scarron, disgracié de la nature, paralysé de la moitié du corps, offre sa main à M^{lle} d'Aubigné, ou une dot pour retourner au couvent, si elle préfère ce dernier parti. Elle accepte la main de Scarron, du cul-de-jatte Scarron. Elle avait alors dix-huit ans, une figure et un esprit d'ange. Son mari meurt en 1660, ne lui laissant que des dettes. Replongée dans la misère, M^{me} Scarron refuse néanmoins la main d'un très-grand seigneur, parce qu'il avait les sentimens et le langage vulgaires. Ses amis sollicitent en vain pour elle la continuation d'une pension de quinze cents francs, dont son mari avait joui en qualité de *malade de la reine*. Résolue de s'expatrier, elle se fait cependant présenter à M^{me} de

Montespan, qui était alors toute puissante. La favorite, enchantée de ses manières et de son esprit, la présente à son tour au roi, qui lui accorde une pension de deux mille francs, et la nomme gouvernante du comte de Toulouse et du duc du Maine. Cependant Louis XIV ne l'aimait pas, tout en l'estimant beaucoup. Ce qu'il croyait connaître de son humeur et de son caractère ne lui plaisait point. En 1672, M^{me} Scarron, accompagnant aux eaux de Barrèges les deux jeunes princés, écrit directement au roi : ses lettres l'étonnent et le charment. Au retour de M^{me} Scarron, il s'accoutume à la voir, et passe peu à peu de l'aversion à la confiance, et de la confiance à l'amour. La pieuse sagesse et la douce vertu qu'elle opposait à Louis XIV avaient pour ce monarque, fatigué des autres genres de séduction, l'invincible attrait de la nouveauté. Elle s'empare bientôt de toute l'ame du roi. Ce fut là son idée fixe, depuis le premier moment où elle lui fut présentée, et dès lors elle ne fit pas une démarche, ne dit pas une parole qui ne la conduisit lentement vers ce but. Quelle vigueur de patience ! On peut toujours quand on veut bien, pensait-elle. M^{me} de

Maintenon savait dire au roi des vérités sévères avec une grâce infinie. Louis XIV, à cette époque de sa vie, voulait être amusé et soigné. Dans la solitude du trône, il avait besoin d'une compagne qui eût un esprit supérieur et un caractère facile à se plier au sien, du moins en apparence. La reine n'existait plus. Le père Lachaise lui proposa de s'unir par un mariage secret à M^{me} Scarron, devenue marquise de Maintenon, et le roi y consentit. A peine la première femme du royaume, M^{me} de Maintenon se renferme dans ses appartemens, ne voyant que le roi et deux ou trois dames de son âge. Une grande tristesse la saisit au milieu de sa gloire. L'année même de son mariage, elle obtient de Louis XIV la permission de fonder à Saint-Cyr, au bout du parc de Versailles, une communauté de trente-six religieuses et de vingt-quatre sœurs converses, pour élever et instruire trois cents jeunes demoiselles pauvres et de familles nobles. M^{me} de Maintenon pensait sans doute aux pénibles années de son enfance, en fondant cette institution, et ce bienfait même indique tout ce qu'elle avait souffert. Louis XIV dota cette maison magni-

fiquement ; M^{me} de Maintenon en fit elle-même les réglemens avec Godet et Desmarets, évêque de Chartres. Pour y être admises, il fallait que les demoiselles eussent au moins sept ans, et douze ans au plus. Elles n'y restaient que jusqu'à l'âge de vingt ans et trois mois, et en sortaient avec une dot de mille écus. Les élèves de Saint-Cyr recevaient des leçons de religion, de vertu, de style et de composition, d'histoire ancienne et moderne, de géographie, de musique et de dessin. Madame de Maintenon surveillait elle-même leurs progrès. Ce furent là ses plus grands plaisirs pendant son règne voilé. A la mort du roi, en 1715, M^{me} de Maintenon se retira tout-à-fait à Saint-Cyr, partageant tous les soins pénibles de l'éducation, et se mêlant aux jeux de ses filles d'adoption. Elle vécut ainsi quatre ans, puis elle ferma dans un couvent ses yeux qui s'étaient ouverts dans une prison.

Une chose qui intéresse toujours, c'est de rappeler les mots et les réparties des enfans qui sont devenus des personnages célèbres. A l'âge de quatre ans, la petite Françoise d'Aubigné, qui, au sortir des prisons de Niort, avait été emmenée au château Trompette, à

Bordeaux, y jouait souvent avec la fille du concierge, enfant du même âge. Celle-ci, qui avait un petit ménage d'argent, reprochait un jour à Françoise sa pauvreté. « Je » ne suis pas aussi riche que vous, il est vrai, » répliqua Françoise ; mais je suis une de- » moiselle, et vous ne l'êtes pas. »

Quelque temps après, lorsque le vaisseau qui l'emportait en Amérique fut attaqué par un corsaire, tout l'équipage était dans les transes : Françoise resta très-calme, et dit seulement à son frère : « Si nous étions pris, » nous ne serions plus grondés. »

Quand un incendie dévora leur habitation de la Martinique, comme Françoise pleurait beaucoup, son père la réprimanda vivement, en lui disant : « Faut-il tant pleurer pour la » perte d'une maison ? — Ce n'est pas la mai- » son que je pleure, répondit Françoise, c'est » ma poupée qui brûle. »

Il est inutile de faire observer que ces propos, futiles ou mauvais par eux-mêmes, ne méritent d'être cités que parce qu'ils sont sortis de la bouche d'une toute petite fille.

Vers le même temps, M^{me} d'Aubigné se plaisait à raconter devant elle les exploits de

son grand-père, et la faveur dont Henri IV l'avait comblé. « Et moi ! dit l'enfant, ne serai-je rien ? — Eh ! que veux-tu être ? de » manda sa mère. — Reine de Navarre ! » répliqua-t-elle. Et la femme, par la force du caractère et de la volonté, réalisa le mot de l'enfant.

Plus tard, à l'âge de treize ans, quand les religieuses de Niort s'efforçaient à grand'peine de la convertir à la foi catholique : « J'admettrais tout, disait-elle, pourvu qu'on ne m'oblige pas à croire que ma bonne tante de Villette sera damnée. » Et c'est cette petite calviniste opiniâtre qui, un jour, toute puissante, devait conseiller et arracher au roi la révocation de l'édit de Nantes !

Deux mots historiques peignent le charme de son esprit et l'ambitieuse morosité de son caractère :

Étant M^{me} Scarron, elle donnait des soupers où elle parlait et racontait si agréablement, que les convives, en l'écoutant, ne songeaient guère au service de la table. Un de ces gens lui dit une fois à l'oreille : « Madame, » encore une petite histoire, le rôl nous man- » que aujourd'hui. »

Lorsqu'elle fut *madame Louis XIV*, la gêne et les ennuis de sa position étaient devenus tels, qu'elle écrivait un jour à son frère : « Je n'y puis plus tenir, je voudrais être morte. »

Cette étrange mélancolie, qu'elle a trouvée sur les marches du trône, était devenue sa compagne obstinée. La plupart de ses lettres en portent l'empreinte, toutes remplies qu'elles sont de hautes pensées, de grâce et d'élégance.

« Que ne puis-je vous donner mon expérience ! écrivait-elle à M^{me} de La Maisonfort ; que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on aurait peine à imaginer ?... »

« Quel supplice ! écrit-elle encore à M^{me} de Bolybroke, d'amuser un homme qui n'est plus amusable ! Écrivez-nous des nouvelles, car nous mourons d'ennui ! »

En effet, cette obligation d'amabilité, cette condescendance perpétuelle, cette abnégation de soi-même pour les volontés capricieuses d'un maître généreux et tendre, mais exigeant et blasé, sont une sorte de martyre d'autant

plus affreux, qu'il a été volontaire, et que l'orgueil en fait un besoin.

En tout, rien n'est pire qu'une position fautive, quelque brillante qu'elle soit ; et M^{me} de Maintenon en était là.

Son mariage qui n'était pas reconnu, ce titre dont elle ne pouvait jouir publiquement, devinrent pour elle une contrainte et une servitude qui lui arrachèrent plus de plaintes que les malheurs et l'indigence de ses premières années. Les honneurs qu'elle recevait dans l'intimité ne la dédommageaient point de la honte des interprétations et des conjectures dont elle se savait être l'objet à la cour et dans le peuple. Sa conscience était en repos, et son honneur en discussion. L'ambition était satisfaite, et non l'amour-propre, le plus jaloux, le plus impérieux des amours.

M^{me} de Maintenon entendait la messe dans une de ces tribunes à balustrades dorées, qui ne semblaient réservées que pour la famille royale, et cependant aucun officier, aucun gentilhomme ne l'escortait et ne se tenait debout derrière son fauteuil. Elle se coiffait et s'habillait devant le roi, qui l'appelait *madame*, tout court. Elle ne se levait qu'un in-

stant quand Monseigneur ou Monsieur entraient. Les princes et princesses du sang n'étaient admis dans son appartement que par des audiences demandées ou lorsqu'elle les envoyait chercher pour leur faire quelque réprimande. Elle n'appela jamais la duchesse de Bourgogne que *mignonne*, et celle-ci ne la nommait que *ma tante*... et cependant, hors du palais et dans ses rapports extérieurs, tout symptôme de puissance disparaissait. La princesse de Soubise lui ayant écrit, et s'étant servi de la formule *avec respect*, M^{me} de Maintenon termina sa réponse par cette phrase : « A l'égard du respect, qu'il n'en soit point » question entre nous ; vous n'en pourriez deviner qu'à mon âge, et je vous crois trop polie pour me le rappeler. » Ses sentimens, comme son destin, furent une contradiction notoire. Elle ne se départit point un seul instant du plus entier dévouement à la personne du roi, et ne lui pardonna jamais de l'avoir privée du titre de reine. Son élévation ne fut pour elle qu'une retraite où ses journées s'écoulaient dans la plus monotone dignité. Tous les jours, le roi venait chez elle après son dîner, avant et après le souper. Il y travaillait

avec ses ministres, pendant que M^{me} de Maintenon s'occupait à quelque lecture ou à quelque ouvrage de main, prenant soin d'être distraite et de paraître indifférente aux affaires du gouvernement, qu'elle dirigeait en secret.

Du reste, la modération qu'elle s'était prescrite ne se démentit jamais. Elle ne profita point de sa position pour élever ni enrichir sa famille; car elle exigeait des autres le désintéressement qu'elle avait pour elle-même. Le roi lui disait fréquemment : « Mais, ma- » dame, vous n'avez rien à vous. — Sire, ré- » pondait-elle, il ne vous est pas permis de » me rien donner. » Elle n'oublia pourtant ni les pauvres, ni les personnes de mérite qui sont souvent les mêmes gens. Le marquis de Dangeau, Barillon, l'abbé Testu, Racine, Boileau, Vardy, Bussy, Montchevreuil, M^{lle} de Scudéry, M^{me} Deshoulières, se ressentirent plus d'une fois de sa haute et généreuse influence. M^{me} de Maintenon regardait sa faveur comme un fardeau que la bienfaisance seule pouvait alléger. C'est là sa grande qualité, qui, avec ses constans et heureux efforts pour ramener le roi et la cour dans le

voies de la vertu et de la piété, doivent faire excuser en elle une ambition et des rigueurs politiques qui sont haïssables chez tout le monde. On peut dire que M^{me} de Maintenon intrigua pour le bien, comme tant d'autres intriguent pour le mal. Ses deux grands torts furent son ingratitude envers M^{me} de Montespan, qui avait été la première cause de sa fortune, et ses violences envers les protestans, dont elle avait suivi le culte avec ardeur dans sa jeunesse; et elle ne paraît pas s'en être jamais repentie, parce qu'elle crut de bonne foi, ou qu'elle parvint à se persuader avoir dû agir ainsi pour le triomphe de la morale et de la vraie religion.

Au surplus, elle soutint et consola Louis XIV dans les revers du sort, et le rendit aussi grand que ses malheurs dont il eût pu se laisser accabler, sans le secours de ses douces et éloquantes exhortations. Les plaisirs et les erreurs du roi n'avaient jamais mis le moindre trouble dans le gouvernement; et, plus tard, les cruels retours de la fortune n'ont point troublé l'ame du roi. C'est pourquoi Louis XIV restera toujours comme le soleil de la royauté, malgré

les nuages qui l'ont voilé vers le soir de sa vie et les insultes que lui ont jetées d'en bas quelques blasphémateurs.

Le goût de la poésie et des choses d'esprit n'abandonna jamais M^{me} de Maintenon, et la postérité n'oubliera pas que c'est à elle que la France doit *Esther* et *Athalie*, qu'elle fit composer par Racine, et qu'elle fit représenter par ses chères élèves de Saint-Cyr : spectacle unique, où des prélats et des jésuites s'empressaient de se faire inviter, et où présidait le grand roi qui applaudissait le grand poète. Hélas ! tout cela n'empêcha pas Racine de mourir quelques années après de la douleur d'avoir un peu déplu à Louis XIV. Étrange petitesse du génie ! On sait en effet que M^{me} de Maintenon ayant demandé à Racine un mémoire qui peignit à grands traits la misère et les souffrances du peuple, elle présenta ce mémoire au roi, qui en témoigna de l'humour. Elle eut alors la faiblesse d'en nommer l'auteur, et celle de ne pas le défendre ; car elle oubliait tout, quand elle craignait de choquer les sentimens du roi. Racine, plus faible encore, fut pénétré d'un chagrin qui le con-

duisit au tombeau. Que de mystères dans l'ame humaine !

Et quelle chose plus inconcevable que l'épouse de Louis XIV regrettant bien des fois son premier mari, son pauvre difforme Scarron ! Et, à y regarder de près, cela s'explique : M^{me} Scarron était jeune et belle, et encensée par tout ce que Paris renfermait de seigneurs élégans et spirituels ; car le poète Scarron, tout misérable qu'il était, voyait les plus grands personnages de la cour, tant l'esprit et le talent ont toujours été, en France, une aristocratie qui va de pair avec toutes les autres. — La femme de Louis XIV, ayant gagné des années et perdu autant de charmes, n'avait pour courtisan que le vieux roi, et ne voyait intimement que trois ou quatre vieilles femmes... En vérité, l'or et la puissance de plus ne compensent point les beaux seigneurs et les bons rires de moins : cela est juste et providentiel. Quand je vois un ambitieux triste, et un riche ennuyé, je me dis : Il doit y avoir bien des pauvres joyeux, bien des petits contents. Mon Dieu ! que vous êtes sage et bon !...

Aussi, Voltaire remarque fort judicieusement que, dans l'épithaphe de M^{me} de Maintenon, ces messieurs des Inscriptions ont trop affecté d'oublier le nom de Scarron. Ce nom n'est point avilissant, et l'omission ne sert qu'à faire penser qu'il peut l'être. Mais les flatteurs de rois!... on les retrouve dans les épithaphes comme dans les épithalames. La mort n'y fait rien, parce qu'il y a toujours des vivans dont ils attendent la pratique.

Le passage suivant d'une lettre de la veuve de Scarron est fort curieux, en ce qu'il réhabilite le caractère d'un poète dont l'esprit avait pris un mauvais tour. Après la mort de son mari, un homme à la mode, le marquis C*** lui offrit sa main. C'était un riche parti; elle le refusa. « Que pensez-vous, écrit-elle alors, de la comparaison qu'on a osé faire de cet homme avec M. Scarron? Grand Dieu! quelle différence! sans fortune, sans plaisirs, mon mari attirait chez moi la bonne compagnie; celui-ci l'aurait haïe et éloignée. M. Scarron avait cet enjouement que tout le monde sait, et cette bonté d'esprit que personne ne lui a con-

» testée ; celui-ci n'a l'esprit ni brillant, ni
» solide, ni badin : s'il parle, il est ridicule.
» Mon mari avait le fond excellent ; je l'avais
» corrigé de ses licences ; il n'était ni fou, ni
» vicieux par le cœur, d'une probité recon-
» nue, d'un désintéressement sans exemple ;
» C*** n'aime que ses plaisirs ; il n'est estimé
» que d'une jeunesse perdue, livré à ses pas-
» sions stupides, dupe de ses amis, haut, em-
» porté, avare et prodigue ; au moins, m'a-
» t-il paru tout cela. » — Ne trouvez-vous pas,
mesdemoiselles, que cette lettre fait le plus
grand honneur au bon sens et même au bon
cœur de M^{me} de Maintenon ?

La fondation de l'établissement de Saint-Cyr suffirait pour illustrer cette femme illustre à tant de titres. Son tombeau, placé au milieu de la communauté, sans doute pour que l'ombre de la fondatrice veillât encore sur ses filles adoptives, eut, en 1793, les honneurs de la profanation et de la destruction. Les révolutionnaires la traitèrent en reine. Mais la troisième année du consulat de Bonaparte, les élèves au collège de Saint-Cyr élevèrent un nouveau monument à M^{me} de Maintenon, avec

cette inscription qu'on y lit encore aujourd'hui :

Elle fonda Saint-Cyr, édifia la France ;
Son tombeau fut détruit, ses restes outragés :
La jeunesse en gémit, et la reconnaissance
Érige une autre tombe à ses mânes vengés.

Ce qu'il y a de glorieux encore pour M^{me} de Maintenon, c'est que l'empereur Napoléon conçut en partie l'idée et le plan de ses magnifiques établissemens d'Écouen et de Saint-Denis, d'après les bases et les réglemens de l'institution de Saint-Cyr.

Et ce qu'il y a de bizarre dans tout cela, c'est que le couvent de Saint-Cyr, créé pour l'éducation de trois cents demoiselles, est à présent une école militaire ; et que, d'un autre côté, cinq cents jeunes filles de la Légion-d'Honneur ont remplacé dans leurs cellules les vieux moines de Saint-Denis.

On a vu de jeunes lions s'établir quelquefois dans les frais refuges désertés par les gazelles, et des essaims de blanches colombes s'ébattre innocemment sur les hautes solitudes du pélican détrôné par la mort, ou tombé en captivité. Des chênes vigoureux pousseront peut-être un jour dans ce champ de blonds épis ; et

peut-être aussi, des familles de roses variées souriront-elles plus tard au bord de ce lac attristé qu'ombrage maintenant la race monotone des noirs sapins.

Toutes les choses de ce monde changent de destination; les hommes n'en auront jamais qu'une : c'est de se conduire ici-bas de manière à être bien reçus là-haut.



PRASCOVIE LOPOULOFF.

(La Piété Filiale.)

Une fille ! une fille ! oh ! que j'aie une fille !
C'est plus tendre, plus doux, cela vous aime mieux !
ERNEST LEGOUVÉ.

L'esprit consolateur qui guérit tous les maux,
Comme un premier rayon de l'aube matinale,
S'échappe, étincelant, d'une ame virginale.
GASPARD DE PONS.

Tu pars ; adieu, pauvre petite !
CAVÉ.

Comme elle a froid ! contre la neige,
Pour cet enfant, quoi ! pas d'abris !
CHARLES VOLLÉE.

L'adversité fut sa nourrice.
EDOUARD MAGNIEN

Et parmi tout cela, c'est une jeune fille
Dont les petits pieds blancs se hâtent, dont l'œil brille !...
CORDELIER DELANOUE.

Par les mauvais chemins, les neiges et les glaces.
EDWARDS.

Mais elle n'a pas fait naufrage,
Car Dieu lui parlait dans l'orage,
Et du doigt lui montrait l'écueil.
ALP. LEFLAGUAI.

Ce récit est du sien une fidèle image :
Tout s'y trouve, excepté la douceur du langage.
ADOLPHE SAINT-VALRY.





Prascovie Lopeuloff

PRASCOVIE LOPOULOFF.

(La Piété Filiale.)

Qui ne connaît et n'adore les miracles de l'amour maternel ? Quel est le barbare qui ne sait pas que l'héroïsme et la tendresse ont leur apothéose dans le cœur d'une mère ?

Oh ! l'amour d'une mère ! amour que nul n'oublie !
Pain merveilleux , qu'un Dieu partage et multiplie ,
Table toujours servie au paternel foyer,
Chacun en a sa part , et tous l'ont tout entier !

Voilà des vers aussi beaux que le sentiment qu'ils expriment : ils sont de M. Victor Hugo.

Eh bien ! il y a quelque chose , non pas de plus tendre et de plus fort , non pas de plus intelligent et de plus dévoué , non pas de plus héroïque et de plus pur que l'amour maternel , mais peut-être de plus sublime et de plus divin par sa nature : c'est l'amour filial. — C'est que l'amour maternel , en même temps qu'il est une des plus adorables vertus , est cependant un des plus impérieux besoins du cœur et presque une des conditions phénoménales de l'organisme. Il y a du sang et de la chair dans

le principe de cette passion dont les actes sont d'une puissance et d'une beauté surhumaines. L'enfant est une partie de la mère ; elle ne peut sans déchirement se détacher de sa vue ou de son souvenir, ni des sollicitudes ou des fatigues qui lui viennent de lui. Elle se pare de ses grâces, elle rayonne de ses joies ; car il n'est pas *un autre* pour elle ; car elle vit en lui comme l'arbre dans ses branches. Et elle souffre de ses souffrances, elle en souffre même physiquement, comme un pauvre blessé, qui n'a plus qu'une main, a mal encore à celle qu'on lui a coupée. Et puis, l'amour maternel, c'est l'instinct conservateur de la création. Otez à la mère cet ineffable sentiment qui s'agrandit avec les besoins de l'enfant, se fortifie par la douleur et s'enrichit par les sacrifices ; alors les races périront et le monde cessera. Aussi, le Créateur a-t-il répandu à flots cet amour intarissable dans toutes les espèces qui ont la vie, comme dans la noble famille humaine ; aussi, une mère qui n'aime pas son enfant est-elle une monstrueuse exception, une rare et triste anomalie dans l'ordre naturel : hélas ! et combien a-t-on vu de fils indifférens ou ingrats !.... C'est que le sang ne

remonte pas, c'est que les générations regardent et marchent devant elles, c'est enfin que l'amour filial, à l'âge de raison, est une passion de l'ame qui n'a rien d'instinctif, un pur mélange de ce que la reconnaissance a de plus fervent, la soumission de plus admirable, et la vénération de plus sacré, une vertu de notre libre arbitre. Le principe en est tout spirituel, les mystères de l'organisation y sont étrangers. Aussi, comme toutes les vertus, l'amour filial porté à son point suprême est-il clairsemé sur la terre; aussi Dieu nous commande-t-il d'honorer nos père et mère; et il ajoute : *afin de vivre longuement*, comme pour offrir une prime à notre obéissance !... Il n'a rien prescrit ni rien promis aux mères et aux pères pour qu'ils aiment leurs enfans; il a fait leurs cœurs de telle sorte qu'ils lui désobéiraient à lui-même s'il leur commandait l'indifférence. L'amour filial est tellement divin, qu'on lui a donné le nom de piété dans toutes les langues, et qu'il fut le seul amour de notre Seigneur parmi nous. Jésus-Christ, c'est le fils; le fils adorant et priant le père, et accomplissant sa loi avec délices, quelque sévère qu'elle fût, et, dans toutes les angoisses

de la vie et de la mort, s'écriant : *Mon père!* et se trouvant fortifié. La vertu que le Sauveur a choisie en revêtant notre humanité sera éternellement la première des vertus chez les hommes. De là vient le culte d'admiration qui s'attache aux rares et sublimes exemples d'amour filial. Quel front oserait ne pas se courber devant cette jeune femme romaine qui allaite son vieux père condamné à mourir de faim? ou devant ce pauvre enfant muet, qui tout-à-coup invente la parole pour sauver sa mère que des assassins allaient égorger? ou devant M^{lle} de Sombreuil qui boit le sang des morts pour racheter celui dont elle tient la vie? ou devant toi, sainte héroïne de quinze ans, qui, du fond de la Sibérie, conçois dans ton cœur filial et nourris, pendant trois années, le pieux et redoutable projet de te rendre seule à Saint-Pétersbourg, qui pars en effet, sans autre soutien que ta foi, sans autre espoir que la pitié des hommes, et qui, de déserts en déserts, de forêts en forêts, de fleuves en fleuves, de neiges en neiges, de hameaux en hameaux, de cités en cités, de refus en refus, d'outrages en outrages, marches, marches toujours vers le sud, et arrives enfin dans la ville

des czars et dans le palais de Paul I^{er}, en criant : Grâce, grâce pour mon père ! puis repars vers le nord, ses lettres de rappel à la main, et t'en retournes au ciel, quand il est sorti lui-même de la terre d'exil !....

Cette vénérable enfant, c'était Prascovie Lopouloff, la fille d'un noble officier, exilé à Ischim, sur les frontières du gouvernement de Tobolsk. Et de cette pure et naïve histoire, M^{me} Cottin a eu le mauvais goût de faire le fort joli roman d'*Élisabeth*, où le caractère et les aventures de l'héroïque voyageuse ont été défigurés comme son nom. Cela n'est pas bien d'avoir voulu immortaliser la fausse Élisabeth au détriment de la vraie Prascovie. Heureusement, M. Xavier de Maistre est venu depuis avec sa touchante et simple narration de *la Jeune Sibérienne*, rétablir tout ce que la romancière avait altéré ; heureusement, il a aussi la supériorité du talent, et cette fois encore la gloire se rangera du parti de la vérité. C'est donc le nom de Prascovie qui recueillera les respectueuses larmes des âges futurs. Puissent, mesdemoiselles, le peu de mots que je vais lui consacrer ici, ne pas être désagréables à sa mémoire et se graver dans

vosre souvenir comme un sommaire exact du livre de son historien , comme l'humble mais fidèle esquisse d'un tableau qu'une main habile a tracé et qui n'est pas à la portée de tous les yeux.

I.

Pourquoi Lopouloff avait-il été exilé en Sibérie avec sa femme et leur petite Prascovie , âgée alors d'un an ? On l'ignore. La Sibérie est la Bastille de la Russie. Il n'y a bien souvent de visible que l'horreur de ce long supplice , le crime reste bien souvent inconnu..... quand il y a crime. D'ordinaire , le gouvernement envoie mourir là les hommes qui paraissent dangereux à sa politique ou à la tranquillité du pays. Quelquefois , un ordre secret forme toute la procédure et tout le jugement. C'est une méthode excellente pour l'arbitraire et les vengeances personnelles des grands. Mais ne nous hâtons pas trop de blâmer les autres , et de nous vanter aux dépens des nations arriérées. Et n'avons-nous pas eu , nous Français , en pleine civilisation , nos condamnations barbares , nos tribunaux révolutionnaires ? ces assassinats légaux plus nombreux en deux

ans que tous les actes cruels du despotisme en deux siècles, se commettaient au grand jour, devant tous, et avec les formes extérieures d'une justice hypocrite, ajoutant ainsi à l'atrocité une sacrilège ironie ! Hélas ! à quoi servirait d'améliorer les institutions si les hommes ne devenaient pas meilleurs ? Que font les bonnes lois si les mauvaises passions continuent de les appliquer ? C'est le cœur humain, ce sont les mœurs d'un peuple qu'il faut d'abord s'efforcer de convertir au bien ; et la religion seule est habile à cette œuvre. Les législateurs pourront ensuite élever leur édifice sur cette base solide, sans quoi il n'y aura jamais de progrès réel que sur le papier. Mais nous voilà bien loin de la Sibérie ; j'y reviens.

Jetée toute petite dans cette affreuse contrée, et dans une misère non moins affreuse ; n'ayant autour d'elle que des compagnons d'exil et que le morne spectacle de ses propres destins, sans aucune nouvelle du dehors, sans un seul livre ni un seul voyageur pour lui dire : « Il y a autre chose que cela, » Prascovie, à quinze ans, pensait encore que les cieux, la campagne, les hommes, la vie, étaient partout comme en Sibérie, car ses parens ne

parlaient jamais devant elle d'un pays ou d'un sort plus beau, ni surtout d'un passé plus heureux, de peur d'éveiller dans sa jeune ame des regrets inutiles et d'impossibles désirs. Et les autres exilés se taisaient aussi de peur que leurs discours ne parvinssent aux oreilles de leurs gardiens, et qu'on ne les envoyât se plaindre aux échos des mines. La pauvre enfant supportait donc sans murmure, et presque sans tristesse, une destinée qu'elle croyait être la même pour tous, et chaque soir elle déposait au pied de la croix le fardeau de ses fatigues et de ses souffrances; car, ignorante de tout le reste, elle avait appris la religion, la plus belle science, et, avec ses jolies mains de demoiselle et ses forces qui n'étaient que dans son cœur, elle travaillait à la terre et aux plus rudes emplois du ménage, par toutes les saisons et à tous les momens, pour gagner la vie de ses parens bien aimés; et ployait et se relevait sous la lourde tâche, sans s'imaginer qu'il y eût pour aucun mortel, ni sort plus doux, ni récompense, ni repos, si ce n'est dans le ciel : en vérité, elle se trompait de bien peu.

Un soir que, dans son réduit, elle avait prolongé ses prières plus tard que de cou-

tume , parce que c'était la fête de sa sainte patronne , elle entendit comme des sanglots et des plaintes dans la chambre de ses parens ; elle approcha son oreille et ses yeux de la cloison mal jointe..... Son père pleurait abondamment, et il laissait tomber avec ses pleurs des paroles de désespoir et presque de malédiction. Il épanchait son ame dans le sein de sa compagne qui ne pouvait pas le consoler, et il repassait toute sa vie, d'abord si douce et si honorée, dans les villes et dans les camps , puis empoisonnée par les injustices des hommes, puis flétrie et reléguée aux bornes glacées du monde par un arrêt terrible. Et il rappelait une à une, avec ce rire amer qui va en douleur où les larmes ne peuvent atteindre , toutes ses supplications repoussées, les preuves méconnues, ses démarches infructueuses, ses lettres sans réponse, ses cris sans écho, et puis il disait : « Dieu sait que je souffrirais avec résignation si j'étais seul à souffrir, mais toi , ma compagne fidèle..... mais notre chère enfant , notre bonne Prascovie qui dort là, tandis que nous veillons dans les angoisses !... Ah ! devrait-on donner le jour à des êtres qui n'hériteront de nous que l'opprobre et la mi-

sère !... » et il retombait sur son lit en versant des torrens de larmes où se mêlaient encore quelques imprécations que la plus horrible souffrance même ne devrait jamais préférer.

Ce fut comme une affreuse lumière qui passa devant les yeux de Prascovie , et qui lui révéla le sombre et profond abîme de malheurs où sa famille était plongée. Elle se jeta de nouveau à genoux pour achever sa prière... et la pensée d'aller à Saint-Pétersbourg implorer la grâce de son père descendit tout-à-coup sur elle, comme un éclair des cieux , comme la colombe mystique. La jeune fille en ressentit un charme inquiet , un trouble délicieux. Toute la nuit, elle caressa ou repoussa cette idée comme une inspiration de son bon ange, ou comme une tentation de l'esprit malin. Elle n'osait s'y abandonner et ne pouvait s'y soustraire , ballottée sans cesse entre un désir invincible et des obstacles insurmontables. Long-temps elle cacha ce projet confus au fond de son cœur ; mais il s'éclaircissait, grandissait , se fortifiait de jour en jour. Elle en devint obsédée au point qu'elle ne vivait plus que par cela et pour cela. Il y avait, non loin

de la maison, un bois de bouleaux, et dans ce bois un arbre, plus grand et plus beau que les autres, qu'elle avait adopté pour y prier Dieu. Tous les matins elle y venait demander au maître de toutes choses d'éclairer son esprit et de lui dicter son devoir; et, chaque fois, telle était son exaltation doublement pieuse, qu'il lui semblait ouïr une voix d'en haut qui disait : « Va à Saint-Pétersbourg et tu obtiendras la grâce de ton père; » comme Jeanne d'Arc vit jadis, sous *l'arbre des Fées*, deux anges du Seigneur qui lui ordonnèrent de ceindre le glaive pour aller sauver le roi et la France. C'en était trop; sa préoccupation était si forte que sa mère lui avait fait plusieurs fois de vifs reproches sur sa négligence à ses travaux domestiques; son secret lui échappait; elle ne pouvait plus le contenir.... Enfin, après bien des hésitations, elle se hasarda un matin à en faire l'aveu complet à son père. Les paroles osaient à peine sortir de sa bouche, comme s'il se fût agi d'une confidence coupable; car bien souvent nous sentons qu'une chose qui nous paraît toute naturelle, parce que nous nous en sommes long-temps bercés, doit sembler extravagante à ceux qui n'y ont

pas encore songé. C'est ce qui attendait Prascovie.

Le père se moqua d'elle : « Ma femme , tu ne sais pas , nous avons trouvé un puissant protecteur. Voilà notre fille qui va partir pour Saint-Pétersbourg et qui veut bien se charger de parler de nous à l'empereur. » La mère gronda : « Elle ferait mieux d'être à son ouvrage que de s'occuper de pareilles folies. » Et, comme Prascovie insistait , ne se laissant décourager, ni par la colère , ni même par le persiflage , tous les deux la couvrirent de larmes et de caresses : « Chère enfant , veux-tu donc nous quitter, toi, la seule fleur de notre désert , la seule étoile de notre nuit ? Hélas ! quand tu reviendrais..... si tu revenais, nous serions morts de ton absence..... c'est là cette liberté que tu nous aurais rendue ! viens sur notre cœur , les mères et les pères ne sont jamais exilés dans les bras de leur enfant ! — Et pourtant, vous êtes malheureux , mon père ; vous l'avez dit , je l'ai entendu , et moi, je ne veux pas que vous soyez malheureux, et Dieu, qui m'a suscité mon dessein , saura bien me donner la force de l'exécuter. »

Cependant, les refus de ses parens étaient

inexorables ; son père lui avait défendu de lui reparler de ce projet insensé ; tous les moyens lui manquaient , et sa mère tomba malade et fut bien long-temps à se rétablir. Prascovie était donc de plus en plus enchaînée à ses devoirs de famille. Trois années se passèrent ainsi. Il n'était plus question de rien ; mais la même foi et le même espoir vivaient dans le cœur de la jeune fille. Ses prières avaient toujours le même objet, et Dieu la soutenait toujours dans sa pieuse résolution. Que ne peut la volonté d'accord avec la vertu ? La petite Prascovie était devenue une femme : ses forces, sa grâce, sa raison, tout avait grandi si étonnamment que ses parens la regardaient eux-mêmes avec une sorte de respect, et que sa parole avait acquis sur eux une autorité dont ils souriaient avec orgueil. Aussi, lorsqu'un soir, après ces trois années, Prascovie leur redemanda solennellement la permission d'aller à Saint-Pétersbourg, ils ne trouvèrent plus un mot contre ce projet qu'ils croyaient oublié. Tant de persévérance les consterna, et ce fut presque machinalement que Lopouloff se leva et alla lui chercher une feuille de papier pour qu'elle fit écrire par un

savant du lieu la demande d'un passe-port au gouverneur de Tobolsk , formalité indispensable pour le voyage. Mais comment faire parvenir cette demande et surtout la faire appuyer auprès du gouverneur ? Tout ce que désiraient les parens de Prascovie, c'était qu'aucune bonne occasion ne se présentât... Le lendemain même un étranger passa, qui se chargea du message. « Quel singulier hazard , s'écria-t-on dans tout le village d'Ischim , où la nouvelle s'était répandue à l'instant !—Quel signe de la Providence , s'écria Prascovie en tombant à genoux ! » Et depuis ce moment une sérénité ineffable se répandit sur ses traits et ne s'altéra plus. Cependant, le passe-port sera-t-il accordé ? le gouverneur de Tobolsk en était très-avare pour les parens des exilés. Lopouloff espérait bien ne pas obtenir cette faveur, et on le traitait assez mal pour le rassurer..... Le passe-port arriva sans retard et sans difficulté. Le père frémit. Prascovie, comme sûre de ne pouvoir plus être refusée , se contenta de lui demander sa bénédiction pour ce grand voyage. « Que faire avec cette enfant ? s'écria le vieillard, il faudra bien la laisser partir ! »

II.

Le jour fatal ou sauveur fut fixé au 8 septembre. L'heure venue : « Il faut nous séparer, » dit Prascovie avec détermination. Alors elle s'assit, et ses parens et deux amis, prisonniers comme eux, en firent autant, comme il est d'usage dans tous les pays russes en pareille circonstance. « Lorsqu'un ami part pour un » voyage de long cours, dit M. de Maistre, au » moment de faire les derniers adieux, le voya- » geur s'assied, toutes les personnes qui se » trouvent présentes doivent l'imiter ; après » quelques minutes de repos, pendant les- » quelles on parle [du temps et de choses in- » différentes, on se lève, et les pleurs et les » embrassemens commencent. Cette cérémo- » nie, qui, au premier coup-d'œil, paraît insi- » gnifiante, a cependant quelque chose d'inté- » ressant. Avant de se séparer pour long-temps, » peut-être pour toujours, on se repose encore » quelques momens ensemble, comme si l'on » voulait tromper la destinée et lui dérober » cette courte jouissance. » Cette petite halte anticipée au sein de la famille donne bon courage au voyageur.

Voyez-vous, d'un côté, cette mère et ce père rentrant mornes dans leur étroite cabane... si spacieuse maintenant; et, d'un autre côté, cette belle jeune fille jetée toute seule avec un seul rouble en argent pour tout trésor, sur l'interminable route qui conduit à Saint-Pétersbourg par Moscou, pauvre esquif lancé au milieu des flots et des vents, sans rames et sans boussole, mais que le pilote invisible dirige vers le rivage inconnu. Elle allait chantant des cantiques où le nom de son père était béni avec celui de Dieu, l'œil fixé à l'horizon du sud, et n'osant penser à l'isolement de ses parens, pour ne point retourner sur ses pas, ni aux sarcasmes et aux mauvais pronostics des habitans et des autres exilés, pour ne point tomber de découragement sur le chemin. La voilà donc à la merci des hazards et des élémens, tantôt, couchant dans une forêt que les bêtes fauves lui cèdent en hurlant; tantôt, s'endormant sur le seuil glacé d'une maison qui ne s'ouvre pas à sa plainte, ou fuyant l'approche de quelques hommes plus grossiers que la brute; ici, repoussée comme une voleuse; là, tout simplement comme une personne qui n'a rien, crime plus que suffisant; quelquefois

pourtant, ayant trouvé un gîte, un repos et quelques secours chez de pauvres gens..... et même chez des riches; mais toujours accueillie, traitée, secourue, consolée comme une sœur, dans tous les couvens qu'elle rencontrait sur sa route. Dans les pays industriels, on voyage maintenant avec mille douceurs; les chemins, les postes et les auberges, tout s'est tellement amélioré! tout a été si bien prévu pour ceux qui ont de l'argent! Mais les pauvres, en voyage, cherchent en vain ces maisons de Dieu qui étaient leurs hôtelleries, et ils n'ont plus leur place à aucune table ni à aucun foyer. Aussi, pourquoi être pauvres? — Pendant des semaines entières, Prascovie faisait la route à pied, et quand plusieurs chemins se croisaient, elle invoquait sa patronne, elle criait : *Mon père!* et prenait toujours celui qu'il fallait. Puis, lorsque ses pieds saignaient, et qu'elle succombait de lassitude, de chaleur ou de froid, des marchands (s'il s'en trouvait d'humains) la faisaient monter sur leurs chariots ou des mariniers sur leurs grands bateaux. Au bout d'un mois de voyage, il lui semblait qu'elle devait être arrivée. Le temps lui paraissait encore plus long que le chemin,

et à chaque clocher qu'elle apercevait dans le lointain elle demandait : N'est-ce point Saint-Pétersbourg ? Comme autrefois les soldats croisés s'imaginaient voir Jérusalem dans tous les villages d'Allemagne ou de Hongrie.

Trois mois s'étaient écoulés, et, de son rouble d'argent, il lui restait encore 20 kopeks, tant elle avait économisé son petit trésor et profité des moindres ressources ou des plus légers secours, lorsqu'un soir, dans un hameau très-pauvre, une femme et son mari, tous deux de très-mauvaise mine et de très-mauvaise humeur, lui donnèrent l'hospitalité après s'être fait long-temps prier. Et comme elle leur racontait, sur leur demande, qu'elle venait de Tobolsk, se rendant à Saint-Pétersbourg, ces vilaines gens se dirent entre eux qu'elle devait avoir une assez forte somme d'argent. A peine fut-elle couchée et la crurent-ils endormie qu'ils fouillèrent son petit paquet et cherchèrent jusque dans ses poches et dans ses chaussures qu'elle avait gardées. La peur l'avait tenue éveillée et l'empêchait de le paraître, et elle recommanda son ame à Dieu, lorsqu'elle aperçut un couteau dans la main de ses hôtes et tout près de sa figure. Par bonheur, ils ne trouvèrent

que les 20 kopeks, et se retirèrent tout honneux, mais persuadés qu'elle ne les avait pas aperçus. Le lendemain de grand matin, Prascovie prit congé d'eux et n'eut garde de leur parler de rien.

Or, on était au mois de décembre, et la saison devenait si rigoureuse que Prascovie ne pouvait plus continuer sa route sans risquer d'être ensevelie sous les neiges. Que devenir ? Le hasard encore, ainsi qu'on appelle tout ce qui arrive par la volonté de Dieu, amena un convoi de traîneaux qui allaient à Ekatherinembourg (la ville de Catherine); on lui fit une petite place au milieu des autres voyageurs, qui étaient tous des paysans. Et la lourde caravane repartit comme une flèche. Mais Prascovie n'avait que des vêtements trop légers; et le froid, après la quatrième journée, était si violent, qu'elle eut une joue gelée, et qu'elle serait morte sans les soins charitables des voyageurs, qui la firent revenir en la frottant de neige, et convinrent entre eux qu'ils lui prêteraient tour à tour leurs pelisses dont ils feraient l'échange à chaque verste. Prascovie s'acquitta envers ses bienfaisans conducteurs en priant Dieu pour eux. On arriva ainsi

sans nouvel accident à Ekatherinembourg. Mais il ne lui restait plus un seul kopek ; tout avait été dépensé pour le trajet et la nourriture.

Elle voyait pour la première fois une grande ville, et se rassurait par le luxe et l'abondance qui régnaient autour d'elle. Son premier soin fut d'aller faire sa prière à l'église, comme elle n'y manquait jamais ; puis elle se fit conduire à l'endroit où l'on vise les passe-ports. Le sien fut trouvé en règle, et on lui dit qu'elle pouvait avec cela se présenter dans toutes les auberges, qu'on lui donnerait ce qu'il lui fallait. Prascovie, dans sa sainte ignorance, prit la chose au mot, et elle allait, d'auberge en auberge, montrant son passeport, et demandant un gîte et quelque nourriture ; mais, à sa mise plus que modeste, on s'enquérât d'avance de ses moyens de payer, et on ne la recevait nulle part. Elle comprit alors que, dans la langue des cités, *donner* est une expression de courtoisie qui veut dire *vendre*, et elle regretta ces grossiers villageois qui ne parlent point poliment, mais qui donnent de temps en temps. Elle retourna donc à l'église, la seule demeure toujours ou-

verte aux malheureux ; et comme elle priait avec abondance de larmes , une dame s'approcha d'elle , et lui dit quelques paroles de bonté et d'intérêt... « O mon Dieu ! s'écria Prascovie , vous ne m'avez donc pas abandonnée... » je sauverai mon père !... » Ces seuls mots redoublèrent la tendre sollicitude de l'inconnue. Elle pria la jeune voyageuse de la suivre ; et , arrivées à son hôtel , M^{me} Milin (que ce nom soit honoré dans les fastes de la bienfaisance !) la fit déjeuner avec elle et une de ses amies , en la comblant de toutes sortes de prévenances. Quand elle fut bien restaurée et reposée , Prascovie leur raconta l'histoire de ses parens et son grand projet. Ces dames lui témoignèrent plus d'admiration que d'espérance , mais lui déclarèrent que , dans tous les cas , elles ne souffriraient point qu'elle continuât son voyage avant le printemps ; la rigueur du froid , le manque absolu de toute bonne occasion de transport , et la sûreté de leur jeune amie (comme elles l'appelaient déjà) , exigeant impérieusement le délai de quelques mois. Prascovie resta donc chez M^{me} Milin comme la fille de la maison.

Les habitudes de l'aisance , la distinction

des manières, l'élégance de la tenue et de la parole, toute cette vie noble, toutes ces mœurs élevées, charmaient la fille de l'exil et du désert sans l'étonner. Les natures d'élite ont en elles-mêmes le type du bien et du beau; elles s'y sentent tout de suite à l'aise. Prascovie n'était donc nullement empruntée au milieu de cette société si nouvelle pour ses yeux; et cependant, Prascovie ne savait ni lire ni écrire!... Condamnée à un bannissement éternel et à de vils travaux, la moindre instruction eût été un malheur de plus pour elle: c'est ainsi du moins qu'avaient pensé ses parens. Comme cette ignorance rehaussait encore la noblesse de ses sentimens et l'héroïsme de son action! M^{me} Milin lui donna des maîtres, et ses progrès tinrent du miracle, comme toute sa destinée. Le printemps venu, sa généreuse protectrice la supplia de rester auprès d'elle, en lui offrant un sort des plus désirables. « Non, madame, non; je n'ai déjà que » trop goûté les douceurs de la vie, tandis que » mon pauvre père!... Ah! laissez-moi partir! » Il le fallut bien; M^{me} Milin s'occupait des apprêts du départ, avec un sentiment de vénération et de terreur, et lui ayant com-

plété en habits, en linge et en argent, un petit bagage qui devait suffire long-temps à ses besoins, elle l'embarqua sur un grand bateau de commerce, sous la protection d'un honnête négociant qui se rendait à Nijeni, à plus de mille verstes d'Ekatherinembourg, et qui s'était chargé de prendre ensuite tous les arrangemens pour la continuation du voyage de Prascovie.

Mais toutes les précautions sont impuissantes à conjurer les vicissitudes de la destinée humaine. A moitié chemin, le négociant tomba si dangereusement malade qu'on fut obligé de le descendre à terre et de le laisser au premier village. Voilà donc Prascovie encore sans protecteur ; et quelques jours plus tard, le bateau, par un violent orage, échoua sur un banc de sable, et elle fut renversée avec trois passagers dans les eaux du Volga. On la sauva ; mais son bagage fut perdu , et la voilà de nouveau sans ressources, avec une santé fortement altérée par ces accidens.

Enfin elle aperçut de loin les tours et les coupoles de Nijeni ; mais quand on l'eut débarquée toute seule sur le port, au milieu de cette foule déserte d'étrangers indifférens, le

découragement la terrasse pour la première fois : elle se trouvait aussi dénuée que jamais, et depuis la douce intimité des dames d'Ekatherinembourg, l'attitude et les démarches d'une suppliante lui paraissaient impossibles. Il y avait un peu d'orgueil dans cette répugnance, et Prascovie entra dans une église sur le quai, pour en demander pardon à Dieu. Cette église dépendait d'un couvent de religieuses... aucun des soins de l'hospitalité ne manqua donc à la voyageuse. Puis, quand elle eut raconté son histoire, les sœurs l'entourèrent de marques d'intérêt et d'admiration, et la supérieure la logea près de sa chambre et la combla de caresses. Après quelques jours de repos, on lui demanda quels étaient ses désirs... « Je n'en ai qu'un, répondit-elle, » c'est qu'on puisse me donner les moyens » d'aller à Saint-Pétersbourg, afin d'obtenir » de l'empereur la grâce de mon père. En- » suite, il y en a encore un que je n'attends » que de vous, ma mère, ajouta-t-elle en tombant aux pieds de l'abbesse, c'est que vous » me permettiez, quelle que soit l'issue de » ma démarche, de revenir prendre le voile » dans votre couvent. J'ai toujours eu l'idée

» de me consacrer à Dieu , quand j'aurais tout
» fait pour mon père. » Ce vœu fut un bon-
heur et une gloire pour le monastère , et on
y faisait les préparatifs du nouveau départ ,
lorsque Prascovie fut atteinte d'une grave et
dangereuse maladie , suite de sa chute dans le
Volga (il lui manquait cette dernière épreuve) ;
et comme , après quatre mois de souffrances
et d'un traitement sévère , les symptômes de-
venaient de plus en plus alarmans , les bonnes
sœurs pleuraient et se désolaient autour de
son lit ; mais elle , toute mourante , leur disait
avec un sourire inspiré : « Pourquoi ces lar-
» mes et ces inquiétudes sur moi?.. je n'ai pas
» encore sauvé mon père ! » En effet , elle re-
prit ses forces , et partit en traîneau couvert
pour Moscou , chargée de bienfaits et de re-
commandations. Elle resta quelques jours dans
la ville sainte , chez une dame à laquelle l'ab-
besse l'avait adressée , et qui la confia jusqu'à
Saint-Pétersbourg à un marchand qui voya-
geait dans sa propre voiture.

III.

Saint-Pétersbourg ! la ville neuve , la ville

des palais, la Rome des czars, la création de Pierre-le-Grand ! la voilà donc enfin ! Voilà donc l'héroïne filiale au terme des obstacles et des périls ! ou plutôt, de nouveaux périls et de nouveaux obstacles ne vont-ils pas s'offrir devant elle ?

C'était au mois de février : dix-huit mois s'étaient passés depuis que Prascovie avait quitté ses parens ; et, dans cet intervalle, l'empereur Alexandre avait succédé à Paul I^{er}. De nombreuses grâces avaient été accordées pour le couronnement du jeune czar ; mais les prisonniers d'Ischim n'étaient pas au nombre des amnistiés. Les choses en étaient là lorsque Prascovie arriva dans la capitale de toutes les Russies.

« Moi qui ai franchi de si énormes distances, » se disait-elle, je n'ai plus que deux pas à » faire ! je touche des yeux ce palais ; dont un » monde entier me séparait ! Tout est fini : » merci, mon Dieu, qui m'avez conduite ! » Hélas ! deux pas sont quelquefois plus longs que douze cents lieues, si on a les pieds enchaînés, ou si on prend une fausse direction !

Le premier ébahissement qui paralyse une pauvre jeune étrangère dans une si grande

ville, l'embarras de savoir comment s'y prendre pour les moindres démarches et les plus simples visites; la difficulté de trouver les adresses de certaines personnes pour qui l'on a des lettres de recommandation, ou les personnes elles-mêmes, qui sont parties, sorties, ou veulent l'être; puis, avoir pour conducteur un marchand qui est tellement occupé de ses intérêts, qu'il a fort peu de temps pour les vôtres; de tout cela, il résulte que, pendant le premier mois, Prascovie ne fit pas autre chose que se demander ce qu'il y avait à faire. Pour comble de guignon, le marchand fut appelé à Riga par ses spéculations, et il laissa Prascovie sous la tutelle de sa femme, qui, toute bonne qu'elle était, n'était pas bonne à grand'chose.

Ajoutez à tous ces embarras qu'une des dames pour lesquelles ses amies d'Ekatherinembourg lui avaient donné des lettres, logeait de l'autre côté de la Newa, et qu'il était impossible de traverser le fleuve, à cause de la débâcle qui approchait. C'est alors que des conseillers maladroits donnèrent à Prascovie l'idée d'adresser une supplique au sénat, pour faire reviser le procès de son père, afin de ne

pas perdre de temps, disaient-ils, et que l'affaire fût déjà en bon train quand elle pourrait trouver et voir les personnes à qui elle était recommandée. On resta quinze jours avant de faire rédiger la supplique par un écrivain qui la rédigea fort mal. Puis, sans donner à l'innocente solliciteuse aucune instruction, et sans que personne se chargeât de l'accompagner, on lui dit d'aller au palais du sénat, et de remettre son papier au premier sénateur qu'elle rencontrerait. En vérité, les cœurs de ces *obligeans* étaient aussi glacés que la Newa.

Figurez-vous une pauvre jeune fille, toute seule dans le grand escalier du sénat, tendant sa pétition à tous ceux qui passaient, persuadée que tout le monde était sénateur dans cet escalier, et ne trouvant jamais que des regards ou des mains qui se détournaient. Une fois seulement, un *monsieur tout d'or* s'arrêta... et lui donna quelque monnaie, comme à une mendiante. Et tous les jours c'était ainsi. Les fêtes de Pâques arrivèrent; le sénat fut fermé. Prascovie s'approcha des sacremens avec une sainte ferveur, et y puisa un nouveau courage que la femme du marchand ne partageait guère. « A votre place, lui disait-elle, je lais-

» serais là mes démarches et les sénateurs ;
» c'est tout comme, ajouta-t-elle, en lui mon-
» trant la grande statue de Pierre-le-Grand ,
» c'est tout comme si vous présentiez votre
» supplique à cette statue que voilà. — Et
» pourquoi pas ? répondit Prascovie ; Dieu est
» tout-puissant , et , si telle est sa volonté , il
» peut forcer cet homme de fer à se baisser et
» à prendre ma supplique. » Et la marchande
de rire.

Enfin, le marchand revint, et tout surpris, au moins, de retrouver Prascovie encore dans sa maison, il se donna un peu de mal pour lui faire du bien, c'est-à-dire qu'il s'informa sérieusement, cette fois, de la demeure des personnes pour qui la jeune voyageuse avait des lettres. Cela fait, il la conduisit chez M^{me} de L..., qui l'accueillit comme une ancienne amie, et chez la princesse de T..., qui la retint dans son hôtel avec toutes sortes de grâces. On voyait que M^{me} Milin avait passé par là. Prascovie leur fit le récit naïf de ses malheurs, de son voyage et de son projet. On promit de s'intéresser vivement au succès de son entreprise ; mais la princesse était toujours malade, et il n'était pas facile à l'autre dame de trou-

ver une personne assez puissante ou assez bienveillante pour intercéder auprès de l'empereur. Et en attendant, les jours et les mois s'écoulaient ; et Prascovie, dans le grand monde, était un objet de curiosité plus que d'intérêt, et on souriait de ses ingénuités, et tous les oisifs lui demandaient à tout propos des détails sur sa famille, sur ses premières années, sur ses aventures ; mais elle ne répondait qu'avec beaucoup de circonspection, n'aimant, ni les interrogations banales, ni surtout les éloges outrés sur ce qu'elle avait fait si naturellement. « Mon Dieu ! se disait-elle quel-
» quefois, tous ces grands personnages n'ai-
» ment donc guère leurs parens, qu'ils sont
» si étonnés de si peu de chose ! » Un jour, le comte de *** lui demanda étourdiment quel était le crime de son père. « Monsieur, lui
» répondit-elle froidement, un père n'est ja-
» mais coupable pour sa fille, et le mien est
» innocent. »

Peu à peu, Prascovie, par son caractère doux et fort en même temps, par son esprit si juste et si fin, par ses vertus et sa piété si vraies, avait conquis l'estime et les sympathies de tous les cœurs honnêtes et délicats.

Les autres suivirent, comme toujours, quand la nouvelle se répandit que l'impératrice-mère avait désiré que la jeune Sibérienne lui fût présentée. Tout le monde alors voulut y avoir contribué; et lorsque Prascovie raconta l'accueil plein de bonté que lui avait fait sa majesté, et la pension qu'elle lui avait donnée, avec l'assurance de parler à l'empereur, son fils, de la grâce de Lopouloff, oh ! alors, l'intérêt général ne connut plus de bornes ; il n'y eut pas un homme en place qui ne lui offrit sa protection avec une effusion de cœur dont elle était touchée jusqu'aux larmes, la pauvre enfant ! et toutes les dames, sans exception, s'aperçurent qu'elle avait de fort beaux yeux noirs et une physionomie distinguée. Ce fut bien autre chose le jour où elle reçut l'ordre de se rendre à une audience particulière de l'empereur. Quarante grands seigneurs ou grandes dames sollicitaient le bonheur d'y conduire leur *jeune amie*, et il aurait fallu qu'elle montât dans quarante équipages.

En approchant de l'empereur, ses genoux fléchirent ; mais c'était du respect, et non de la crainte. L'empereur est le père de tous ses sujets, pensait-elle, et ce mot de père la ras-

surait. Après avoir écouté Prascovie pendant quelques minutes : « Mademoiselle, dit l'em- » pereur, je n'accorde pas la grâce de votre » père... mais, ajouta-t-il avec une douceur » ineffable, j'ordonne la révision de son pro- » cès. — Ah ! il est sauvé !... » s'écria Prascovie, en tombant encore à genoux. la jeune impératrice régnante la releva en l'embrasant, et lui fit un présent de cinq cents roubles.

Prascovie, de retour chez la princesse de T..., ne pouvait pas suffire à de si délicieuses émotions ; elle s'évanouit. Les misères et les souffrances de tout genre l'avaient trouvée pleine de forces... elle n'en avait plus pour le bonheur. Quelques jours après, elle reçut l'avis de la réhabilitation et du rappel de son père. Un courrier allait partir en toute hâte, avec une forte somme d'argent, pour le chercher au fond de son exil ; mais l'empereur, par un surcroît de bonté, faisait demander à Prascovie ce qu'elle désirait pour elle-même. Elle répondit, sans hésiter un instant, qu'elle suppliait sa majesté d'accorder la grâce de deux prisonniers, amis de son père, qui, lorsqu'elle était partie de Sibérie, avaient voulu lui faire accepter, pour l'aider dans sa route,

dix kopecks, leur seule richesse. L'empereur lui fit écrire sur-le-champ que son désir était rempli, et la lettre contenait pour elle-même le brevet d'une pension digne de tant d'héroïsme et de délicatesse.

Dès ce moment, Prascovie fut lancée dans toutes les fêtes du luxe et des arts. Son imagination ardente et son ame passionnée s'y laissaient emporter avec autant de délices que de candeur. « Je puis donc à présent me livrer sans remords au plaisir ; je vais revoir mon père, mon père innocent et honoré ! » Mais elle se ressouvenait bien vite de la promesse qu'elle avait faite à l'abbesse de Nijeni, de consacrer ses jours à Dieu. Ce n'était pas trop que l'abandon complet de sa vie pour bénir et glorifier ce Dieu qui l'avait si visiblement protégée ; et puis, la longue habitude du malheur avait déposé dans son cœur un mystère de mélancolie qui ne pouvait s'accommoder longtemps des bruyantes joies du monde.

Elle quitta donc tous ses amis et protecteurs de Saint-Pétersbourg, en leur disant qu'elle ne les quittait que pour le protecteur et l'ami suprême, et elle se rendit à Nijeni, où elle avait écrit à ses parens qu'elle les attendrait,

sans leur faire part de son pieux dessein. Quelle gloire et quelle allégresse pour le couvent ! Elle prit aussitôt le voile. Quand Lopouloff et sa femme furent arrivés, la supérieure les manda chez elle. | « Et Prascovie ? s'écrièrent-ils, et notre chère enfant ? — La voici, » dit l'abbesse en leur montrant une jeune religieuse qui les couvrit de caresses. Mais les vieux parens s'étaient agenouillés devant elle comme devant une sainte... et Prascovie, toute honteuse des respects de son père, se hâta de le faire asseoir, ainsi que sa mère, sur un grand siège, et de se poser elle-même à leurs pieds. Alors, des larmes, qui n'étaient pas toutes de félicité, coulèrent de leurs yeux sur le voile et les saints habits de leur fille. Prascovie devina leur pensée et prévint l'expression de leurs regrets. « Non, mon bon père, » non, ma tendre mère ! je ne suis point perdue pour vous ; en me donnant à Dieu, j'ai seulement acquis le droit de le prier de plus près pour votre bonheur. Si vous allez demeurer à Wladimir, j'irai tous les ans vous y visiter (1) ; et si, comme je l'espère, vous

(1) Les religieuses, en Russie, ne font pas vœu de clôture.

» revenez vous fixer à Nijeni , après avoir vendu
» là-bas tous les biens qui vous sont restitués ,
» je serai votre fille et votre servante à toutes
» les heures du jour !... »

Cependant, la poitrine de Praseovie, dès long-temps attaquée, éprouva de violentes atteintes du moment que sa destinée fut calme et son cœur satisfait. Il était dit qu'elle tomberait au but avec le fardeau qu'elle avait si glorieusement porté. Elle avait épuisé tous les bonheurs humains, en revoÿant et en embrassant sa mère et son père, qui l'appelaient leur libératrice. Le Paradis seul pouvait lui donner des émotions aussi pures, des joies aussi parfaites. Dieu la rappela donc.

Comme Jeanne d'Arc, elle avait reçu d'en haut une sainte inspiration; comme Jeanne d'Arc, elle mourut, sa mission étant accomplie.



MADAME D'ALTENHEYM.

(**Gabrielle Soumet.**)

dont elles ont conquis les lumières et les talens ? C'est bien mal les connaître : tout est foi et pure extase en elles ; l'art même chez elles est un saint amour et non une vanité ; elles y répandent leur ame comme la fleur son parfum ; elles chantent pour chanter , comme la fauvette, cachée sous l'ombrage, qui ne s'informe pas si on l'applaudira des balcons voisins.

« Mais, ajoute encore cette opposition systématique , quel est le premier mérite , le plus grand charme d'une œuvre littéraire ? C'est la réalité des choses , la vérité flagrante des sentimens et des pensées. Que cherchons-nous dans un poème ou dans un roman, si ce n'est le secret d'un cœur qui nous révèle ses joies, ses douleurs les plus intimes, et jusqu'à ses faiblesses et ses mauvais penchans, et qui se met, pour ainsi dire, à nu devant nous ? Or, de deux choses l'une : ou les femmes auteurs nous initieront à tous les mystères de leurs idées, de leurs désirs, de leurs regrets, de leurs émotions , et quelquefois nous diront tout haut ce que d'autres osent à peine s'avouer tout bas ; et alors, si l'art triomphe, la convenance (la suprême loi des femmes) ne sera-t-elle point sacrifiée ? ou bien elles mentiront, elles arrangeront du

moins la vérité, et se farderont le cœur, comme des coquettes le visage, pour paraître devant le monde; et alors, que devient la réalité, la grandeur, la beauté de l'art? Les femmes auteurs (c'est toujours l'opposition qui parle), sortiront difficilement de ce dilemme en douze syllabes :

Elles s'ôtent un voile ou se mettent un masque.

» Ce qui n'est pas bien, ou ce qui est bien dommage. »

M. Paul Lacroix, dans une notice pleine de charme et d'éloquence, a combattu, en grand critique et en poète lui-même, tous ces argumens spécieux, et il les a terrassés. Un écrivain aussi spirituel a toujours raison, et je ne puis que dire après lui et beaucoup moins bien : Oui, les femmes, celles vraiment dignes de ce nom, peuvent dans leurs ouvrages se montrer ce qu'elles sont, sans avoir à rougir, ni à mettre du *rouge*. N'est-il point des âmes candides comme il est des cœurs vicieux? Et les confidences d'un ange ne seraient-elles pas un suave contre-poison à toutes les confessions des réprouvés? C'est là le rôle des femmes dans la littérature et la poésie. C'est à elles de

nous reposer et de nous consoler, par leurs chastes, tendres et pieuses compositions, de tant d'œuvres monstrueuses nées sous la plume des hommes. C'est à elles de choisir des sujets et des couleurs qui nous intéressent et nous charment sans inconvéniens pour elles. N'y a-t-il point des aspects du cœur humain, des scènes de la vie, qu'elles peuvent étudier et retracer innocemment et avec cette grâce délicate, cette exquise sensibilité, dont elles seules ont le secret, qu'elles ne doivent pas trop sévèrement garder? Et pourquoi n'ouvriraient-elles pas le pudique trésor de leur âme de jeune fille ou de jeune mère? Les beaux exemples ne sont-ils pas assez rares sur la terre sans que l'on cherche à en tarir la plus belle source? Que de choses délicieuses nous aurions perdues depuis trente ans! et tout-à-l'heure encore les *Filiales* de M^{me} B. d'Altenheym (Gabrielle Soumet); ces pages enchantées, ou plutôt ces fleurs écloses sous le regard créateur d'un paternel génie, et nommées pour cela de ce doux nom de *Filiales*, de ce nom le plus pur de tous les amours d'ici-bas!

Personne plus que moi ne pouvait être le

bibliographe de M^{me} d'Altenheim : je l'ai vue naître et grandir, je n'ai pas de plus ancien ami que son père ; je n'en ai donc pas de meilleur : Alexandre Soumet n'a jamais rien caché à Émile Deschamps, et je connais son cœur comme le monde connaît sa gloire ; je sais donc jour par jour la vie de sa *charmante Gabrielle*. Mais qu'aurais-je à dire d'une vie si jeune et si peu remplie d'événemens, quoique si bien employée ? car l'histoire des plus douces vertus et des plus ardens sentimens de famille et de piété, voilà toute la biographie de M^{lle} Gabrielle Soumet ; puis, mariée vers la fin de 1834, à l'un des hommes qui étaient le plus dignes d'elle, toute la biographie de M^{me} d'Altenheim sera l'histoire de son pieux bonheur d'épouse et de mère. Mais la physiologie et la psychologie, ces deux sciences à la mode, auraient de curieuses études et d'intéressantes observations à faire sur le développement simultané de son génie mystique et de ses traits dont les lignes tiennent de l'ange. La figure est l'image visible de l'ame ; c'est encore à soi-même qu'on ressemble davantage. Les premières pensées de M^{lle} Gabrielle Soumet

furent très-hautes et ses premières pages furent empreintes d'harmonie et de pureté. Ce fut pour elle comme une double révélation innée que l'*idéal* des sentimens et la beauté de la forme dans l'art. J'ai encore un chant de poème biblique en prose, qu'elle avait composé à l'âge de neuf ans, et donné à mon père, qui écrivit sur le manuscrit : « Gabrielle ira bien » loin, et peut-être aussi loin qu'Alexandre Sou- » met. » Or, mon père a vécu quatre-vingt-cinq ans, sans jamais se tromper sur rien, tant la justesse de l'esprit est une fidèle compagne de la droiture du cœur ! hélas ! comme il serait heureux (et nous donc !..) s'il voyait sa prédiction si vite et si bien accomplie, s'il pouvait lire et relire, comme nous, les *Filiales* de M^{me} d'Altenheym ! elle y a mis tout son cœur comme tout son talent, et l'analyse de l'ouvrage sera la plus exacte biographie de l'auteur :

« Habituez de bonne heure la jeune fille » aux travaux domestiques, mais que la reli- » gion et la poésie entr'ouvrent son ame au » ciel ; amassez de la terre autour de la racine » qui nourrit cette plante délicate, mais n'en » laissez point tomber dans son calice. »

« Cette pensée de Jean-Paul devait-être la

seule préface de mon livre, dit M^{me} d'Altenheym, mais j'ai voulu le faire précéder d'une élégie devenue populaire par sa touchante simplicité, et je place sous la douce protection de la PAUVRE FILLE, les inspirations de tendresse filiale que j'ai reçues d'elle. »

Le volume s'ouvre donc par cette délicieuse élégie qui est restée le chef-d'œuvre du genre, et qu'Alexandre Soumet a écrite avec des larmes qui ont passé dans les yeux de tous ses mille lecteurs. Jamais invocation n'a été plus glorieuse et plus efficace à la fois. Les trois *Nouvelles* que renferme ce volume et qui sont liées par un même sentiment, comme l'indique le titre général du livre, dénoncent la noble et poétique origine de leur jeune auteur qui s'élève jusqu'à son père pour le récompenser de son amour et de ses sollicitudes, et qui le rassure en lui ressemblant.

Alexandre Soumet, entre tous les poètes, méritait bien une telle fille! lui, qui n'a jamais fait descendre l'art de son idéalité; lui qui, après avoir donné l'exemple de la poésie et de la versification actuelles dans les chants de sa *Jeanne d'Arc* publiés il y a vingt ans, et qu'on dirait faits de ce matin, n'abandonna cette

palme de l'épopée que pour se vouer à la **Melpomène française** dont il a soutenu et rehaussé l'honneur dans sept grandes et nobles tragédies, qui ont été autant de nobles et grands succès (gloire unique de nos jours !); enfin lui qui a pu suspendre aux lambris muets sa lyre **Racinienne** quand les échos du théâtre lui ont manqué, mais qui n'a pas voulu l'accorder sur un mode différent ni en changer le diapason. Et la tragédie est morte du silence de **Soumet**, comme de la mort de **Talma**!

C'est un grand bonheur de pouvoir confondre ses plus vives admirations dans ses plus tendres amitiés. Voilà long-temps qu'**Alexandre Soumet** procure ce bonheur à celui qui écrit ces lignes :

Lorsque, frais écolier, je revius d'Orléans,
Jeté, nain curieux, au pays des géans,
Certes, je n'avais pas assez d'yeux ni d'oreilles,
Dans ce vaste Paris, la ville des merveilles,
Dont la plus merveilleuse était son empereur!

Un jour (étais-je enfant!) j'appris, non sans terreur,
Qu'**Alexandre Soumet**, lui-même, le poète
Dont les vers, au collège, avaient brûlé ma tête,
Désertait son Toulouse, et dans notre maison,
Précisément, venait passer une saison!
Tout mon corps de quinze ans, devant cette nouvelle,

Trembla , comme Psyché quand l'amour se révèle ,
Et j'attendis muet , et dans le saint effroi
D'un vassal averti de l'approche du roi.
Mon front rougit ensemble et d'orgueil et de honte :
C'est que , dès mon enfance et sans m'en rendre compte ,
J'écoutais dans les airs un invisible chœur ,
Et je souffrais d'un feu de poésie au cœur ;
C'est qu'une voix intime , oracle sans parole ,
M'avait juré souvent que ma tête si folle ,
Si rebelle à tout joug , se courberait plus tard
Devant la majesté du génie et de l'art.

Le voyageur venu , l'œil collé sur la vitre ,
Comme je le suivais , sans plume ni pupitre ,
D'un bout à l'autre bout de son royal salon ,
Peuplé de marbres dieux , Mars , Vénus , Apollon ,
Dieu lui-même , jetant d'une voix énergique
Ses défis glorieux à la muse tragique !

Et j'approchai le dieu... qui me tendit la main
Et me fit essayer trois pas dans son chemin ,
Comme antrefois Jésus ordonnait à saint Pierre
De marcher sur les flots ainsi que sur la pierre.
C'est lui qui , du cerveau démêlant chaque fil ,
Et croyant saisir l'âme aux lignes du profil ,
Vint me dire un matin , avec sa voix amie :
« Vous avez dans le cœur une lyre endormie ;
Ne le saviez-vous pas ? Chantez ! » — Et je chantai ,
Et du cœur et des yeux je ne l'ai plus quitté.

Combien de fois nos pleurs , ô mon frère Alexandre !
De nos foyers en deuil ont humecté la cendre !...
Mais songeons au bon temps — le soir , je m'envolais
Chez vous ; et là , fermant et portes et volets ,

J'accordais ma voix faible à votre grande lyre,
Dans l'alphabet divin vous m'appreniez à lire;
Et mes jours n'étaient plus qu'harmonieux élans;
Et mes rêves chantaient vos vers étincelans;
Et j'habitais Sion, Rome, Athènes ou Palmyre;
Et je vous admirais... comme je vous admire!...

.

Que les lecteurs me pardonnent cette longue parenthèse poétique, ou soi-disant telle, ainsi que l'auteur des *Filiales* me la pardonne sans doute de grand cœur. Je reviens à elle : Or, un jour, Alexandre Soumet ayant interrompu ses concerts.... le méchant ! M^{lle} Gabrielle continua!... Il venait de nous donner, (en février 1831) cette courageuse *Épître à l'archevêque de Paris*, dont chaque vers relevait une croix abattue ; sa fille nous donna *la Vision*, ce beau poème dithyrambique sur le choléra, et l'on crut que la lyre paternelle n'avait pas fait silence : même poésie idéalisée, même philosophie religieuse, même luxe d'images, même talent, même vérité, même harmonie, même facture !... On se ressemblerait de plus loin sans doute ; mais le phénomène de la ressemblance n'a jamais été si complet et si heureux : au surplus, on s'explique très-bien qu'une enfant née avec le don de

poésie, nourrie du lait des Muses, grandissant avec les exemples et les leçons d'un père comme Alexandre Soumet, se développe et se formule identiquement à lui, par goût, par habitude et par conviction. Le vrai miracle, c'est l'héritage du génie poétique, succession si rarement transmise; mais Dieu est tout-puissant.

Je me rappelle avec charme cette solennité littéraire où M^{lle} Gabrielle Soumet se hasarda, pour la première fois, à lire tout haut son premier poème. Elle était si jeune, et il y a bien peu de temps de cela, et si timide qu'on n'espérait pas pouvoir l'entendre; mais tout-à-coup ses yeux s'élevèrent au ciel pour ne pas voir le nombreux auditoire, et sa voix s'éleva de même; et elle dit ses vers d'un accent inspiré, et comme aurait fait la Muse, dernier trait de ressemblance avec son père, et je me rappelle encore (car j'ai une mémoire implacable) que je ne pus m'empêcher d'improviser ce que voici à la nouvelle Corinne.

Tu t'avances, craintive, aux humaines louanges,
Avec le nom, le charme et la candeur des anges;
Puis, ton chant retentit si pur, si ravissant,
Qu'élancé vers le ciel, on croit qu'il en descend.

A ton voile , à ta grâce , à ton génie , il semble
Que c'est David-poète , et Michot tout ensemble.

— Elle ne pourra point dire un mot , faire un pas ,
Disaient-ils ? — En effet , l'aiglon ne marche pas :
Son premier mouvement est un élan sublime ;
Des Alpes , en jouant , il dépasse la cime ,
Et toi , du premier vol tu nous a révélé
Le phénomène heureux de ton père égalé !

Et les poètes qui se trouvaient à cette fête ,
et Alexandre Soumet lui-même , s'inspirèrent
tout-à-coup , et offrirent à la jeune muse les
poétiques hommages qu'on a rassemblés quel-
que part comme la fraîche couronne de sa
première victoire.

Puis , ce qui est encore une couronne , An-
toni Deschamps a dédié à M^{me} d'Altenheim
une des plus belles et des plus touchantes
élégies de *ses Dernières Paroles* , ce livre à
part , qui résume dans sa poésie les magnifiques
tristesses de Job et les larmes consolatrices de
Silvio Pellico.

A peine M^{me} d'Altenheim eut-elle fait en-
tendre sa voix de poète , qu'elle voulut confier
à la popularité de la prose les tendres et pieux
sentimens dont son ame était remplie , sûre
qu'ainsi leur salutaire influence se répandrait

plus vite et plus loin. Les premiers fragmens de *Nouvelles*, qu'elle a livrés à la publicité dans quelques-uns de nos plus honorables recueils périodiques, sont d'une hauteur surprenante, mais qui cependant ne nous étonne point : tout poète est un excellent prosateur. Me permettra-t-on de motiver un peu cette assertion ?

Oui, les poètes ont toujours ou auraient toujours été d'excellens prosateurs. Seulement, il faut bien reconnaître qu'au siècle de Louis XIV, où chaque individu, comme chaque classe, *fonctionnait* (qu'on me passe l'expression) dans le cercle de ses facultés dominantes et dans les conditions de sa destinée, les poètes ne faisaient guère que de la poésie, et même de la poésie en vers. Depuis Voltaire, toutes les dignes de la spécialité littéraire ont été rompues, et de même qu'il est parti de son chef-d'œuvre d'*OEdipe* pour se répandre en torrens de prose, ainsi, tous les poètes qui ont succédé ne se seraient pas regardés comme complets, s'ils n'avaient pas produit leur livre de prose... mais le culte de la spécialité était poussé si loin dans le grand siècle, que chaque poète ne cherchait la gloire et n'exerçait son génie que dans un seul genre. Racine faisait la tragédie ;

Molière, la comédie; La Fontaine, la fable ou le conte; Boileau, l'épître ou la satire; J.-B. Rousseau, l'ode ou la cantate; et personne ne songeait à exiger d'eux l'universalité; on se contentait de la perfection. Si les poètes d'alors se servaient quelquefois de la prose, ce n'était guère que pour faire cortège à leur poésie (voyez les *discours* de Corneille sur les *Unités*), ou comme d'une arme pour combattre quelque opinion hors de la littérature (voyez les lettres de Racine à l'auteur des *Hérésies imaginaires*); mais quelle éloquente logique dans la prose de Corneille, et quel atticisme piquant dans celle de Racine! C'est que le poète n'a qu'à replier ses ailes pour s'abattre en aigle dans les régions de la prose; tandis qu'il n'y a pas d'exemple d'un grand écrivain qui soit monté de la prose à la poésie: J.-J. Rousseau lui-même, le génie de la prose, n'a pu produire que des vers sans chaleur et sans couleur.

Or, de nos jours, tous les poètes veulent être prosateurs, d'abord par ambition littéraire, et puis, par une sorte de nécessité que leur ont imposée l'insouciance et le peu de goût poétique du public actuel. La plupart des

lecteurs ne lisent pas les vers ou s'imaginent que les poètes ne font pas d'autre métier que d'arranger symétriquement des syllabes sonores, et que la pensée et le sentiment n'ont rien à voir dans cette innocente occupation. Il est de fait que le déluge de bons *versificateurs* dont nous avons été inondés depuis un demi-siècle a dû submerger jusqu'à la dernière étincelle de poésie dans l'esprit des lecteurs, et que les vrais poètes ont pu très-bien être emportés dans ce torrent de rimes et d'hémistiches, sans avoir le temps de se faire distinguer du grand troupeau, *servum pecus*. De là, cette méfiance très-naturelle du public à l'apparition de toute œuvre de poésie; de là aussi, l'ardente prétention de prose qui s'est emparée de tous nos poètes, dignes de ce nom. Ils ont voulu prouver aux *masses* que, tout poètes qu'ils sont, ils savaient s'exprimer en langue vulgaire, et il en est résulté un double bénéfice: nous avons eu de très-beaux romans, des voyages, des livres de philosophie, écrits par des poètes, et qui vont de pair avec les meilleurs ouvrages des prosateurs; et d'un autre côté, une fois certains que les poètes avaient quelques idées et quelques conceptions,

l'aristocratie intellectuelle du public a essayé de leurs poésies, et tout le monde s'en est bien trouvé.

Personne n'avait plus de droits que M^{me} d'Altenheim à cette prétention des vrais poètes de notre époque, et son volume de prose est une éclatante preuve de plus à l'appui de notre assertion.

La Harpe, *Rose-Madeleine*, *une Tête de Vierge*, sont des ouvrages qui savent être grands sans être longs. Toute analyse est un squelette; nous nous en abstiendrons par pitié pour nos lecteurs et par admiration pour le talent de M^{me} d'Altenheim. Qu'il nous suffise de dire que ses *Nouvelles* renferment toutes, indépendamment de l'amour filial qui en est la donnée première, un sens mystique, une vue providentielle, dont chaque fable se rehausse, sans rien perdre de son intérêt dramatique. La vogue est assurée à ce volume qui commande cependant le succès littéraire par la sévère pureté du style et de la composition. C'est que tous les sujets et surtout *une Tête de Vierge* (délicieuse et raphaëlique création), sont d'une originalité extraordinaire sans être jamais bizarres, et que dans ces

pages si peu nombreuses, l'auteur a trouvé place pour des pensées aussi neuves que saisissantes sur les arts, l'ame humaine et la destinée ; trois abîmes que sa plume sonde à toute profondeur.

Nous ne finirons pas sans supplier M^{me} d'Altenheim de finir elle-même le roman dont elle a détaché un chapitre : *la Cloche de Saint-Bruno*, qui, de son livre, va retentir avec tant d'éclat dans le monde littéraire. Un ouvrage de prose en deux volumes par la main qui a écrit les *Filiales* serait un événement pour notre époque, et le chemin de la gloire lui serait tout tracé.

Nous supplions aussi M. Soumet d'achever son épopée de *Jeanne d'Arc*, et surtout d'exécuter son grand poème de *l'Enfer racheté* dont les plans et les principales scènes sont entièrement dessinés, et qui promet un rival au *Paradis perdu* de Milton. Maintenant que tous nos théâtres sont voués au vaudeville ou au drame prosaïque et bourgeois, la poésie épique offre un glorieux refuge à l'auteur de *Saül*, de *Clytemmestre* et de *Norma*. Que M. Soumet y vole donc de toutes ses ailes. Il

y a si peu de talens à qui soit ouverte une pareille retraite !

Et maintenant, abrégeons par quelques citations des *Mélodies de l'ame*, que M^{me} d'Altenheym demande pardon d'oser cacher à la fin de son livre, et qui prouvent pour la mil-lième fois que la religion et les sentimens vertueux sont les sources intarissables de la plus belle poésie.

AVRIL 1832 (1).

VISION.

Loin, bien loin , quels anges de flamme ,
Couronne du divin séjour,
Enlèvent mon ame à mon ame ,
Qui se répand en flots d'amour ?
A leurs splendeurs surnaturelles
L'extase allume son transport ;
De leurs éblouissantes ailes
Jaillit le fleuve d'étincelles
Où Thérèse puisait la mort.

Est-ce sur la sainte colline
L'échelle ardente d'Israël ?

(1) Époque de l'invasion du choléra.

Est-ce encor sous la main divine
La naissance d'un nouveau ciel ?
Ou, Jérusalem, jeune et fière,
Qui se pare pour son époux,
Et ses rois, enfans de lumière,
Portant dans leurs mains la prière,
Et l'adorant à deux genoux.

Ah ! tout mon cœur vers eux s'élève ;
Car ils sont beaux les séraphins,
Plus beaux que les premiers fils d'Ève,
Dont leurs pas foulaient les chemins ;
Quand leurs familles étoilées
Abaisaient leur vol gracieux,
Et que leurs formes dévoilées
Laisaient à travers les vallées
Un rayon prolongé des cieux.

A notre terre, veuve encore
De leurs baisers, de leurs amours,
Viennent-ils annoncer l'aurore
D'un jour ressemblant à leurs jours ?
Viennent-ils semer sur la rive
L'épi dans un champ dévasté ?
Ou, comme aux pleurs d'Agar captive,
Rendre à quelque mère plaintive
Son jeune enfant ressuscité ?

O terreur ! mystères sinistres !
Ils ont franchi l'immensité ;
Dieu !... ce sont les brûlans ministres
Du juge de l'éternité.
Leur coupe nous verse la guerre,
Et leur formidable clarté,

Puisée aux sources du tonnerre ,
Rend chaque crime de la terre
Visible à l'œil épouvanté !

Ils ont rompu le sceau suprême ,
Posé leurs pieds sur nos deux mers.
Déjà le vivant anathème
Vole , respiré dans les airs.
Babylone !... — prête l'oreille
A la dévorante leçon :
Malheur à l'âme qui sommeille
Quand le trois fois saint se réveille
Et vient glaner à sa moisson !

Ramené par les tristes heures ,
Le soleil voit sur chaque seuil
De tes lamentables demeures ,
Un mort attendant son cercueil.
Ton sein n'a plus de tombes vides ,
L'espérance te dit adieu ;
La science , aux regards avides ,
Se penchant sur des corps livides ,
N'y voit que la foudre de Dieu.

La foi seule attend... O Lutèce !
Tourne tes yeux vers l'Orient :
N'as-tu pas , vierge et prophétesse ,
Ta patronne toujours priant !
Regarde , la voilà , c'est elle ,
Son voile blanc , sa pauvre croix ,
Sainte Geneviève si belle ,
Armée encor du roseau frêle ,
Houlette qui gardait les rois :

« Grâce, Esprits du Très-Haut ; sous mes berceaux de lierre,
Dans l'île des pasteurs, autrefois, à genoux ,
 J'apprenais de vous la prière ,
 Et je viens l'essayer sur vous.
 Vous m'étiez alors si fidèles ,
Que je cachais ma ville avec vos blanches ailes ,
 Quand elle implorait ma faveur ;
Faudra-t-il maintenant à sa voix gémissante
 Répondre que je suis absente ,
 Absente, si près du sauveur !
Mon peuple du Seigneur méprisa la parole ;
 Vous cherchez en vain ma croix d'or
 Sur l'éblouissante coupole ;
La croix a disparu , mais moi , j'y suis encor .
 Mais dans l'église de Nanterre
J'ai des vœux où les cœurs attachent leur mystère ,
 Des autels , des fleurs , d'humbles chants ,
 Et des mères que je console ,
 Venant me faire une auréole
 Des blanches couronnes des champs.
Oh ! grâce ! suspendez ces funèbres épreuves ,
Vous qui ne connaissez que les pleurs des élus ;
 Voyez ces femmes deux fois veuves ,
 Parce que leurs fils ne sont plus.
 Voyez ce pâle et long cortège
D'enfans qu'un même jour a fait tous orphelins ,
 Et que leur ange seul protège ;
Ces cris, ce deuil des cœurs, ces prières des saints ,
 Ce torrent de chastes aumônes
 Qui vient laver l'iniquité ,
Et ces Sœurs empruntant , si pures et si bonnes ,
 Leur doux nom à la charité ,
Ces Sœurs qui sont du monde alors qu'il souffre et prie ,

Et qui, sous leur bandeau flottant,
Dans l'exil d'ici-bas se font une patrie
Comme celle qui les attend !
Si ma ville fut profanée,
Elle est toujours à moi, car Dieu me l'a donnée.
Elle est à son pasteur, qui, faible et n'ayant rien,
Est riche pour le pauvre et puissant pour le bien.
Sa vertu de martyr avec moi vous implore.
Regardez à vos pieds ses sublimes revers ;
Regardez sur vos fronts Dieu, le Dieu que j'adore,
Et ses deux mains, teintes encore
Du prix qui paya l'univers. »

Elle dit ; sa voix innocente
S'adressait aux anges de feu ;
Mais, plus que nos crimes puissante,
Monte, lumineuse, vers Dieu.
Et la vision désastreuse
Rend les airs à leur pureté,
S'apaise... et de la bienheureuse
S'écrit l'auréole vaporeuse
Pour rentrer dans l'éternité !

Après cette peinture épique et sévère,
comme un tableau de Michel-Ange, voici des
images fraîches et suaves comme une toile de
l'Albane ou du Corrège :

LE MELROSE.

Au golfe d'Albenga, la lune, belle et pâle,
S'avancant sur les mers, en reine orientale,

A travers les rameaux d'un grand melrose , en fleur,
Laisait tomber du ciel ses perles de blancheur.
Un rossignol gardait, sur une branche amie ,
Sa flottante famille , à ses chants endormie :
Et l'on voyait briller sur le nid gracieux ,
Parmi les fleurs de l'air, les étoiles des cieux.
Dans la nuit embaumée , au pied du haut melrose ,
Reposait un enfant sur sa couche de rose :
Sa mère, près de lui, chantait un air si doux ,
Qu'on l'aurait cru bercé par un ange à genoux ;
Et la mère, et l'oiseau , que la brise balance ,
De la plage muette enchantent le silence ,
Arrêtent le pêcheur sur l'onde , et tour à tour
Changent en harmonie un ineffable amour.
« Dors, mon fils... que toujours ces rameaux, heureux voiles,
Sans dérober ton front aux baisers des étoiles ,
Te protègent : bercé par ces flots murmurans ,
Que ta vie ait encor des flots plus transparents ;
Que chacun de tes jours, harmonieuse fête ,
Ressemble au nid d'oiseaux qui chantent sur ta tête ,
Et ne connaisse pas l'orage de douleurs
Qui se lève sur nous après le mois des fleurs ! »

Et l'oiseau, de ses chants , sur son nid qui sommeille ,
Jette aux échos du ciel la sonore merveille ;
Ou , mourant de langueur, de ses accords changés
Traîne en soupirs plaintifs les refrains prolongés.

« Dors, mon enfant : c'est l'heure où l'on voit, sous le saute ,
Étinceler d'amour le ver luisant qui vole ;
Dors, je t'ai consacré les veilles de mon cœur :
La nuit n'a pas de rêve égal à mon bonheur !
Comme l'enfant Jésus rayonne sur sa mère ,

D'un souris de mon fils tout mon être s'éclaire :
C'est mon astre , mon ciel , mon auge le plus beau ;
L'horizon de ma vie est autour d'un berceau. »

Et l'oiseau , de ses chants, sur son nid qui sommeille,
Jette aux échos du ciel la souore merveille ;
On , mourant de langueur, de ses accords changés
Traîne en soupirs plaintifs les refrains prolongés.

« Dors , mon petit enfant ; l'arbre qui t'environne
Ouvre toutes ses fleurs dans l'air pour ta couronne ;
L'aurore a des rayons plus doux que ceux du soir ;
Dors : tes yeux bleus demain s'ouvriront pour me voir ;
Demain viendra le jour ; mais mon ame en prière ,
Dans ton regard aimé cherchera la lumière.
Silence, flots légers ; oiseaux , chantez plus bas :
J'écoute mon enfant qui ne me parle pas. »

Au golfe d'Albenga, la lune , belle et pâle,
S'avancant sur les mers en reine orientale,
A travers les rameaux d'un grand melrose, en fleur,
Laisait tomber du ciel ses perles de blancheur.

Tous les esprits qui ont le sentiment poétique auront déjà reconnu à ces deux pièces quel poète est M^{me} d'Altenheim ; et certes , à une autre époque , il n'y aurait pas eu assez de couronnes pour ce modeste front de vingt ans. Et c'est, pour ainsi dire, dans les errata de son volume qu'elle a relégué de pareils trésors !.. mais on irait les chercher, comme l'or, jusque dans les mines du Pérou. *La Pluie de*

Fleurs, *Sapho*, *la Tourterelle poignardée*, *le Peintre de la Coupole*, *le Melrose*, etc., sont des compositions qui, par la suavité des formes et la réalité poignante des sentimens, justifient à merveille leur titre de : *Mémoires de l'ame*.

Sans doute, il y a peu de prose et peu de vers dans le seul ouvrage qu'ait encore publié M^{me} d'Altenheim; mais, honneur aujourd'hui à qui n'apporte qu'une pierre précieuse à la monstrueuse Babel de nos bibliothèques! Et souvenons-nous, en relisant les *Filiales*, qu'un grain d'encens parfume tout un temple, et que les anciens auraient donné mille amphores de liqueur vulgaire pour une goutte de nectar.





L'INSTITUTION

DE

SAINT-LOUIS A PARIS,

FONDÉE PAR M^{mes} BARTHÉLEMY ET DE BOISSIEUX.

Le vent brise et flétrit, le soleil brûle et fane
Jeune fille et jeune fleur.

CHATEAUBRIAND.

Pauvres enfans ! pauvres enfans !

A. DE CHAZET.

Vends-les-moi, je t'en prie.

TH. CARLIER.

Ah ! pour soulager la souffrance,
Il faut d'abord savoir souffrir.

EDMOND VOLLÉE.

Ce torrent de chastes aumônes
Qui vient laver l'iniquité.

M^{me} D'ALTENHEIM.

Elles ont dans leur ame une source infinie
De charité, d'amour et de saints dévouemens.

AL. COSNARD.

Je suis, dit-elle, sans famille.

HENRY O'NEILL.

Ouvrez-nous, ouvrez-nous la porte.

ÉMILE BARATEAU.

Donnez un asile et du pain.

ANTONI BÉRAUD.

Cette maison respire un air de pureté,
Et sur le seuil s'assoit la douce charité.

ANTONI DESCHAMPS.

L'INSTITUTION

DE

SAINT-LOUIS A PARIS,

FONDÉE PAR M^{mes} BARTHÉLEMY ET DE BOISSIEUX.



Plus les siècles et la civilisation avancent, moins il se crée d'ordres religieux, plus même il se ferme de couvens et de monastères, c'est un fait incontestable ; et les philosophes de mauvais vouloir, profitant de cela, crient partout à la foule imbécille qui le repète en triomphe : « que les moines, pieux fainéans, fanatiques insensés, ou sybarites déguisés, étaient bons (s'ils ont jamais été bons) pour des temps d'ignorance et de superstition ; que leur grande inutilité, que l'absurde anomalie de la vie monastique, ont apparu dans toute leur évidence et à tous les yeux, dès qu'on a osé regarder et juger ; enfin, que les ténèbres ambitieuses des cloîtres, qui menaçaient d'envahir la société moderne, ont été heureusement

repoussées et dissipées avec le flambeau de la Raison et par les mille rayons du Progrès. Ainsi, grâce à Dieu, ou, pour mieux dire, aux philosophes, les couvens disparaissent des nations, et c'est fini pour les moines, qui n'auraient jamais dû commencer. »

Il y a autant de fausseté que d'ingratitude dans ces superbes déclamations. Quelques recherches consciencieuses, quelques simples paroles de bonne foi, en donneront les preuves et la démonstration irrécusables; tant cet échafaudage de paradoxes s'écroule promptement au premier souffle de vérité.

Une des merveilles de la religion chrétienne, ou plutôt de l'église catholique qui seule a fécondé et formulé dans son sein tous les germes de la foi, toutes les semences du Verbe, c'est qu'elle a toujours répondu et suffi aux diverses exigences des temps, aux innombrables besoins de la famille humaine. Indépendamment de sa divine mission de salut éternel, elle est encore, dans ce monde, la plus tendre, la plus éclairée, la plus ingénieuse des mères, comme la puissance législative la plus forte, la plus habile, et la plus utilement progressive. La forme catholique est aussi savante dans le détail de ses

combinaisons qu'elle paraît splendide dans son magnifique ensemble. L'antique hiérarchie de son clergé séculier est maintenant admirée de tous les esprits justes : « Rien n'est plus » sagement ordonné que ces cercles qui, par- » tant du dernier chantre de village, vont, » toujours s'élevant, jusqu'au trône pontifical, » qu'ils supportent et qui les couronne... si à » sa naissance, l'Église fut pauvre, depuis le » dernier échelon jusqu'au premier, c'est » que toute la chrétienté était indigente » comme elle... ce serait manquer de vues » droites que d'exiger que le clergé fût resté » indigent quand l'opulence croissait autour » de lui... Il aurait alors perdu toute considé- » ration : ses leçons auraient manqué à cer- » taines classes, qu'il n'aurait pu atteindre ; » ses secours auraient manqué aux pauvres... » Le chef de l'Église était prince', afin de pou- » voir parler aux princes ; les évêques, mar- » chant de pairs avec les grands, osaient les » instruire de leurs devoirs ; les prêtres, au- » dessus des nécessités de la vie, se mêlaient » aux riches dont ils épuraient les mœurs ; et » le simple curé de campagne se rapprochait » du pauvre qu'il était destiné à soulager par

» ses bienfaits , et à consoler par son exemple. » Ces lignes de M. de Chateaubriand vivront toujours , comme l'Église de Jésus-Christ , dont elle sont l'éloquente et philosophique explication.

Mais si la constitution du clergé séculier est comprise et appréciée généralement , sans doute parce que l'expérience de sa merveilleuse sollicitude se renouvelle à chaque instant sous nos yeux , il n'en est pas de même du clergé régulier qui , dans plusieurs pays , se dépeuple sans se recruter , et qui , pour bien des gens , n'aurait jamais été qu'une superfétation de luxe religieux : opinion moderne , qui , pour être fort répandue , n'en est pas moins fort erronée. Tout , dans le catholicisme , a sa nécessité même temporelle : le cloître comme l'Église , le moine comme le prêtre ; et si l'un ne s'est pas perpétué comme l'autre , du moins visiblement , le présent et l'avenir du monde n'en reposent pas moins sur la base des vertus et des travaux monastiques qui sont , à vrai dire , les fondemens en grande partie recouverts de notre édifice social.

Et en effet :

Quand le colosse romain , pourri de débau-

ches sous son manteau impérial, craquait de toutes parts et tombait en lambeaux, la Thébàide s'ouvrit aux premiers cénobites, et, dans ses fécondes et miraculeuses solitudes, se concurent et se composèrent les destinées de l'univers chrétien. Il fallait que l'exemple de la vie extatique et de l'immolation de la chair à l'esprit fût poussé (qu'on nous pardonne le mot) jusqu'à une perfection exagérée, pour servir de contre-poids aux merveilles toutes matérielles, aux inconcevables sensualités du monde payen, et pour frapper violemment l'imagination des peuples, à l'optique du désert. Telle fut l'indispensable mission des prédicateurs de la solitude, sans lesquels le genre humain n'aurait pu accomplir sa grande périπέtie.

Plus tard, quand l'invasion des barbares menaçait la société d'un naufrage universel, les monastères et les couvens s'élevèrent en foule comme autant d'arches de salut, où toutes les misères, toutes les souffrances, toutes les connaissances humaines, tous les besoins individuels ou sociaux trouvèrent un refuge, des consolations et des secours. Tout monastère eut un saint pour fondateur et une

amélioration physique, intellectuelle ou morale pour but de sa fondation. Les lettres, les arts, les sciences, l'agriculture, l'industrie, sont redevables d'autant de bienfaits aux moines, que les enfans abandonnés, les vieillards infirmes, les pauvres malades, les voyageurs perdus, les captifs sans rançon et les femmes sans appui. Chaque ordre religieux, indépendamment de la sainteté de sa vocation, était comme le type d'un dévouement, d'un mérite ou d'un talent spécial. Peu à peu, les lumières d'abord timides, l'esprit d'association, les forces civilisatrices se répandirent hors des cloîtres, et pénétrèrent dans la masse des générations; la puissance laïque apprit à pratiquer sur une plus grande échelle les enseignemens du pouvoir religieux, et cette miraculeuse contagion du *bien* fut peut-être le plus éclatant service du génie monacal. Cependant, la plupart des ordres monastiques durent, à la longue, se voir dépasser dans leurs travaux par les ressources et l'habileté du siècle dans certains pays, et en cessant d'y être nécessaires, ils durent cesser d'exister, si c'est ne plus exister que d'avoir communiqué sa vie et son ame aux populations entières. Et

encore , les ordres les plus sévères , ceux dont la règle est la plus redoutable , tels que les *Trappistes*, subsisteront toujours, même dans notre France si *désfroquée* , parce qu'il est certaines douleurs pour lesquelles le siècle n'aurait d'autre asile que le suicide. Il y aura toujours aussi des communautés de femmes , parce qu'il ne manquera jamais de jeunes filles ou de veuves, dont la destinée n'aura point sa place dans le monde. Enfin , quand , de nos jours, la vertu ou la volonté laïque se mêle de la direction ou de la fondation d'un établissement charitable , c'est en suivant pas à pas les anciennes traditions religieuses, en se servant, pour combattre les fléaux de l'humanité, de la sainte milice des paroisses et de ces femmes angéliques qui sont les filles du vieillard, les mères de l'orphelin et les sœurs de toutes les souffrances, comme les a si justement appelées un de nos premiers poètes, M. Alexandre Guiraud. Et remarquons, à la louange éternelle de l'Église romaine , que non seulement aucune secte philosophique , mais aucune autre religion , même aucune autre communion chrétienne n'a pu produire une sœur de charité ! Cette gloire était réservée au catholicisme.

Maintenant donc , c'est aux enfans du siècle , à qui l'esprit de charité et le génie social ont été transmis par les moines , de s'évertuer à ne pas rester trop au-dessous de leurs pieux devanciers , sans oublier jamais que les exemples laissés par ces moines si peu compris sont les meilleures règles du bien à faire dans notre temps , comme leur vie a été la providence humaine des temps passés ; sans oublier surtout que si des abus , des fautes , des crimes même , ont grandi à l'ombre des cloîtres , c'est qu'après tout ils étaient habités par des hommes ; mais que du moins aucune passion mauvaise , aucun acte condamnable n'a pu y germer et s'y faire jour qu'en faussant les principes religieux , en violant leur propre loi , tandis que le mal qui se fait dans le monde est trop souvent la conséquence des principes d'ambition , de cupidité ou d'immoralité qu'on y puise. Ainsi , pour nous résumer , indispensables tant qu'ils existent , les ordres religieux ne s'éteignent successivement que lorsqu'ils ont fait passer leur sainte flamme ou leurs lumières intelligentes , dans le cœur même des nations : ce n'est pas là mourir , c'est se survivre ; et il en est parmi eux qui ne disparaîtront jamais ,

comme nous l'avons dit plus haut, parce qu'il est certaines souffrances qui seront toujours vivantes parmi nous, et pour lesquelles le monde ne peut rien; et peut-être même, en est-il qui ressusciteront, si les besoins de la société les réclament. Nous savons peu de chose du passé, et rien de l'avenir.

Ce que nous savons, c'est que, dans le présent, il faut que les hommes enflammés de l'amour du bien et de l'humanité se liguent en sorte de communautés fictives, pour suppléer les moines là où ils manquent, dans toutes les exigences sociales; ou plutôt, il faut que l'*association* remplace la *communauté*. Dans la plus grande partie de l'Europe, les gens du monde sont maintenant à découvert devant toutes les souffrances, toutes les nécessités, toutes les plaies humaines. Nous n'avons plus en France le rempart des monastères, l'intermédiaire des religieux, pour nous garantir du contact de tant de douleurs, ou pour traiter avec elles. Redoublons de courage et de charité, car nous en aurons besoin à chaque pas, à chaque instant. Au surplus, le siècle va ainsi. Les différens corps de l'état, dans toutes les carrières, tendent à se modifier sin-

gulièrement, et la société en vient à faire, de jour en jour, ses affaires elle-même. Déjà, sous quelques rapports, le juré remplace le juge, et le garde national, le soldat, comme le *laïque* a succédé aux *religieux* dans une partie de la mission évangélique.

Et rendons justice à nos contemporains : beaucoup de bonnes œuvres nous consolent de beaucoup de mauvaises actions. Les vertus, de nos jours, ont été aussi habiles, aussi ingénieuses que les vices : c'est un grand éloge en peu de mots. A côté des théâtres licencieux et des repaires de la corruption, de la misère et de l'immoralité, se sont élevées des institutions de salut, de travail et d'espérance, véritables fondations religieuses créées par des laïques. Nous en citerons deux qui méritent d'être distinguées, à cause du but qu'elles se proposent, et de la nature même des maux qu'elles sont appelées à conjurer.

La première est l'*association des jeunes économes*. Voilà un certain nombre d'années que deux femmes très-recommandables, qui étaient à la tête d'un magasin de lingerie et de nouveautés, je crois, frappées des obstacles et des dangers de toutes sortes qui attendent les

jeunes filles sans fortune qui doivent apprendre un état, imaginèrent une cotisation, dont elles firent les premiers frais, pour payer l'apprentissage de plusieurs petites ouvrières dans des maisons honnêtes, leur donner en même temps une éducation morale et chrétienne, en les faisant instruire dans les momens de loisir, enfin les aider et les soutenir jusqu'à ce qu'elles pussent elles-mêmes s'établir ou se suffire par leur travail. Cette fondation bienfaisante prit en peu de temps un grand accroissement. Un bon nombre de familles riches ou aisées s'y intéressèrent; les mères indiquèrent cette charité à leurs enfans; les demoiselles s'en parlèrent et en parlèrent à leurs amies, et s'abonnèrent pour une petite somme par mois sur la petite bourse de leurs plaisirs. Ce fut bientôt une joute d'activité charitable, et à qui ferait le plus de souscriptions et de jolis et utiles ouvrages à mettre en loterie pour les pauvres petites ouvrières.

Et ce n'est aujourd'hui dans Paris que jeunes filles protégeant des jeunes filles. Des fonds assez importans ont été amassés, et toutefois, il ne faut pas se ralentir ni cesser un seul jour

de labourer le champ de la charité. Aussi, que de sollicitudes pour raviver sans cesse la source des aumônes, et pour leur juste et profitable application, et pour le gouvernement de toute cette colonie éparsée dans la grande ville ! Ce serait un charme étonnant (car il n'est donné à aucun homme de pénétrer dans les séances administratives des *jeunes économes*), ce serait un charme étonnant de voir et d'entendre les hautes dignitaires de l'ordre, réunies en conseil tous les mois pour recevoir les comptes de la trésorière, délibérer sur les besoins et les intérêts de l'*œuvre*, débattre les droits des postulantes aux nouvelles admissions, juger les plaintes et les réclamations de toute espèce, et aviser au meilleur établissement des ouvrières dont le temps d'apprentissage est terminé. Les discussions y sont quelquefois animées, les décisions y sont toujours équitables... N'est-ce pas l'*idéal* des assemblées délibérantes ? Quelques ecclésiastiques seulement sont admis aux séances et aux travaux des *jeunes économes*, car il a bien fallu régulariser les bienfaits et leur donner une auguste sanction. Qui d'ailleurs pourrait aussi bien que le prêtre indiquer les douleurs

et les misères à soulager, lui qui vit au milieu d'elles ?...

L'*œuvre* est sous la protection de monseigneur l'archevêque de Paris, qui ne manque à aucune souffrance, comme aucune épreuve ne lui a manqué; et parmi les ecclésiastiques qui s'en occupent avec le plus de zèle, on remarque M. le curé de Saint-Roch, qui est toujours, et en tout, un des plus fermes et des plus doux liens du monde et de l'Église. La directrice-trésorière est mademoiselle J. Lauras, quai de la Cité, n° 7, qui reçoit les dons et les souscriptions, et qui en reçoit beaucoup, car Dieu bénit ceux que bénit le pauvre.

Le succès de l'*association des jeunes économistes* est devenu tel, qu'une partie de ses membres a pu s'en séparer, et forme à présent un corps à part pour la paroisse de la Madeleine : colonie florissante qui est presque aussi forte que la mère-patrie. Les plus riches et les plus brillantes demoiselles de cette brillante et riche paroisse ont eu hâte de s'associer, et le bien qu'elles ont fait déjà les a plus que récompensées du mal qu'elles se sont donné. Du reste, tout s'y passe comme dans l'*œuvre* principale : même but, mêmes moyens. Une

loterie solennelle, presque entièrement composée d'ouvrages à l'aiguille, de bourses et de broderies, sortis de la main des demoiselles associées, ou de bijoux et d'objets de fantaisie, dus à l'épargne de leurs menus plaisirs, se tire chaque hiver au profit des jeunes filles secourues par l'association. J'ai vu peu de spectacles plus touchans et plus intéressans que celui de toutes ces belles demoiselles si modestement et si charitablement occupées à ranger les lots, à classer les séries, à appeler les numéros, etc... et si, le soir même, je rencontrais une d'entre elles à quelque bal, c'était toujours la plus gaie et la mieux parée de la fête. Ce sont des droits qu'elle avait acquis le matin. M. l'abbé Dupanloup apporte à cette nouvelle fondation des *jeunes ménagères* le secours de ses lumières et l'ardeur du zèle apostolique dont il est constamment animé.

La seconde institution que nous avons annoncée plus haut est l'*institution de Saint-Louis*. Le plan, faute de ressources suffisantes, en est moins vaste que celui des *jeunes économistes*; mais il est plus complet. Il ne s'agit pas seulement de faire apprendre un état à des jeunes filles, de les surveiller de loin, et de

faire arriver jusqu'à elles les conseils de la religion et de la morale dans les ateliers où l'on paie leur apprentissage et leur entretien ; l'*institution de Saint-Louis*, appelée ainsi du nom de la paroisse de Saint-Louis d'Antin, sur laquelle elle se trouve, est une maison d'éducation ouverte à des jeunes filles sans parens, ou dont les parens seraient sans ressources, ou quelquefois (ce qui est bien pire) sans moralité. Il y a quinze ans à peu près que deux dames de la haute société (dont les pauvres ont assez répété le nom pour que nous le redisions aux riches), MM^{mes} Barthélemy et de Boissieux, eurent l'idée de ce pieux établissement qu'elles fondèrent de leurs deniers et de ceux de quelques amis, dans une maison rue Saint-Lazare, n° 136, où il est encore. On ne pouvait d'abord y admettre que bien peu d'enfans. Mais, d'année en année, l'utilité de cette institution fut connue et comprise plus généralement ; et aujourd'hui, grâce à des souscriptions assez nombreuses, et aux quêtes annuelles qui se font dans l'église Saint-Louis, après un sermon dont cette œuvre est l'objet ; grâce encore aux secours que donne depuis quelque temps l'administration muni-

cipale, cette maison a maintenant trente lits et trente places dont la bienfaisance dispose en faveur d'autant de jeunes filles. Les pensionnaires y entrent à neuf ans, et y restent jusqu'à leur vingtième année accomplie. Durant tout ce temps, elles sont défrayées de tout. Elles y reçoivent l'éducation religieuse et une instruction primaire très-soignée et très-étendue. On leur apprend tous les ouvrages d'aiguille, et on les instruit de tous les détails du ménage. Leur santé est l'objet d'une constante sollicitude; de bonnes Sœurs sont chargées de les surveiller, de les diriger et de les conduire à l'église et aux promenades. Les ouvrages qu'elles font tournent encore au profit de l'établissement et d'elles-mêmes. Tout annonce dans cette maison le bien-être et la sérénité. Enfin, quand les pensionnaires sont arrivées à l'âge d'en sortir, la même providence qui les a recueillies s'occupe de leur procurer des états honorables, ou de les placer dans de bonnes et respectables maisons. Aussi, des familles peu aisées, quoique au-dessus du besoin, ont-elles sollicité la grâce de voir leurs filles admises, pour une modique pension, dans l'*institution de Saint-Louis*, sûres qu'elles

y seront mieux élevées qu'ailleurs, et que cela leur portera bonheur plus tard.

En visitant cette maison, et en examinant la tenue décente et la physionomie heureuse et calme de toutes les jeunes pensionnaires, je ne pouvais m'empêcher de dire en moi-même : « Mon Dieu ! où seraient-elles ? que feraient-elles ? que deviendraient quelques-unes de ces jeunes filles, si des mains ingénieusement charitables ne leur eussent pas ouvert cet asile contre

La faim qui flétrit l'ame ainsi que le visage,

comme l'a dit le grand poète, André Chénier ?

Et tandis que je réfléchissais à cela, une vieille femme en bonnet rond, et tenant quelque chose dans son tablier, entra dans la cour plantée d'arbres ; et aussitôt deux pensionnaires, des plus grandes, quittèrent leur ouvrage et coururent se jeter à son col, et la bonne vieille leur donna des petites croix de verre pour elles, et des dragées de quelque baptême pour leurs petites compagnes ; et comme les caresses et les douces larmes recommençaient : « Voilà des filles qui aiment bien leur mère, » dis-je à la Sœur-supérieure

qui se trouvait à côté de moi. « Ce n'est pas » leur mère, me répondit-elle ; c'est bien plus » que leur mère. » Ce peu de paroles excitant ma curiosité, j'interrogeai la Sœur. « C'est » toute une histoire, reprit-elle ; et quoique » nous ne parlions jamais à qui que ce soit de » la naissance et des familles de toutes nos pauvres enfans, je puis vous raconter cette histoire, parce que Louise et Marie la racontent elles-mêmes à qui veut l'entendre, pour que tout le monde aime et vénère comme elles cette pauvre femme, qu'elles embrassent encore, tenez, et avec qui elles vont causer, rire et pleurer pendant toute l'heure de la récréation. »

J'écoutais : la Sœur continua.

« Un soir d'août de l'année 1820, une troupe de bateleurs bohémiens s'était arrêtée dans la rue des Capucines, devant un grand hôtel ; et là, pour amuser de belles dames aux fenêtres, et beaucoup de laquais à la porte cochère, ces malheureux imaginaient toutes sortes de tours et de singeries. Les uns étaient montés sur de longues échâsses, en jouant de la trompette ou du tambourin ; les autres faisaient des cabrioles et des équilibres sur un

tapis troué partout, se tordant les membres, marchant sur la tête, et buvant dans cette position, ou se ployant le corps en arrière, comme un cercle de jonc, et comme s'ils étaient désossés. C'était à faire pitié! Tout le monde riait beaucoup aux fenêtres et dans la rue. — Aux deux bouts du tapis, deux petites filles de cinq à six ans tournaient sur elles-mêmes depuis un quart-d'heure, avec des épées dans la bouche. Une d'elles trébucha, et, en tombant, se fit bien mal au bras avec ses vilaines épées. Alors, un homme à barbe épaisse et noire, une espèce de Turc mal-propre et chétif, descendit de son échasse, fit des excuses au public dans une langue inintelligible, donna quelques coups à la pauvre enfant, et la força, toute pleurante et toute saignante, à recommencer de tourner. Puis, la musique recommença de plus belle aussi. Quelques minutes avant la fin de cette parade, les deux petites filles s'arrêtèrent sur un signe du maître et allèrent de porte en porte, une sebile de bois à la main, pour faire la recette. Quand la représentation fut achevée, toute la troupe fut occupée à serrer les instrumens, à rouler le tapis, et à passer de sales redingotes

par-dessus leurs costumes de taffetas jauni et de paillettes toutes noires; et le Turc, ayant mis son turban dans sa poche, appela ses deux petites filles... point de réponse. Il les chercha sous toutes les portes, dans toutes les cours, dans toutes les boutiques... point de petites filles. Partout on les avait vues, il n'y a qu'un instant; mais où étaient-elles maintenant: personne ne le pouvait dire. La foule s'amas-sait autour du désespoir brutal de cet homme qui s'éloigna en blasphémant avec le reste de sa famille.

» Cependant, les deux enfans s'étaient réfugiés dans la loge d'une portière, et s'y cachaient et n'en voulaient plus sortir. « Il est donc bien méchant, votre père? » avait dit la bonne femme, témoin de ses mauvais traitemens. — « Il est bien méchant; mais il n'est pas notre père, avaient répondu les pauvres enfans. Oh! sauvez-nous pour l'amour de Dieu! » Et, touchée de compassion, la portière les cacha derrière son lit, et quand son mari rentra: « Voici, lui dit-elle, deux petites orphelines bien malheureuses, si tu savais!... Tu veux bien que nous les gardions, car elles n'ont pas d'asile! Ce sont deux enfans de plus

que Dieu nous aura envoyés, avec les quatre qu'il nous a déjà donnés. » Le mari hocha la tête, et dit : « C'est bien, donne-leur à souper, s'il y a de quoi. » Et les petites filles, bien réchauffées, bien choyées, se mirent à babiller. Et elles racontèrent qu'elles étaient nées dans un pays où il y avait de grandes montagnes, et qu'un jour, quand elles parlaient et marchaient à peine, ce vilain homme vint et les emporta; et que depuis, à force de les brusquer et de les battre, il leur apprit à danser et à chanter dans les rues, et à sourire toujours... excepté quand de grosses larmes leur échappent, et alors il les bat plus fort, et elles se reprennent à rire et à danser.

» Les pauvres petites n'en savaient pas davantage : c'était assez pour que ces braves gens ne les abandonnassent plus. Par bonheur, ils devaient changer de quartier le lendemain même, et aller *prendre une porte* dans le faubourg Saint-Jacques, car on ne les trouvait pas assez élégans pour le beau quartier, et puis ils avaient trop d'enfans. Le bohémien se lassa donc de passer et de repasser dans la rue des Capucines, d'où ils étaient tous partis sans rien dire à personne des deux orphelines qu'ils

emmenaient, de peur qu'on ne les trahît.

» Peut-être six mois après, la portière promenait ses enfans sur les boulevarts neufs, tout là-bas. Les bateleurs vinrent à passer ; le maître reconnut les deux petites filles et voulut les reprendre comme étant les siennes. La portière lui répondit qu'il en avait menti... Elles s'étaient blotties toutes les deux dans son tablier. Une rixe allait s'engager. Du monde arriva. La bonne femme expliqua tout avec cette éloquence naturelle que donne le bon droit et qui est plus persuasive que les beaux discours. On fit lâcher prise au bohémien ; mais il suivit de loin la portière jusqu'à sa maison, et le surlendemain elle recevait une assignation devant le tribunal pour vol d'enfans.

» Au tribunal, le bohémien réclama hardiment les deux petites filles qui lui appartenaient et que cette femme lui avait soustraites. La portière raconta comment la chose était arrivée et défia le *monstre* de prouver que ces enfans fussent à lui. Le président demanda au bohémien de produire les actes de naissance. Cet homme déclara qu'il ne les avait point, et qu'il ne pouvait dire où, ni quand ces petites

filles étaient nées. « De quel droit les réclamez-vous donc ? » — C'est alors, qu'avec un air d'assurance imperturbable, le bohémien remit un papier au président, en disant tout haut dans son baragouin : « Voyez, mon juge, si ces deux enfans ne m'appartiennent pas !... » Or, l'écrit portait en propres termes : « Nous » déclarons avoir cédé à M. Daniel Balthazar » nos deux petites filles, Louise et Marie, » moyennant la somme de quarante-cinq francs » qu'il nous a payée comptant... » La lecture de cet acte monstrueux fut interrompue par un murmure d'horreur dans toute l'assemblée ; et le bohémien, toujours imperturbable : « Voyez-vous, messieurs, quarante-cinq francs que j'ai bien payés... non compris les frais de voyage et tout ce qu'elles m'ont coûté jusqu'à présent !... »

« Avec qui voulez-vous aller ? » demanda le président aux petites filles ; et elles se suspendirent au cou de la portière... comme elles y sont encore à présent. Le jugement déclara l'acte nul, comme immoral, bien entendu, et renvoya les enfans avec leur mère adoptive. Mais le bohémien était comme frappé de la foudre ; il fut impossible de lui faire rien com-

prendre, et il se retira en vociférant contre la justice et en disant à tout le monde sur son passage : « J'avais pourtant bien payé les quarante-cinq francs... ces enfans sont bien à moi, et où pourrai-je en retrouver qui aient le dos et le caractère aussi souples ?... *j'en rappelle*, et nous verrons ! »

» Deux ans s'écoulèrent. Une dame de charité monta un jour dans un cinquième étage de la rue d'Enfer. Elle y trouva cette pauvre femme dans un grand dénuement avec tous ses enfans. Elle avait perdu son mari et *sa porte*, et elle partageait encore avec les deux orphelines le pain qui ne suffisait pas à la nourrir elle-même, et la chambre où il n'y aurait pas eu de place pour deux personnes, sans le miracle de la charité. *L'institution de Saint-Louis*, par un autre miracle, venait de se fonder ; les deux petites filles vendues par leurs parens y furent recueillies ; on trouva du travail à la bonne portière, et les voilà toutes bien contentes, comme vous voyez. »

La Sœur se tut ; la récréation finissait. Je ne pouvais pas détacher mes yeux de ce tableau si touchant et si naïvement sublime, et ma pensée y revient toujours. Il y a trois ans de cela.

J'ai appris depuis que Louise était sortie de la maison pour faire un très-bon mariage dans le commerce. La portière est auprès d'elle. Marie en est sortie aussi pour être heureuse... elle est dans le ciel!

On n'a jamais pu découvrir leurs parens ; tant mieux !

Si les riches parviennent quelquefois à trouver le denier de l'aumône parmi l'or de leurs fantaisies, oh ! qu'ils le portent donc rue Saint-Lazare, n° 136, à l'*institution de Saint-Louis*. Quelle aumône serait mieux employée qu'à sauver de l'ignorance, de la misère et du vice, de pauvres petites filles sans mères... ou qui ont peut-être une mère comme celle de Louise et de Marie !...





CONCLUSION.



(Les Album.)



Aux chastes voluptés abandonnons nos cœurs.

LAMARTINE.

Étranger à la foule, étranger à l'envie.

J. B. A. SOULIÉ.

Fraternité des arts, union fortunée !

SAINTE-BEUVE.

Ce qu'on laisse inactif s'altère et dépérit.

BRESSIER.

Tout bloc de marbre enferme une belle statue.

BALESTE.

L'ame, du ciel venue, est une source pure
Qu'il ne faut pas laisser se souiller en courant,
Mais qu'il faut recueillir sur un lit de verdure,
Abriter sous des fleurs, sous un bois odorant !...

LUDOVIC GUYOT.

Le Beau, c'est vous ; *le Bien*, un sentier radieux.

A. BRIZEUX.

Nous sommes arrivés au bout de notre tâche ;
Nous vous disons adieu.

COMTE HORACE DE VIEL-CASTEL.

. Une vive harmonie
De la danse et des jeux vient donner le signal.

M^{me} SOPHIE GAY.

Ah ! comme mes beaux jours de fête sont comptés !

JULES DE SAINT-FÉLIX.



CONCLUSION.



(Les Album.)

Vous m'aviez commandé, mesdemoiselles, quelques lectures pour vos longues soirées de novembre : j'ai poussé, je crois, l'obéissance jusqu'à l'indiscrétion. Par bonheur, l'hiver, le véritable hiver, est arrivé pendant que nous devisions tranquillement. Les maisons se rouvrent, la vie des cités renaît, les plaisirs de toutes sortes arrivent en foule; vos soirs vont devenir aussi remplis, et par conséquent aussi courts, que le sont déjà nos soleils, et je deviens moi-même, et mes causeries, de la plus complète inutilité. Cependant, un mot encore : je dépose là, tout près de cet Album qui est votre propriété indivise, le manuscrit assez effrayant de tout ce que je vous ai lu depuis un mois, non pas, en vérité, pour que vous le relisiez jamais (c'est une prétention qui ressemblerait à de l'animosité, et j'en suis fort éloigné), mais pour que, vos regards s'arrêtant

quelquefois involontairement sur son titre ou sa table des matières, chaque nom de femme vous retrace une gloire, une vertu, un mérite, et vous signale un exemple à suivre, ou du moins un modèle à étudier. Vous vous ressouviendrez ainsi que tout ce qui fut grand fut pieux et sage; que la modération est une richesse de tous les instans; qu'il n'y a point d'esprit réel sans une solide instruction, pas plus que de bonne terre sans culture; que beaucoup de modestie sied à la force ou à l'opulence, et un peu d'orgueil à une noble pauvreté; que les affections et les plaisirs de famille sont les seuls purs et solides, mais que nous devons bienveillance et assistance à tous nos semblables; que le dévouement et la charité sont les premières lois chrétiennes; qu'il nous faut veiller à nos propres actions bien plus qu'aux événemens extérieurs; qu'il y a au fond d'une bonne conscience, et sous la garde de Dieu, un trésor de bonheur que les méchans ne peuvent dérober, ni les ruines et les catastrophes épuiser jamais; enfin, qu'il n'y a qu'un seul vrai malheur, la perte des êtres qui nous sont chers, et qu'alors il faut prier pour-eux, et pleurer dans le sein du Père

commun, et suivre ardemment la route étroite et difficile qui conduit de la terre au ciel, où nous pourrons les retrouver.

Voilà des choses bien éloignées de celles dont il était question, il n'y a qu'un moment, et bien incompatibles avec elles... Eh ! mon Dieu ! non ; l'excellence des sentimens et de la conduite peut facilement se concilier avec les exigences et les honnêtes délassemens du monde, si notre position le permet. La vie est une trame sombre et sévère, sur laquelle il n'est pas défendu de broder quelques fleurs ; et même, les innocentes joies sont comptées là-haut comme les larmes amères.

Ainsi que la douleur le plaisir est sacré ;
Mais qu'il soit, à travers les devoirs et l'étude,
Une distraction et non une habitude.

Pardonnez-moi de me citer moi-même : c'est que j'ai dit cela dans cet *Adieu à la petite Louise de Croze*, vous savez, la charmante enfant de mes bons amis d'Auvergne ; et que je retourne ainsi, par la pensée, vers le joli château de Chassigne, au milieu des montagnes : riant exil de noble et douce hospitalité, où tant de voyageurs furent toujours les

bien-venus, et où il y a tant d'esprit et de grâces, quand les châtelains y sont. — Ne vaut-il pas mieux n'avoir jamais eu de ces amis de cœur, que de vivre si loin d'eux ? ne vaut-il pas mieux être aveugle de naissance que de perdre la vue à vingt-cinq ans ? ne vaut-il pas mieux le néant que la souffrance ?

— Vous avez la bonté de me répondre, mesdemoiselles, que ce qui vaut mieux que tout cela (et ce n'est pas beaucoup s'avancer), c'est que je vous dise tout haut *mes vers à deux jeunes Anglaises*, avant d'en noircir votre Album. Supposons qu'il ne s'agisse pas de moi, vous avez grandement raison de vouloir entendre la poésie, au lieu de la lire des yeux. Les vers sont une lettre morte pour les yeux. C'est, à peu de chose près, comme une partition de musique non exécutée. Outre que la poésie est le premier genre de littérature, elle est aussi le premier des arts, et conséquemment, elle a besoin de passer par les organes, en les charmant, pour arriver à l'intelligence. C'est pourquoi l'imprimerie a blessé à mort la poésie. Pour en revenir à mes vers (nous tombons de bien haut) vous vous rappelez que ces deux jeunes peintres anglaises,

de tant de modestie et de talent, ont toujours eu pour habitude de travailler ensemble aux mêmes tableaux, comme vous jouez des sonates à quatre mains; et qu'elles ont fait ainsi un portrait de moi beaucoup plus beau que celui que j'ai fait d'elle. Vous en allez juger :

Cécilia, Rosa, fraternelles rivales,
De grâces et d'esprit diverses, mais égales;
Sœurs charmantes, que l'art d'un charme encor lia,
Doux trésors ignorés, Rosa, Cécilia!
De la nuit qui vous cache, oh! secouez le voile!
Dans un ciel noir s'allume et perce chaque étoile;
Du sol profond jaillit émeraude ou saphir;
Toute fleur doit livrer ses parfums au zéphir.

Dieu vous dona d'un art; et, frères que nous sommes,
Des dons sacrés de Dieu nous devons compte aux hommes;
Nous devons aide et force à nos propres talens,
Et d'un sang courageux leur prêter les élans.
La mer que nous tentons ne connaît point de calme;
L'ouragan, sur un roc, tourmente au loin la palme,
Et, d'abîme en abîme, et d'écueil en écueil,
C'est là qu'il faut chercher un trône ou le cercueil.
Point de souffles amis, point de port, point de phare!
Mais si l'âme s'exalte et chante sa fanfare,
Si l'artiste en soi-même a l'amour et la foi,
Tonnerre, abîme, écueil, qu'importe? il sera roi.
C'est ainsi qu'invocant la gloire, sa patronne,
Dante, à travers l'orage, emporta sa couronne.
Foulez le dur chemin, en regardant le ciel;
C'est ainsi qu'on devient Ingres ou Raphaël!

Jeunes sœurs , au grand jour pourquoi rougir confuses ?
Vous passez au milieu du chaste chœur des muses ;
Et, comme un réseau d'or couvre deux tendres fleurs ,
La palette , aux rayons de flamme , aux cent couleurs ,
D'un manteau lumineux protégera vos grâces.
Marchez , et les respects germeront sur vos traces ;
Marchez , et gloire à vous ! — Et (je vous le prédi
Quand votre astre est bien loin encor de son midi)
Si , d'un vol obstiné , vous combattez ensemble
Ces brumes qu'au matin un noir esprit rassemble ,
Un jour , vous monterez , libres de tous hasards ,
Comme une double étoile à l'horizon des arts .

Rosa , Cécilia , peut-être alors , peut-être ,
Aimerez-vous à voir quelquefois reparaître
Celui qui , le premier , pour vos pinceaux posa ,
En disant : Gloire à vous , Cécilia , Rosa !

Hélas ! il est prouvé deux fois que je ne suis pas poète : car je n'ai pas le don de prophétie ; Rosa est maintenant en Angleterre où l'a ramenée sa famille ; ses pinceaux n'ont plus que du noir pour toute couleur ; Cécilia est retournée avec les anges , ses frères !.. Permettez qu'une larme tombe sur votre Album avec les vers que j'y écris .

Vous me demandez à présent d'emporter cet Album pour le faire courir et vous le rapporter bientôt , enrichi des vers de tous nos poètes vivans... Oh ! mesdemoiselles , en grâce ,

demandez-moi autre chose... pas cela, je vous en prie! dites-moi d'aller vous cueillir, dans les jardins de la princesse du Cathai, cette fleur merveilleuse qui rajeunit de dix ans ceux qui la respirent à chaque éclipse de lune; ou d'aller chercher, au fond des mers de Sicile, cet anneau enchanté qui rend invisible (pourvu que vous n'abusiez pas de cette faculté!); ou dites-moi tout uniment de vous amener par la bride le monolithe de Luxor... J'y volerai et j'essaierai, sans vous promettre pourtant de réussir. Mais colporter encore un Album de quartier en quartier? recommencer dans tout Paris cette quête de poésie à domicile, ce recrutement d'autographes récalcitrans?... non! Et je vous refuse dans votre propre intérêt. Si vous pouviez savoir combien il court d'Album par le monde, qui arrivent éclopés dans les mains des huit cent cinquante-trois écrivains les plus distingués de l'époque! combien d'années quelques-uns les gardent avant d'y déposer leur signature avec un pâtre d'encre par dessus! que de messages, que de démarches il faut! quelle confusion! quel chaos!... Que devient la liberté d'esprit, le calme de l'ame, dans ces perpé-

tuelles et mesquines préoccupations? Je crois que la supériorité des Anciens sur les Modernes tient beaucoup à ce qu'ils n'avaient pas d'Album, d'opéra-comique et de cors aux pieds. — Si j'emportais votre Album pour cette moisson de vers, Dieu sait dans quel temps et dans quel état il vous reviendrait!... à peine si vous auriez tous les six mois des nouvelles du voyageur..... c'est comme une montre qu'on a toujours chez l'horloger et qui ne nous rentrera peut-être qu'à l'heure de notre mort. Et puis, la responsabilité est trop grave : si le précieux dépôt s'abîmait, s'égarait, disparaissait! il est arrivé plus d'un accident de la sorte. Enfin, il y a environ un an, je causais chez moi avec M. Ferdinand Denis, ou plutôt je le consultais et je profitais ; — car il est à lui seul une bibliothèque choisie ; c'est un homme qu'on peut *feuilleter* à coup sûr et qui vous ouvre des trésors d'érudition et d'imagination toujours nouveaux, quoiqu'il en ait beaucoup dépensé dans ses livres. — On frappe à la porte de mon cabinet, je vois entrer un commissionnaire qui me demande... l'Album. Or, j'en avais là trente-cinq, plus magnifiques et plus lourds les uns

que les autres, et j'étais en règle avec tous, car je n'ai pas acquis le droit de faire attendre : peu doit se donner vite. « Et quel Album ? répondis-je. — Dam ! on m'a dit comme ça... l'Album ; c'est de la part de M^{me} de R^{***}. » Moi qui ne connaissais pas un seul propriétaire de tous ces Album qui m'avaient été remis par des tiers, ce nom ne me représentait absolument rien. « Mais, repris-je, pourriez-vous reconnaître celui que vous demandez ? — Oh ! oui, monsieur, car c'est moi qui l'ai apporté... Tenez, le voici. » Et il tira du tas un Album violet, le mit sous son bras et sortit. J'eus dans la matinée trente visites de ce genre ; et le soir, il m'en revint plus des trois quarts, à commencer par le messenger de M^{me} de R^{***}, avec tous les mêmes Album, chacun me disant : « Monsieur, ce n'est pas le mien. — Monsieur, il y a eu erreur. — Monsieur, je viens faire un échange, etc. » Et c'était un pêle-mêle à n'y rien comprendre, et j'aurais perdu ma vie entière à débrouiller cette complication inextricable : jugez s'il m'eût fallu encore faire circuler le tout de poète en poète ! l'éternité y eût passé. J'en avais déjà trop comme cela : je déposai les trente-cinq Album chez

un notaire, et je me sauvai à trente-cinq lieues, et à mon retour, je me gardai bien de m'informer de l'état des choses.

Une autre fois, l'Album de la princesse de T*** me fut confié avec recommandation d'y écrire le jour même quelques vers, parce qu'étant sur le point de repartir pour la Russie, elle l'enverrait reprendre le lendemain avant midi; elle me demandait aussi d'en obtenir quelques-uns de mon ami, M. Jules Lefèvre; ce beau nom de poète lui manquait, et elle sentait parfaitement combien cette absence appauvissait sa riche collection. Elle me pria enfin d'avoir grand soin de son Album, de ne pas le quitter un instant, et de ne le rendre qu'à un de ses domestiques qui viendrait à l'heure dite. C'est qu'en effet, il n'y avait rien de si beau et de si complet que cet Album : de l'écriture de tous les poètes, littérateurs, orateurs, hommes d'état de toutes les nations; de la musique notée de la main de tous les maîtres de l'Europe; des dessins et des peintures des plus grands artistes; que sais-je encore?... C'était un monument inappréciable comme valeur d'opinion, et même d'une grande valeur pécuniaire. Les recom-

mandations furent suivies ponctuellement, et, le lendemain matin, nous admirions encore, M. Jules Lefèvre et moi, les magnifiques aquarelles, lorsqu'un laquais, à la livrée de la princesse de T..., se présenta et me demanda si j'avais eu la complaisance..... Je ne le laissai pas achever, et je lui remis l'Album, très-soigneusement enveloppé. Une heure après, le chasseur de la princesse vint me demander son Album. Grande surprise, grande inquiétude, et bientôt grand désespoir. Le premier domestique était un voleur qui avait été mis, on ne sait comment, au courant de toute cette affaire. L'Album fut emporté en pays étranger, déchiqueté et vendu pièce à pièce. Par bonheur, la princesse est parvenue à le recomposer presque tout entier, mais en rachetant fort cher tout ce que chacun avait été heureux de lui offrir en hommage.

Si dans mes humbles mains, les album ont éprouvé de telles catastrophes, à combien de périls et de calamités ont-ils dû être en butte en des mains célèbres où ils affluent de toutes parts! Donc, mesdemoiselles, conservez le vôtre là, sur cette table ronde autour de laquelle, moi, chevalier indigne, vous avez bien

voulu m'admettre; et, si vous m'en croyez, vous ne le ferez remplir qu'au fur et à mesure des bonnes occasions qui se présenteront, et toujours sans déplacement. La renommée racontera sur son chemin qu'il est à poste fixe, au milieu de vous, et vous verrez peu à peu tout ce qui sait tenir une plume ou un crayon venir briguer l'honneur et le bonheur que je dois à votre indulgence. Mais j'ai encore un conseil à vous donner (et pour le coup, ce sera bien le dernier) : ne livrez les pages de votre Album qu'à de hauts talens. — Je ne vous l'aurais pas dit avant d'y écrire moi-même; — le siècle fourmille de petite poésie, de petite musique, de petite peinture, tout cela en bonne quantité; le procédé mécanique de chaque art s'est répandu comme une monnaie courante. Que de gens font bien, et qu'il y en a peu qui font mieux! que de gens, dans tous les arts, expriment ou exécutent élégamment des idées vulgaires, et qu'il y en a peu qui aient de grandes idées! Accoutumez-vous à n'étudier, à n'admirer que le *beau*, et ne vous inquiétez pas du *joli*; le *joli* trouvera toujours trop d'admirateurs. Aimez la musique, la peinture et la poésie religieuses : l'art

est une rose du paradis; c'est un fleuve dont la source est au ciel. Quand cette source divine lui manque, bientôt il languit misérablement, ou se gonfle et mugit en torrent dévastateur. Que votre intelligence recherche constamment l'idéalité morale des arts; vous y trouverez de purs ravissemens et des pleurs sublimes dont n'approchent point les émotions nerveuses et les larmes efféminées que provoquent les œuvres à la fois romanesques et prosaïques. Craignons de laisser notre goût descendre ou s'égarer. Tout se tient dans l'organisation humaine : les mœurs s'élèvent ou se rappétissent avec le goût; le cœur se dilate ou se rétrécit avec la pensée; l'ame s'épure ou se corrompt avec l'imagination. Ce n'est pas pour rien, ou seulement dans une acception toute littéraire, qu'on a dit un style *barbare*, un auteur *barbare*. Cette épithète exprime là autre chose encore qu'une critique. — Vous donc, mesdemoiselles, en qui le goût et la convenance sont innés, ne cessez d'entretenir la flamme sainte par des alimens célestes. Nourrissez-vous de l'étude des orateurs sacrés, des moralistes et des poètes du dix-septième siècle, du grand siècle! et joignez à

ces nobles substances la haute poésie de nos jours; car elle ne s'est pas souillée aux profanations de la littérature, phénomène consolant que l'on n'a point signalé par mauvaise foi ou par ignorance. C'est que la poésie, la haute et vraie poésie, est incorruptible comme le feu.

Mais afin de conserver intacte la fraîcheur de votre imagination, qui sera pour vous une éternelle jeunesse, ne donnez aux plaisirs et à l'éclat du monde que des heures de récréation, et n'y portez pas votre cœur ni votre pensée. Gardez leurs mystérieux trésors pour les affections domestiques et les occupations intimes; et revenez bien vite, et toutes joyeuses, au foyer causeur et à vos loisirs studieux; et, dans la solitude de vos matinées, reprenez la culture des arts, non pas, je le répète, pour en faire une vanité, ou les exercer sans une vocation invincible, qui heureusement est fort rare, mais pour en savourer tout le charme, en surprenant tous leurs secrets, ou pour en composer quelque chaste fête de famille. Rien n'est plus céleste sous le ciel, ni plus agréable à Dieu, que des jeunes filles qui se parent de leurs talens inconnus sous les yeux ravis de

leur mère. D'ailleurs, l'étude des arts est nécessaire aux classes élevées, comme l'exercice des métiers aux classes inférieures. Il faut que tous les enfans des hommes travaillent : les uns, pour gagner leur vie ; les autres, pour ne pas la perdre en coupables futilités.

FIN.

Approuvé pour faire partie des publications de la
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DE LA JEUNESSE, *par déli-*
beration de ses comités, du 29 août 1836.

TABLE

DES MATIÈRES.

	Pages.
Introduction (une Visite).....	3
Odette de Champdivers (le Dévouement).....	27
Blanche de Castille (l'Amour Maternel).....	49
Jeanne d'Arc (l'Héroïsme).	79
Jane Gray (la Résignation).	105
Clémence Isaure (l'Inspiration Poétique).....	119
OEcathérie ou Catherine (la Sainteté).....	143
Olympe de Ségur (l'Amour Conjugal).....	149
Madame de Sévigné (l'Esprit).....	163
Madame de Maintenon (le Caractère).....	185
Prascovie Lapouloff (la Piété Filiale).....	209
Madame d'Altenheim (Gabrielle Soumet).....	247
L'Institution de Saint-Louis, fondée par M ^{mes} Barthé- lemy et de Boissienx.....	277
Conclusion (les Album).....	305

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE DE V^e DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.



La première livraison de la *Bibliothèque universelle*, dont les volumes sont en vente, se compose de :

1. *Tableau des Fêtes chrétiennes*, par M. le vicomte Walsh; 1. vol. in-8, avec dessin et frontispice, prix, 4 fr.
2. *Les Ruines*, par M. Nettement; 1 vol. in-8., prix, 3 fr. 50.
3. *Causeries morales et littéraires sur quelques femmes célèbres*, par M. E. Deschamps; 1 vol. in-12, orné de cinq portraits, prix, 2 fr. 50 c.
4. *Histoire de Paris*, par M. Th. Muret; 1 vol. in-12, pr. 2 fr.
5. *Antiquités grecques et romaines*, par M. Le Bas, maître de conférences à l'École normale; 1 vol. in-12. prix, 2 fr.
6. *Galerie zoologique*, par M. Antelme, docteur en médecine, sous la direction de M. Geoffroi-Saint-Hilaire; 1 premier vol., orné de nombreuses figures, prix, 2 fr. 75 c.
7. *La Dévotion réconciliée avec l'esprit*; 2 f. v. in-18, pr. 2 f.

C'est l'ouvrage de Lefranc de Pompignan, augmenté de deux chapitres dans le premier volume, et d'un second volume d'exemples.

8. *Recueil de poésies diverses*, par M. le baron A. Guiraud; 1 fort v. in-18., avec joli frontisp. et dessins, prix 1 f. 25.
9. *Méditations religieuses*, 3^e édition considérablement augmentée, par M. B. d'Exauvillez; 1 v. in-18, prix, 75 c.

ON TROUVE ÉGALEMENT CHEZ LES CORRESPONDANS ET LES DÉPOSITAIRES DE LA SOCIÉTÉ.

1. *Les Étrennes de la Jeunesse*; 1 joli vol. in-18 sur papier vélin satiné, prix, 1 fr.
2. *Petites Nouvelles*; 1 vol. in-18, prix, 50 c.
3. *Le Conseiller des Familles*, mélanges relig., historiques et littéraires; 1 très-fort vol. in-8 de 576 pages, prix, 4 f.
4. La collection brochée du *Journal des personnes pieuses*; 1 magnifique vol. gr. in-8 encadré, édit. de luxe, pr., 5 fr.
5. La collection complète des *Délassemens agréables*, composée de 24 petits vol. in-32, d'une feuille chacun, tous composés d'histoires détachées qui joignent l'agrément à l'instruction religieuse; pr. de la collection, 2 f. 20c. Chaque vol se vend séparément; 10 c.

La *Bibliothèque universelle de la Jeunesse* a choisi pour son organe le *Conseiller des Familles*, qui donne tous les mois un compte rendu et des extraits des nouveaux ouvrages qu'elle a publiés; par son moyen, les personnes qui ne veulent pas prendre un abonnement de 50 fr. peuvent choisir ceux de ces ouvrages qui leur conviennent le mieux. Le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 rendu franc de port pour toute la France, et de 5 fr. pour l'étranger.